

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

36

LIFEFORCE
Entretien Tobe Hooper

VENDREDI 13
La cinquième partie

RE-ANIMATOR
Le « Gore » de la saison

LES MAQUILLAGES
Entretien Stan Winston

PLANETE INTERDITE
La nostalgie des années 50

Après la Nuit des Morts-Vivants et Zombie
voici

DAY OF THE DEAD

Entretien avec TOM SAVINI

M 2016 - 36 - 20,00 F - CANADA $ 3,20 - SUISSE 6,50 F



MAD MOVIES Ciné-Fantastique N° 36
Rédaction, Administration : 49, rue de La Rochefoucauld – 75009 Paris
Editeur/Directeur de la Publication : Jean-Pierre PUTTERS

Dépôt légal : juillet 85
Revue bimestrielle
N° de commission paritaire : 59956
N° ISSN : 0338 - 6791
Prix de l'exemplaire : 20 F

COMITE DE REDACTION : Yves-Marie Le Bescond, Michel Prati, Jean-Pierre Putters, Denis Tréhin.

COLLABORATION : Thierry Ardiller, Marc Boulay, Eric Boyer, Michèle Brissot, Michel Eloy, Bernard Lehoux, Pierre Levy, Jean-Michel Longo, Alain Petit, Bruno Terrier, Jack Tewksbury, Marc Toullec.

ILLUSTRATION : Christophe L., Denis Tréhin, archives MAD MOVIES.

Correspondante aux USA : Maitland Mc Donagh (traduite par Bruno Terrier).





VENDREDI 13 N° 5

SOMMAIRE

ENTRETIEN

ACTUALITES

LA RETROSPECTIVE

LES RUBRIQUES

Photogravure et composition : E.F.B.
Impression : SIEP – Distribution : N.M.P.P.
Maquette : Jean-Pierre Putters
Tirage : 75.000 exemplaires

Photos de couverture : DAY OF THE DEAD. Ci-contre : LIFEFORCE. Couverture arrière : MAD MAX III, sortie française prévue pour le 25 septembre. Tiendrons-nous jusque-là ?

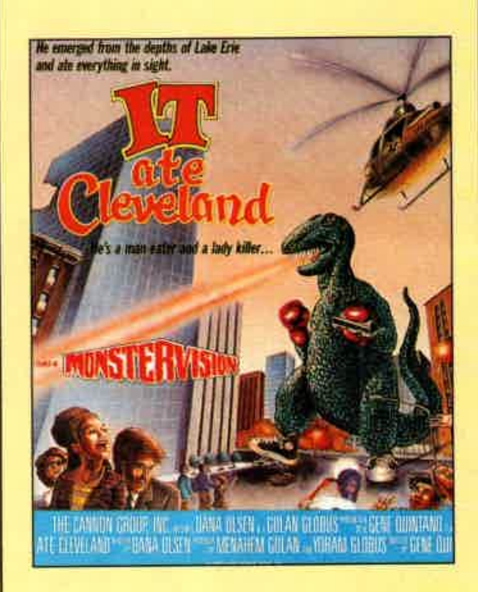
DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

Les USA n'en finissent plus d'être envahis. Après **Red Dawn** de John Milius, c'est au tour de Joseph Zito (**The Prowler**) de voir rouge avec **Invasion USA.** Produit à coups de Cannon et écrit ainsi qu'interprété par le karatéman Chuck Norris.

Comme nous vous le disions dans le nº 34 de MM, Godzilla effectue un retour en force sur les écrans : un « remake » nippon (ni mauvais d'ailleurs) effectué par Koji Hashimoto et intitulé tout simplement **The Return of Godzilla** ; une version produite par la Cannon, réalisée par Gene Quintano et qui s'intitulait **Godzilla vs Cleveland** pour devenir ensuite **It Ate Cleveland** ; et enfin Steve Miner (**Le Tueur du vendredi** et **meurtres en trois dimensions**) abandonne pour un temps les psycho-killers pour une nouvelle version de cette grosse bébête atomique.

Saviez-vous que la prison d'Alcatraz, fermée en 1963, est dorénavant hantée par des esprits maléfiques ? Un prétexte original pour ce thriller réalisé par Alan Hauge, et titré **Dark Force.**

Une comédie fantastique pour teenagers : c'est **School Spirit** de Alan Holleb dans lequel un adolescent décédé revient hanter son école sous forme de spectre pour jouer des tours pendables à ses petit(e)s camarades.



Les USA n'ont-ils jamais connu la banqueroute ? C'est en tout cas le danger imminent que deux adolescents vont découvrir en se connectant par ordinateur sur un complot visant à ruiner la banque centrale du continent américain. Dans la ligne de **War Games** donc, **Prime Risk** est écrit et réalisé par Michael Farkas. Interprétation de Lee Montgomery, Toni Hudson, Keenan Wynn et Clu Gulager.

Le **Thunder Women** que nous annoncions dans MM nº 34 devient **Thunder Warriors** mais est toujours réalisé par David Engelbach.

C'est maintenant officiel, la Cannon annonce **The Texas Chainsaw Massacre 2.** Leatherface, le gros lard masqué qui aime à découper des tranches avec son joujou favori va revenir plus terrifiant que jamais. On le croit sans peine, puisque c'est heureusement le grand tobe Hooper, créateur de l'original, qui s'en occupe, et c'est d'ores et déjà l'un des films les plus attendus de votre serviteur.

C'était une famille comme n'importe laquelle... A la différence que parmi elle, quelqu'un était complètement fou ! C'est avec cette accroche publicitaire laissant présager un dingo-killer de plus, que se présente **The Mark of cain** du mésestimé autant qu'inconnu Bruce Pittman.

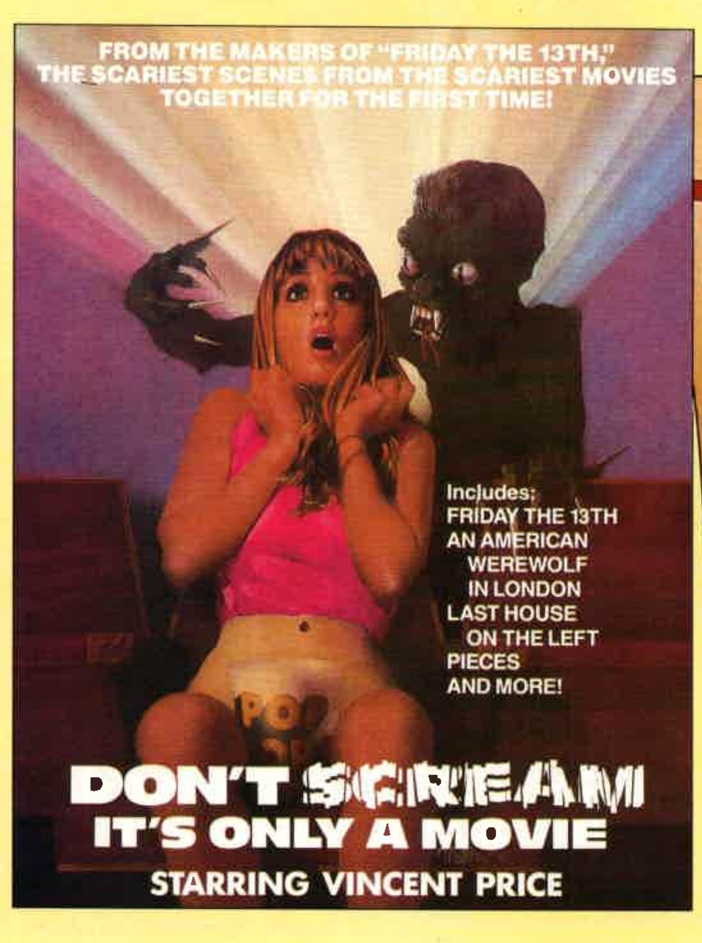
EDITORIAL

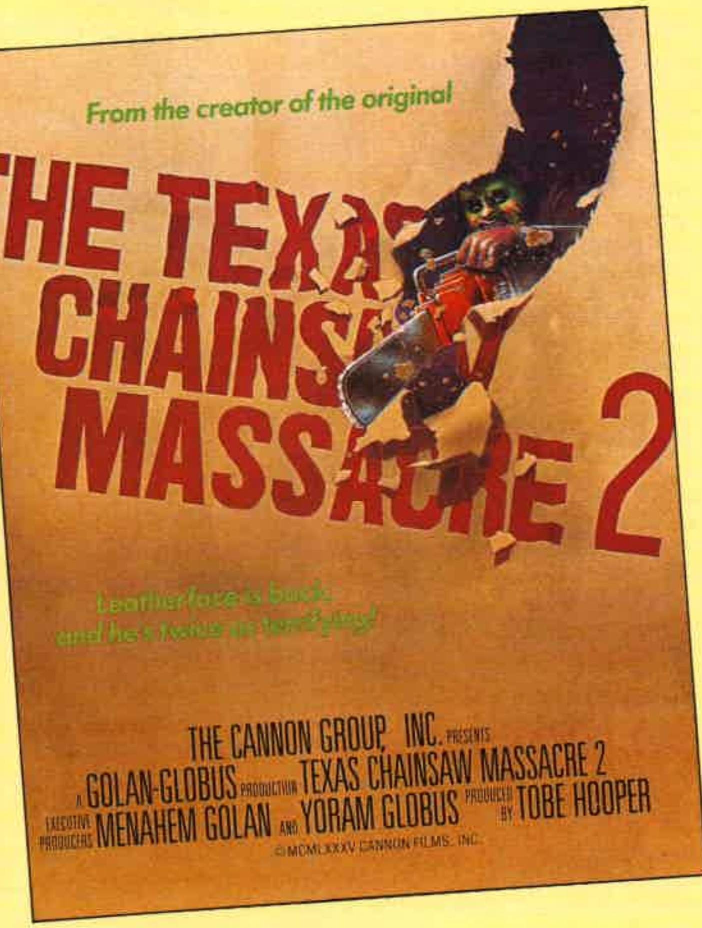
Le numéro était prêt et la sueur généreuse qui perlait à nos visages superbes disait assez l'ardeur juvénile de nos efforts admirables. C'est alors qu'on me signale que les lecteurs se plaignent de l'absence d'édito dans le dernier numéro de ce magnifique ouvrage. C'était bien le moment ! Moi qui avait quasiment les deux mains sur mes valises et l'autre autour du cou de ma petite fiancée (en fait elle est très grande : toutes les photos dans le prochain numéro...), vous pouvez juger de ma déconvenue.

Bon, écoutez, je vous le fais vite fait parce que les vacances, on a beau dire, mais c'est quand même les vacances (et vice-versa). Voilà, vous feuilletez négligemment la revue d'une griffe distraite et vous remarquez aussitôt la richesse des articles, la diversité des sujets abordés, le talent des signataires et la bonne tenue des agraphes centrales ; ça vous pouvez le faire vous-mêmes. Ensuite vous remarquez l'équilibre judicieux entre la rétrospective : PLANETE INTERDITE (toute une époque !), le peplum fantastique (toute une autre !) et la partie actualité dont les maquillages de Stan Winston, un entretien avec Tom Savini, un autre avec Tobe Hooper, les films récents, ainsi le Vendredi 13 Nº 5, encore tout saignant, et surtout, le must du bimestre, découvert tout récemment à Cannes, à savoir, RE-ANIMATOR. Courez vite en page 33 pour voir ça, je vous y rejoins dès que j'en aurai terminé avec ce splendide éditorial. RE-ANIMATOR ne devrait pas sortir tout de suite sur nos écrans mais nous sommes heureux d'être les premiers à vous en parler parce que c'est vraiment tout meutche comme truc. Encore du gore tout ça, toujours du gore : on va finir par nous prendre pour d'incorrigibles « soutiens-gore »... (c'est vrai qu'elle est très bonne !).
Au fait, vous savez qu'on n'a plus le droit d'employer le mot « gore » ? On vient de recevoir un courrier qui nous signifie qu'il s'agit d'une marque déposée et que tout emploi du terme sous forme d'imprimés, de films, de vidéo, de spectacles ou même de simple slogan s'avère illégal. Fleuve Noir, Métal Hurlant, L'Ecran Fantastique et Vidéo 7 se sont déjà faits rappeler à l'ordre et pour Fleuve Noir un procès serait même en cours. Ce que va nous coûter cet éditorial, je vous dis pas. Et si l'on déposait le terme « Fantastique », juste comme ça, pour voir ? Non mais hé, qu'est-ce que c'est que ces mecs qui veulent s'approprier ce qui existait déjà bien avant qu'ils connaissent seulement le sens du mot « gore ». Et H.G. Lewis avec son GORE GORE GIRLS, c'est un méchant méchant qui a fraudé par anticipation ? Si c'est pas de la récupération ça alors... J'ai envie d'appeler la revue « Gore Movies », tiens ! Oh, que je suis pas content !

Bon, cette fois je remets les deux mains sur mes valises et... (reprendre au début). A bientôt pour la rentrée. Soyez sages d'ici là, sinon pas de numéro 37.

Jean-Pierre PUTTERS





Voici que Roberta Findlay, une ancienne dame spécialisée dans le X, nous prépare un **Game of Survival** dans lequel un gang de tarés agresse d'honnêtes citoyens.

Dernière érection de Charles Band en date : **Cassex**, qui selon son affiche publicitaire semble mettre en vedette un appareil visualisant certaines images mentales. Mais est-ce bien réel ou bien est-ce Cassex ?

2084 de Roger Christian (voir MM nº 33) change de titre et devient **Lorca and the Outlaws.** Musique de Tony Banks et Peter Gabriel, deux têtes pensantes du rock progressif anglais.

The Tomb de Fred Olen Ray (**Scalps, Bio-Hazard**) conte le réveil d'une ancienne vampire suite à un tremblement de terre en Egypte. La belle et sanguinaire Nefratis va poursuivre impitoyablement aux USA ceux qui ont dérobé les joyaux de sa sépulture.

Une histoire d'amour surnaturelle mêlant comédie et vampirisme : c'est **Once Bitten** de Howard Storm avec Lauren Hutton, Jim Carrey, Karen Kopins et Cleavon Little.

Les productions Manley présentent leurs nouveautés : **Tainted** de Orestes Matacena, histoire de jalousie et de meurtre ; et **House** de Sean Cunningham, réalisé par le « team » du célèbre **Friday the 13th.**

Sergio Corbucci, l'un des artisans les plus réputés du cinéma populaire transalpin, va s'atteler à une « bagdaderie » intitulée **The Genie**, avec dans le rôle principal Bud Spencer. Il va jamais rentrer dans la lampe !

La firme italienne Titanus produit le nouveau film de Lamberto Bava intitulé **Demons** et qui est parrainé par Dario Argento. Autre production digne d'intérêt : **The Professor**, un thriller macabre avec Ben Gazzara.

L'Allemagne, pays avare de productions à caractère fantastique ou de S.F., va justement produire deux œuvres en ces domaines : tout d'abord **Joey** qui se présente comme un thriller d'épouvante. Et ensuite **Nekropol**, apparemment un ambitieux projet de science-fiction métaphysique.



Héroïc-Fantasy ibérique en perspective avec **The Knight of the Dragon** au casting assez intéressant puisqu'on y retrouve les noms de Klaus Kinski, Harvey Keitel et Fernando Rey. Mise en scène d'un certain Fernando Colomo.

C'est Vincent Price qui est le narrateur de l'anthologie de l'horreur intitulée **Don't Scream, It's Only a Movie** avec entre autres les séquences les plus saignantes de **Friday The 13th, An American Werewolf In London, Last House on the Left** et **Pieces.** Mais on sait après avoir vu des compilations de ce genre comme **Horror Show** ou **Terror In The Aisles**, le peu d'intérêt qu'elles représentent, le montage des dites séquences étant généralement d'une totale platitude.

Les petites productions ringardes américaines telles que les mijotaient les H.G. Lewis et autres Al Adamson ont la vie dure. En atteste ce **Bloodsuckers From Outer Space**, typique produit pour drive-in, réalisé par un certain Glenn Coburn et contant l'invasion insidieuse de la population d'une bourgade du Texas par une présence extra-terrestre.

L'association Musique et Cinéma se propose de défendre et sauvegarder la musique de film, publier un bulletin

trimestriel, organiser des rencontres et favoriser la recherche de disques récents et anciens. Si vous vous sentez concernés, adhérez ou renseignez-vous auprès de Musique et Cinéma, 15, Boulevard Ornano, 75018 Paris.

Le fanzinat frappe encore. HZZ n° 1 vient de paraître. C'est « Le fanzine des aventuriers potentiels refoulés » (sic) (pourquoi pas... encore qu'on eut préféré celui des « aventuriers défoulés ») et, bref, c'est consacré aux héros. Sinon c'est sympa, moitié littéraire moitié critique ciné. On l'obtient contre 10 F auprès de T. Bauduret, 12, rue de Rome (ch. 180), 67000 Strasbourg.

On a également reçu SUDDEN IMPACT n° 3, un solide zine de 84 pages, pas essentiellement consacré au Fantastique, témoin cet article sur le festival de Deauville, mission in Vietnam et cet émouvant hommage à John Belushi, mais s'y intéressant tout de même. On envoie 20 F à Jean-Raymond Calonge, Bt B6, 83, boulevard du Redon, 13009 Marseille.

Comme quoi le fanzinat vit toujours, témoin ce n° 1 de IT'S ALIVE (ça tombe bien), qui traite de Dario Argento, de **Razorback**, de John Carpenter, etc. On y trouve aussi des jeux et des textes bien vus et pas tristes. A noter l'emploi de plaisants pseudonymes tout au long des pages, dont une curieuse « Berthe Planche » qui nous a laissés sans voix ! 10 F chez Thierry Barral, résidence Proby n° 2056, 34100 Montpellier.

Miguel Iglesias Bonns (**Kilma, reine des amazones, Dans les griffes du loup-garou,** etc.) retourne au fantastique avec **I love, Mammy** qui nous conte l'histoire d'une jeune fille qui, après une grave opération consécutive à un accident de voiture, se retrouve avec l'esprit d'une autre femme, morte dans un accident similaire mais antérieur. Joué par Sergio Tula et Eva Cobo, le film est produit par la firme « Mac Fussion », qui se propose de sortir d'autres œuvres fantastiques en Espagne.



– Y'a San Helving qui trouve LUNATIC pas folichon, quel ringard ce mec !
– Et si on le virait ? – On peut pas, c'est un pseudonyme.
– Ah, misère... Et sans parler de la légende qui va être trop longue...



Si vous êtes branchés du côté super 8, ne manquez pas PICTURE 8, un petit fanzine qui vous dit tout sur ce qui se fait dans ce domaine, comment s'y prendre, quelques trucages, et propose des reportages sur des films super 8, etc. Ça coûte 10 F et on l'obtient auprès de Jean-Christophe Spadaccini, 38, avenur du président Wilson, 93320 Pavillons-sous-Bois, ou à MOVIES 2000 (voir pub dans ce numéro).

ALPHA ZINE n° 1 consacre 20 pages à **Alien** et démolit dans « Le carton du mois », le film **Ironmaster, La guerre du fer.** Ceci fournit la trame des prochains numéros : un chef-d'œuvre pour un navet (à l'appréciation des rédacteurs). On applaudit des deux mains en regrettant de n'en point posséder davantage et on joint 13 F à Laurent Richard, 12, rue des Grandes Bruyères, 71450 Blanzy. Paraît aussi qu'il faut ajouter 6 francs pour le port.

Un journaliste incarné par Jeff Goldblum (vu dernièrement dans le rôle principal de **Into the Night** de John Landis) et un collègue photographe sont envoyés dans un village de Transylvanie afin d'enquêter sur la véracité de certaines rumeurs faisant état de l'existence d'un « nouveau » monstre de Frankenstein. Mais c'est toute une galerie de monstres sortis des films d'épouvante qu'ils vont rencontrer : squelettes, bossu, vampire, loup-garou, momie, etc.

Croyez-vous aux miracles ? C'est ce dont **Emanon** de Stuart Paul tente de vous convaincre avec un personnage aux merveilleux pouvoirs, capable de réaliser bien des prodiges dans la ville de New York.

Et encore un pauvre jeune homme obsédé par le cadavre de sa chère maman. Mais cette fois-ci, le détraqué de **Picture Me Deadly** rêve tout simplement de voir sa mère morte ! Que lui a-t-elle fait pour qu'il en arrive à cette macabre obsession ?

L'histoire de l'exode difficile d'une famille face à l'escalade d'un conflit nucléaire proche. Voilà comment pourrait être résumé **Massive Retaliation** de Thomas A. Cohen.

D'abord titré **Trackers : 2180** puis rebaptisé **The Last Frontier,** ce film de Conrad E. Palmisano nous permet de retrouver Michael Paré (**Philadelphia Experiment, Streets Of Fire**) en détenu sur la planète Botany Bay, colonie pénitentiaire où les forçats travaillent dans les mines de fer. Pour rattraper les éventuels fugitifs existent les Trackers, des chasseurs de prime impitoyables et surentraînés.

La seule star du cinoche fantastique à être apparue ces dernières années, à savoir Caroline Munro, s'enfonce de plus en plus dans des sous-produits alimentaires. Après le paraît-il peu folichon **Don't Open Until Christmas** (rebaptisé depuis **Lunatic**), voici maintenant **April Fool's Day** réalisé par pas moins de trois personnes : George Dugdale, Mark Ezra, et Peter Litten. Toujours la même histoire d'une ancienne « tête de turc » à qui on en fait voir de toutes les couleurs, et qui revient se venger bien des années plus tard sur ceux qui l'ont emmerdé au collège ! Dans la lignée de **Terror Train, Friday the 13th** et consorts.

Une créature extra-terrestre issue d'un étrange cristal rapporté par des astronautes, se développant et déci-

mant tout l'équipage du vaisseau spatial, cela ne vous rappelle rien ? Sur un thème très proche de celui d'**Alien** quant à ses péripéties, voici **Star Crystal** réalisé par Lance Lindsay.

C'est Chris Colombus (**Gremlins**) qui s'occupe du scénario de **Young Sherlock Holmes**, une aventure du célèbre détective flirtant avec le surnaturel. Barry Levinson met en scène et Steven Spielberg produit.

Arnold Schwarzenegger s'apprête à tourner dans **outpost**, une sorte de western du futur réalisé par l'australien Gil Brelaey. On retrouvera ensuite Arnold dans sa troisième interprétation de Conan, puis dans **Terminator II.**

Eddie Murphy (**48 heures, Le Flic de B. Hills**) la black star bien connue, est lié actuellement à deux productions fantastiques. D'une part, **Hell of an Angel**, ou l'histoire d'un ange mécréant qui doit prouver sur terre qu'il mérite bien sa place au paradis. D'autre part et plus surprenant : E. Murphy rejoindrait l'équipage de l'Enterprise pour **Stark Trek IV.**



Russel Mulcahy (**Razorback**) dirige actuellement **Highlander**, une épopée guerrière et magique allant de l'Ecosse de 1535 jusqu'au New York de l'an 2000. Avec Christophe Lambert, Clancy Brown, et Sean Connery dans les principaux rôles.

Il se pourrait qu'Anthony Perkins mette lui-même en scène **Psycho III** actuellement en préparation à la Universal.

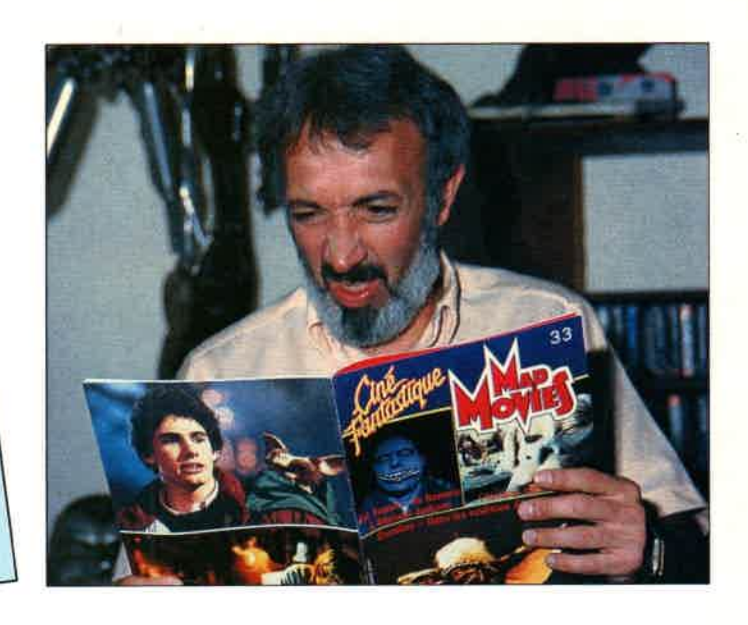
Stephen King, dont la réputation n'est plus à faire en tant qu'écrivain, scénariste et même acteur, se mettrait dorénavant à la mise en scène ! Le projet en question, **Maxime Overdrive**, sera adapté d'une de ses propres histoires, **Trucks**, extraite du recueil **Nightshift**. Dino de Laurentiis produirait cette entreprise pour un budget de 10 millions de dollars.

Et, pour rire, bien que ce soit de source bien informée, on apprend que Jean- Luc Godard tournerait bientôt pour la Cannon (ouais, ouais, pour les fameux Golan et Globus). Bizarre.

Moins surprenante nous semble l'annonce du tournage du **Sinbad** de Enzo G. Castellari, avec des effets spéciaux de Lewis Coates. La pré-affiche nous montre le couple vedette aux prises avec un gigantesque escargot. Ils ont le temps de s'enfuir, notez bien. A ben oh, c'est encore produit par la Cannon, dites-donc !

San HELVING

Certains maquilleurs, les grands, ont fait figure d'innovateurs dans des domaines précis. Dick Smith, avec Au-delà du réel, a, par exemple, développé la technique des poches gonflables. Stuart Freeborn est passé maître dans l'art des masques articulés (les singes de 2001 et le wookie de La guerre des étoiles). Stan Winston, s'il n'a pas inventé la marionnetterie, a cependant poussé son utilisation au maximum. Le chien de The thing et les effets de Terminator prouvent la maîtrise de ce maquilleur qui, bien que moins connu que Dick Smith, Rick Baker, Rob Bottin, mérite une place à leurs côtés. L'interview qui suit est pleine de conseils passionnants et montre les talents multiples d'un homme à qui aucun aspect du maquillage n'est étranger.



LES MAQUILLAGES AU CINEMA

ENTRETIEN AVEC STAN WINSTON

M. : Je crois savoir que vous vouliez être acteur quand vous êtes arrivé à Los Angeles.

W. : C'est exact. Depuis mon enfance j'ai toujours été intéressé par le métier d'acteur mais aussi, à la fois, par les monstres et le maquillage. En fait à l'époque de mes études supérieures, à l'université de Virginie, j'ai commencé par faire dentaire et puis j'ai changé au bout d'un an pour me consacrer à des études d'art (peinture et sculpture) et, dans une moindre mesure, d'art dramatique.
Quand je suis arrivé à Los Angeles il m'a fallu simplement survivre mais je n'avais pas tellement envie de parquer des voitures ou cirer des chaussures. J'ai donc téléphoné à William Tuttle, qui était le chef du département maquillage de M.G.M. (1), pour lui demander un poste de stagiaire. Je pensais que le maquillage serait un bon moyen de combiner mes divers talents et intérêts. Je me suis donc inscrit, et c'est seulement une année plus tard que j'ai été accepté. J'ai fait mon stage à Walt Disney Production sous la direction de Bob Schiffer (2). Ça a duré trois ans. C'est d'ailleurs la dernière année que M.G.M. ait pris un stagiaire en maquillage.

M. : Qu'avez-vous fait pendant ce stage ?

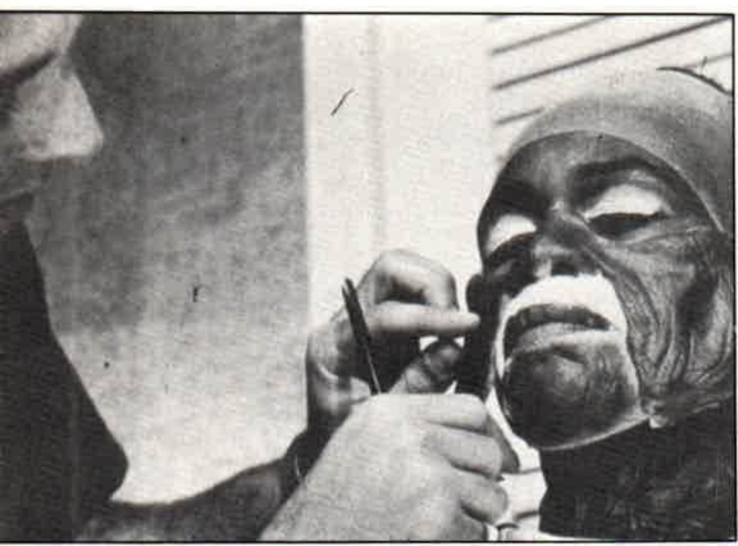
W. : De nombreuses expériences. J'ai appris les bases du travail de laboratoire : fabrication des moules, traitement du latex, etc. Je me rappelle avoir fabriqué des masques pour un show théâtral intitulé **Disney on parade**. C'était la première fois que ce genre de spectacle utilisait des masques dont la bouche pouvait bouger. A cette époque j'ai également appris les petits travaux de finition dont beaucoup de gens négligent l'importance et qui, pourtant, me permette de faire ce que je fais aujourd'hui. tels que le rendu des couleurs, la texture de la peau, la pose de cils, la préparation de cheveux, etc. Tant de choses élémentaires mais indispensables à l'obtention d'un maquillage réussi. Il faut savoir que les subtilités du maquillage traditionnel constituent la dernière touche des effets spéciaux de maquillage.

M. : Comment avez-vous été amené à travailler sur **Gargoyles** (1972, B.W.L. Norton) ?

W. : Ce fut mon premier film. Juste après le stage. Il s'agissait en fait d'un téléfilm dont j'avais entendu annoncer la production et que je voulais faire à tout prix. J'ai donc appelé le producteur ; Bob Schiffer m'a recommandé et on m'a engagé. Je me suis retrouvé aux côtés d'Ellis Burman (3) avec lequel j'ai beaucoup travaillé depuis et qui était en charge des principales gargouilles tandis que je devais m'occuper des « personnages » secondaires. En fait le job fut un peu précipité au point qu'il nous a fallu travailler jour et nuit. Nous n'avions que deux semaines de pré-production pour créer toutes ces gargouilles. A le revoir aujourd'hui le travail est sommaire mais ça a marché. Tellement bien que nous reçûmes un Emmy (4) pour ce film, mon premier film.
L'année suivante la maison de production qui avait produit **Gargoyles** me rappela pour travailler sur un autre téléfilm intitulé **The autobiography of Miss Jane Pitman** (1974, John Korty). Il s'agissait de réaliser un vieillissement. Bob Schiffer, qui avait été contacté parce qu'il avait vieilli Burt Lancaster, ne pouvait pas s'en occuper et m'avait recommandé. Un autre jeune maquilleur avait été aussi fortement recommandé, par Dick Smith. Il s'agissait de Rick Baker. Nous avons été engagé tous les deux, Rick en tant qu'assistant. Je me suis occupé de la plus vieille étape du vieillissement, 110 ans, tandis que Rick se consacrait à l'étape intermédiaire. Travailler aux côtés de Rick m'a permis d'apprendre beaucoup de nouvelles techniques. Surtout en ma-



Haut : Stan Winston. Bas : Un moulage du Terminator.





tière de prothèses. Techniques qu'il connaissait de Dick Smith. Et de nouveau le film remporta un Emmy pour le maquillage, mon second Emmy en deux ans. En fait le film lui-même fut un succès dans le monde entier et il ne fait aucun doute que d'être associé à un film que tout le monde se rappelait et appréciait a lancé ma carrière. Vous savez combien l'industrie hollywoodienne étiquette facilement. Comme j'avais vieilli une actrice noire je fus rapidement catalogué comme « le maquilleur d'acteurs noirs ». C'est ainsi que j'ai travaillé sur certains épisodes de la série TV **Racines**. J'ai également maquillé Diana Ross pour un show télévisé consacré à trois femmes noires historiques : Joséphine Baker, Bessie Smith et Ethel Waters. Tout naturellement quand Diana Ross entreprit de faire une version noire du **Magicien d'Oz, The Wiz** (1978), on fit de nouveau appel à moi.

M. : Oui, mais là vous brûlez les étapes. Vous avez travaillé sur d'autres films entre-temps.

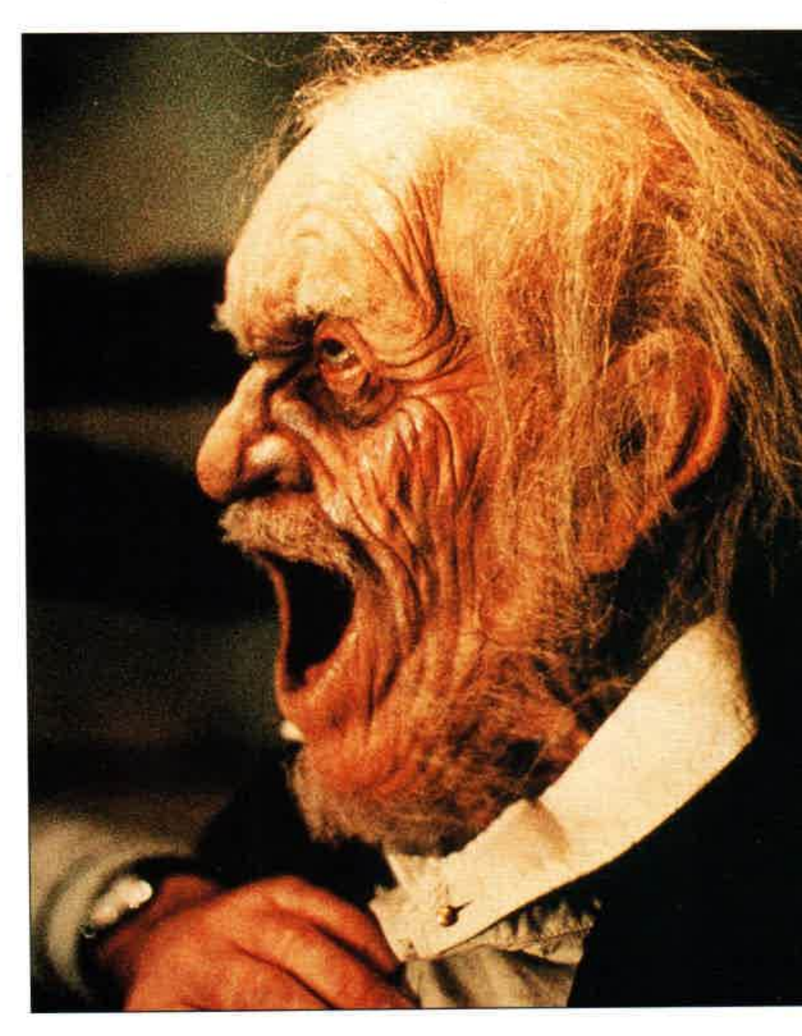
W. : En effet. On pourra y revenir si vous voulez. Mais je voudrais vous montrer comment un job en amène un autre. En fait ma carrière a connu plusieurs parallèles. Le maquillage d'acteurs noirs en est un.

Quand je suis arrivé à New York pour la pré-production du film de Lumet ça a été le choc : ils ont découvert que Stan Winston était blanc. Tout le monde s'était imaginé que le maquilleur de **Pitman, Roots** et Diana Ross était noir. **The Wiz** fut un gigantesque show en matière de maquillage. Par exemple, j'eus à construire des dizaines de visages articulés pour les singes volants.

Naturellement un autre parallèle dans ma carrière, à la suite de **Jane Pitman,** fut le vieillissement. Je fus ainsi amené à travailler sur un film d'Arthur Hiller avec Maximilian Shell intitulé **The man in the glass booth** (1975). Ils voulaient le vieillir de quelques années : quelque chose de très subtil. De plus il était censé jouer un juif. Je lui ai donc très légèrement changé le nez de façon à rejoindre le stéréotype du physique juif. Je crois avoir fait un excellent travail mais c'était tellement délicat que personne ne s'en est jamais rendu compte. A tel point que toute la portion de film où Shell se fait passer pour un allemand a été tourné sans le faux nez sans que quiconque le remarque. Mais c'était efficace.

M. : Ce qui nous amène à **W.C. Fields and me** *(1976).*

W. : Exactement. Je venais de travailler avec Arthur Hiller, j'étais devenu un « spécialiste » du nez. J'ai donc été engagé pour changer Rod Steiger en W.C. Fields. Et encore une fois mon travail, dont je suis également fier, n'a pas été remarqué. En effet nous avions décidé de maquiller Rod non pas pour qu'il ressemble exactement à Fields mais pour qu'il ressemble à « Rod Steiger dans le rôle de W.C. Fields ». Après tout, pourquoi engager un acteur de la classe de Rod pour le déguiser en Fields ? Donc, là aussi, il s'agissait d'un maquillage subtil. Il faut aussi noter que tous ces films ne furent pas de gros succès au box-office. Or pour être reconnu il ne suffit pas de faire du bon boulot il faut aussi que les gens aillent le voir. Or donc, à cette époque de ma carrière, après avoir connu une gloire soudaine et éphémère grâce à **Jane Pitman** je me suis retrouvé plus ou moins dans l'ombre. Loin de moi l'idée de me plaindre, car on m'offrait du travail, mais ce sur quoi je veux mettre l'accent c'est l'importance du succès d'un film dans la carrière de l'un de ses créateurs.





Les vieillissements de JANE PITMAN et ceux de LA FOIRE DES TÉNÈBRES.





M. : Le principal c'est que les professionnels, ceux qui vous engagent, voient votre travail. Non ?

W. : Certes, mais le fait est que dans la communauté hollywoodienne, les gens qui sont reconnus sont ceux qui participent à des films à succès. Ce qui n'est pas tout à fait ridicule. La fabrication d'un film est une affaire d'équipe, après tout. Si le film ne marche pas, donc « n'est pas bon », c'est un peu la faute de tous les gens qui ont travaillé dessus. De plus les professionnels ne vont pas tout voir. Enfin il est difficile d'apprécier de bons effets spéciaux ou une bonne musique quand le reste du film est affreux.

M. : N'allez-vous pas voir les films de vos confrères ?

W. : Je me déplace pour aller voir le travail des copains mais je ne peux pas tout voir. Et il est certain que je manque de bonnes choses. Par exemple Ed French. Je viens de le découvrir aujourd'hui grâce à Mad Movies et, à feuilleter ce numéro (MM 30), il est évident qu'il fait de l'excellent travail (5). Seulement je ne le connaissais pas.
Pour revenir à mes vieillissements, j'ai également vieilli Rob Reiner (6) pour une série télévisée intitulée **Free Country**. Là encore je crois avoir fait du bon boulot mais le show n'a pas marché. Et tous ces jobs je les dois à un seul show, **Jane Pitman**. En fait ça ne m'a jamais ennuyé de faire tout ça mais j'aurais bien aimé, à l'époque, qu'on m'offre de réaliser des monstres, des loups-garous, etc.
Après **The Wiz**, pour lequel j'avais réalisé des masques articulés j'ai été appelé par les producteurs de **La guerre des étoiles** qui voulaient faire un téléfilm sur une famille de wookies. Les wookies sont la race à laquelle appartient Chewbacca. Ce dernier avait été conçu par Stuart Freeborn (7) qui avait déjà réalisé des visages articulés pour les singes de **2001.** Mais Stuart était occupé sur **Superman** à l'époque et j'ai donc été contacté à sa place. J'ai créé la famille de Chewbacca : sa femme, son père et son fils.

M. : Comment fonctionnaient les masques articulés ?

W. : C'était une combinaison d'animation faciale, venant donc directement de l'acteur sous le masque, et d'animation par câbles. Ils pouvaient faire toute sorte de choses : bouger les lèvres, les sourcils, etc. Tom et Ellis Burman m'ont assisté sur ce show. Ça s'intitulait **Star wars television special.**

M. : Parlons de **Mansion of the Doomed** *(1977).*

W. : Le film met en scène un docteur, Richard Basehart, dont la fille a perdu la vue et qui tente de lui faire recouvrer en utilisant les yeux d'innocentes victimes, qu'il enferme ensuite, énuclées, dans sa cave. Il m'a donc fallu créer le maquillage de ces individus à qui il manque les yeux. Quand vous enlevez les yeux de quelqu'un les paupières tombent et quasiment recouvrent la cavité occulaire en adoptant une forme concave au lieu de convexe. J'ai donc avancé le visage des acteurs de quelques centimètres, plus exactement leur front et leurs sourcils, à l'aide de prothèses pour avoir la place de créer cet effet de vide et de concavité.
J'ai travaillé sur d'autres films du même style. Comme **Dracula's dog** (1977) pour lequel il m'a fallu fabriquer de longues canines pour dobermans et bergers allemands. Les dents étaient faites d'acrylique dentaire. Le problème était de les maintenir en place. J'ai utilisé deux bouts d'élastique qui partaient de la base des dents. L'un passait sous le palais, l'autre le long de la gencive supérieure.
J'ai aussi fabriqué des canines pour **Blacula** (1972) à l'époque de mon stage à MGM. Mais c'est Fred Phillips qui était en charge des effets spéciaux de maquillage du film. Je n'ai fait que l'assister.

M. : De quoi s'agit **Pinocchio** *(téléfilm, 1977) ?*

W. : Les Burman se sont occupé de la création du nez extensible. Mon job a consisté à maintenir le nez sur le visage de Sandy Duncan. Non seulement ça mais il fallait aussi éviter que le nez ne bouge dans tous les sens, surtout dans la scène où elle danse. Finalement nous avons attaché le nez comme un mât de bateau. C'est-à-dire que le bout du nez était relié au visage par trois filaments.

M. : Puisque nous parlons des Burman comment avez-vous collaboré sur **Le droit de tuer** *?*

W. : Ce sont les Burman qui ont été engagés à l'origine pour s'occuper des effets spéciaux de maquillage mais, comme Tom était sur un autre film, il m'a demandé de concevoir la scène de décapitation tandis qu'il s'occuperait des autres effets. Dans la scène un soldat est presque décapité par une machette. Nous avons utilisé la tête mécanique avec des câbles pour actionner la bouche et les yeux. Les câbles et les tubes de sang étaient placés dans une articulation, comme un gond, de façon à ce qu'une fois la tête renversée le gars continue à hurler et à pisser le sang. C'est le seul effet dont je me sois occupé.
Pour reprendre ma série sur les parallèles j'ai commencé, à la suite de **The Wiz**, a être engagé pour créer des robots.
Simplement, je suppose, parce que j'avais créé le tin-man du film de Lumet. J'ai donc été amené à travailler sur **Heartbeeps** (Alan Arkush). Il s'agit d'une his-

Rod Steiger en W.C. Fields. La famille des Wookies. Deux autres plans : MANSION OF THE DOOMED.





toire d'amour entre deux robots. Ils se rencontrent sur l'étagère d'un réparateur de robots et décident de partir faire un tour. Le problème fut de trouver un maquillage qui respecte le look des acteurs tout en présentant un aspect irréel. Le tin-man de **The Wiz** avait été réalisé en appliquant des prothèses de mousse de caoutchouc sur le visage de l'acteur et en le peignant. Ce qui n'était pas parfait. J'ai décidé d'utiliser de la gélatine pour les prothèses de **Heartbeeps**. Il s'agit d'un matériau translucide que j'ai mélangé avec des couleurs métalliques, bronze, or et argent. Le résultat est assez unique et je suis content d'avoir fait ce film mais je ne recommencerai à utiliser la gélatine dans ces conditions pour rien au monde. Je le déconseille même à quiconque. Car la gélatine est un matériau qui fond facilement et qui pose de sérieux problèmes sur un plateau de tournage.



M. : **Heartbeeps** *vous a permis d'être nominé aux oscars, mais c'est Rick Baker, et* **Le loup-garou de Londres,** *qui fut primé.*

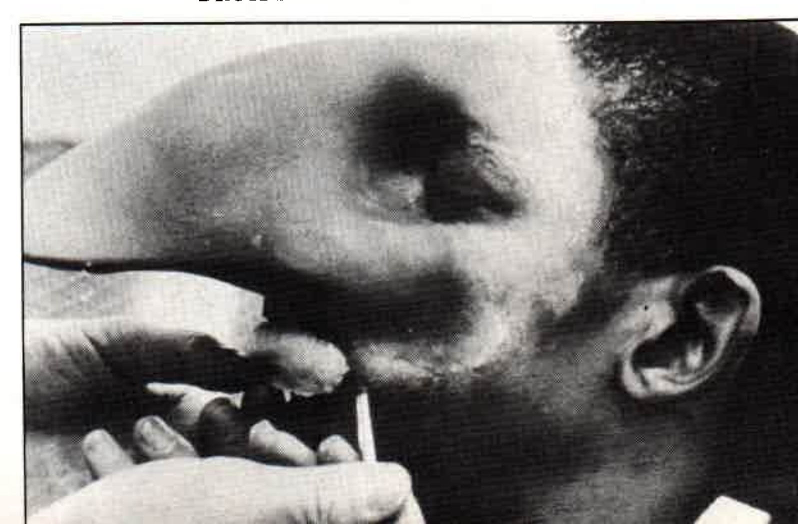


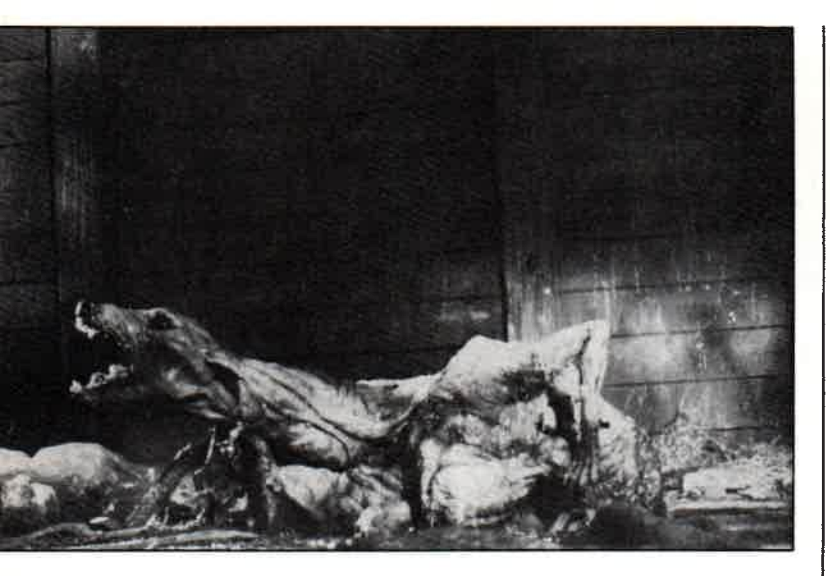
W. : C'est exact. Après **Heartbeeps**, le groupe de musique rock, Styx, m'a demandé de réaliser un robot d'aspect oriental, Mister Roboto, pour le vidéo-clip et la couverture de l'un de leurs albums (« Kilroy was there »).
Puis vint **The Terminator.** Dick Smith a été contacté pour s'occuper des effets spéciaux de maquillage et il m'a recommandé. Quand les producteurs ont vu mes précédents robots ils m'ont proposé de m'occuper également du robot de la fin du film. Récemment j'ai terminé un autre film « de robot ». Il s'agit de **The Frankenstein factor** qui met en scène un personnage mi-homme, mi-machine. Tout cela pour vous montrer combien on se fait étiqueter dans ce métier.

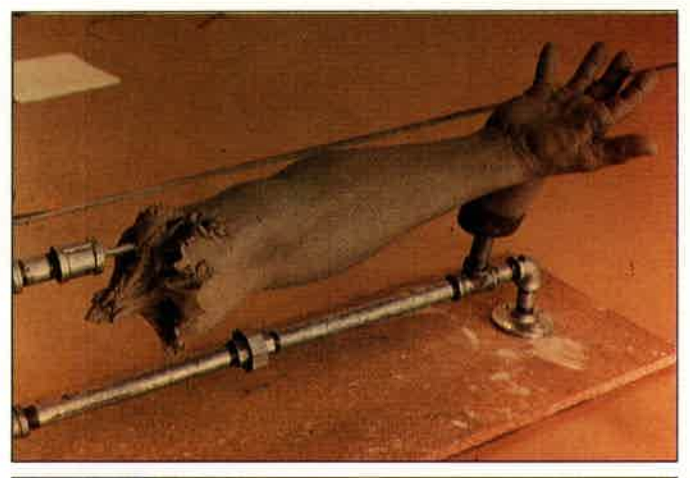
M. : Nous reviendrons sur ces deux films. Vous avez été engagé par Rob Bottin pour réaliser un effet sur **The Thing** *dont il n'avait pas le temps de s'occuper. Avait-il néanmoins conçu le procédé de réalisation ?*

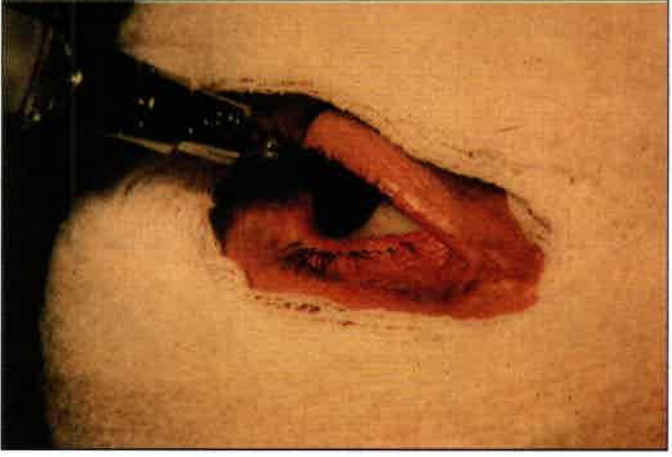
W. : Non. Tout a été conçu et créé ici, aux studios Stan Winston. La seule chose qu'on m'ait donné sont des croquis du chien qui se transforme. Nous abordons ici un domaine qui me passionne et que je trouve extrêmement efficace dans la création d'effets spéciaux. Il s'agit de la marrionnetterie (8). Je pense que seule la main d'un assistant peut produire un véritable feeling organique, un look naturel impossible à créer par d'autres moyens. Tous les effets de **Terminator**, quand ce dernier « se répare » ont été réalisés de cette façon. Parfois, par exemple, si vous ne pouvez pas mettre la tête d'un assistant à l'intérieur du masque, rien ne vous empêche d'y mettre la main. Et c'est ce que nous avons fait pour **The terminator.** Et ça marche. Aucune machine ne peut produire un mouvement aussi organique qu'un organisme. Peu importe le nombre de moteurs ou de câbles vous n'obtiendrez jamais cette impression de naturel. Rob Bottin est venu me voir pour **The Thing** probablement parce que j'avais réalisé un effet de marionnetterie sur **Something wicked this way comes (La foire des ténèbres).** A la fin de ce film il y a une scène de vieillissement et de destruction de Mr Dark sur le manège. Bob Schiffer, qui travaillait sur le film pour Disney, est venu me trouver. Mais comme il y avait un léger différend entre moi et la production je n'ai pas été crédité et ils n'ont jamais su que Stan Winston a participé au film. Nous avons utilisé un pseudonyme, Studio Effects. J'ai donc... enfin quand je dis « j'ai » je devrais dire nous. Il ne s'agit jamais de moi tout seul. Je tiens d'ailleurs à préciser que ce genre de travail est un travail d'équipe et ici à Stan Winston Studios tout est fait en collaboration.
Je supervise en quelque sorte.

De haut en bas : HEARTBEEPS, LE DROIT DE TUER et THE WIZ









Sur **La foire des ténèbres** j'étais assisté de Jim Kagel et Lance Anderson. Nous avons donc créé ces têtes-marionnettes. Il y en avait quatre, quatres étapes de vieillissement. En fait il s'agissait d'un mélange d'animation organique et de mécanismes. Par exemple la main de l'opérateur animait le mouvement général de la tête plus la bouche tandis que les yeux étaient animés par câbles.

M. : Pourquoi utiliser la marionnetterie dans le cas d'un vieillissement ? Pourquoi ne pas simplement maquiller l'acteur ?

W. : J'utilise la marionnetterie quand le maquillage classique ne peut pas me donner l'effet désiré. Vous voyez, quand quelqu'un vieillit et se décompose de cette façon le visage se creuse. En général si vous utilisez le maquillage, vous accentuez certains reliefs du visage, comme les sourcils, les joues, pour donner cette impression de rétrécissement. Mais en fin de compte ce que vous faites est simplement rendre la tête plus grosse. Ce qui n'est pas vraiment satisfaisant.
Revenons à **The Thing.** Comme Rob m'a pratiquement laissé faire ce que je voulais j'ai décidé d'utiliser une forme de marionnette qui me permette toute liberté de mouvement. Nous avons donc pris le moule du futur opérateur dans une position de bras étendu. Et, à partir de cette forme, nous avons sculpté le chien. Si vous regardez une photo du chien, vous pouvez imaginer la main de l'opérateur dans la tête de l'animal, son bras dans le cou et sa tête dans le corps. C'était le meilleur moyen d'y arriver : avoir la forme de se plier à la fonction et non l'inverse. Et ce fut efficace ; quand le film est sorti, beaucoup de gens se sont demandé comment l'effet avait été réalisé, comment ce chien pouvait bouger la tête dans tous les sens avec un mouvement aussi organique.

M. : Impressionnant. Nous n'avons pas parlé de **Dead and Buried (Réincarnations)** ? N'avez-vous pas utilisé des marionnettes pour ce film ?

W. : Non pas vraiment. Il s'agissait de mannequins animés par câbles plutôt que par un opérateur. Quoique j'ai commencé à réaliser les possibilités de la marionnetterie à cette époque. Je me souviens que Dick Smith était venu nous voir avec un mannequin qu'il avait créé pour **Ghost story.** Il s'agissait d'une femme sans traits avec une bouche gigantesque. Et une partie de l'animation de ce mannequin était réalisée par une main à l'intérieur. C'est à ce moment que j'ai décidé de développer ce système.
Réincarnations a présenté de passionnants défis. En particulier cette scène où une aiguille pénètre dans l'œil d'un malade en gros plan. Je me souviens qu'à l'époque j'avais parlé à Tom Burman du projet de recréer un œil et des paupières et il m'avait dit que c'était impossible, que ça ne résisterait pas à l'observation du spectateur, parce que c'était tourné en gros plan. Vous savez, c'est le genre de réflexion qui vous incite à vous surpasser. A l'époque je n'avais pas encore développé la fabrication d'œil mou, ce que j'ai fait plus tard et, en particulier, pour **The Terminator.** Nous avons donc utilisé un œil de verre dans lequel nous avions fait un trou minuscule et la scène a été tournée à l'envers. C'est-à-dire que nous sommes partis de l'aiguille plantée dans l'œil et de la paupière fermée pour finir avec l'aiguille enlevée et la paupière ouverte. Quant aux paupières j'ai utilisé un truc pour les rendre le plus réaliste possible. Je les ai coupées en deux dans le sens de l'épaisseur (elles étaient faites de mousse de latex) j'ai placé les cils au milieu et j'ai recollé les deux parties. De façon à donner l'impression que les cils sortaient bel et bien de la peau et n'étaient pas collés audessus ou en-dessous.
La scène de recréation de la jeune femme fut également l'occasion d'effets intéressants. J'ai commencé par obtenir un moule de son visage. A partir de ce buste j'ai sculpté son visage comme si j'enlevais la peau. J'ai donc obtenu un écorché qui avait la particularité de lui ressembler. Puis, toujours en sculptant, j'ai enlevé les muscles pour obtenir ce qu'est probablement la forme de son crâne. A partir de là, nous avons inversé le procédé pour tourner la scène. Je commence avec le crâne puis j'y applique les muscles comme s'il s'agissait de prothèses pour finir avec un buste en caoutchouc de l'actrice. Et



Haut à gauche : THE THING.
Autres plans : RÉINCARNATIONS.

c'est là qu'arrive le truc. Jusqu'à maintenant il s'agissait de mes propres mains et d'un faux visage. J'ouvre les paupières, il manque un œil. Je place un œil, opère une dernière vérification et, sans couper, la caméra passe de mes mains au visage de l'actrice qui joue le docteur tandis que le mannequin est remplacé par l'actrice. Le docteur se penche alors sur elle, l'embrasse, fait une réflexion puis quitte la pièce. La caméra est toujours sur elle ; elle se lève et ouvre les yeux.
Il y a en effet une marionnette dans le film, maintenant que j'y pense. Il s'agit du bras coupé qui continue à bouger à l'avant de la voiture. Le système est simple : ça marche comme un gant porté par l'opérateur. Ça me rappelle qu'à l'époque Carlo Rambaldi était venu me voir avec toute son équipe pour me demander quel genre de mécaniques avait pu créer un mouvement de main aussi organique. Il travaillait sur **The Hand** et avait, semble-t-il, de sérieux problèmes avec ses mains mécaniques.

M. : Parlons de **Parasite** *et de* **The Entity (L'Emprise).**

W. : Pourrions-nous laisser **Parasite** de côté ? (rires)

M. : Ah bon ? ! Vous avez honte ?

W. : Presque. Le film est tellement mauvais. Enfin, certains effets étaient intéressants. En particulier la fin quand l'actrice, dont le sang a été sucé, bouge dans tous les sens. Là encore il s'agit d'une marionnette et non de l'actrice maquillée.

M. : C'est vous qui avez conçu le parasite ?

W. : Oui. Il a été sculpté par Jim Kagel. En gros c'était une marionnette animée sculptée à la main.
Pour **L'Emprise** il nous a fallu construire un corps sans tête. L'effet consistait à montrer le viol de Barbara Hershey par une sorte d'entité et donc de représenter la manipulation de sa poitrine par des doigts invisibles. Le faux corps était animé par en-dessous et l'actrice pouvait placer sa tête sur le faux cou. Le corps pouvait bouger dans tous les sens, respirer, se dresser, etc. Les seins étaient faits de silicone liquide et en tirant des câbles par en-dessous on pouvait donner l'impression que des doigts invisibles abusaient d'elle. Il y avait six personnes sous le lit pour actionner le corps. Je pense que l'effet est réussi mais je trouve qu'il est resté trop longtemps sur l'écran. Et, vous voyez, quand vous restez trop longtemps sur un effet spécial les gens finissent par réaliser le truc et voir les petites imperfections. Mais la plupart des gens aiment bien que les effets durent. C'est d'ailleurs pour ça que **Starman**, par exemple, a déçu nombre d'amateurs d'effets spéciaux, qui s'attendaient à beaucoup plus.

M. : Ce qui est normal. Pourquoi engager Rick Baker, Dick Smith

Les 3 plans : TERMINATOR.









et Stan Winston pour trois malheureux plans ?

W. : Je comprends ce que vous voulez dire mais je pense que le film est beau et que ce n'était pas le propos de Carpenter de refaire **The Thing.** Je sais que Rick et Dick sont un peu déçus (9) mais je suis très content du résultat et du film en général. Je me suis occupé de l'extension du corps. Un truc très simple et qui prend très peu de temps à l'écran.

M. : Qui a conçu le robot du **Terminator** ?

W. : Jim Cameron, le metteur en scène. Il est venu me voir avec de superbes dessins du terminator au moment où ce dernier se détériore et où il sort du feu, squelette métallique. Et mon job a consisté à respecter et à créer le concept original aussi bien que possible.

Au départ tous les plans de la fin du film devaient utiliser l'animation image par image. Finalement il n'y a que très peu de plans d'animation, la plupart ayant été tournés avec un robot-marionnette grandeur nature.

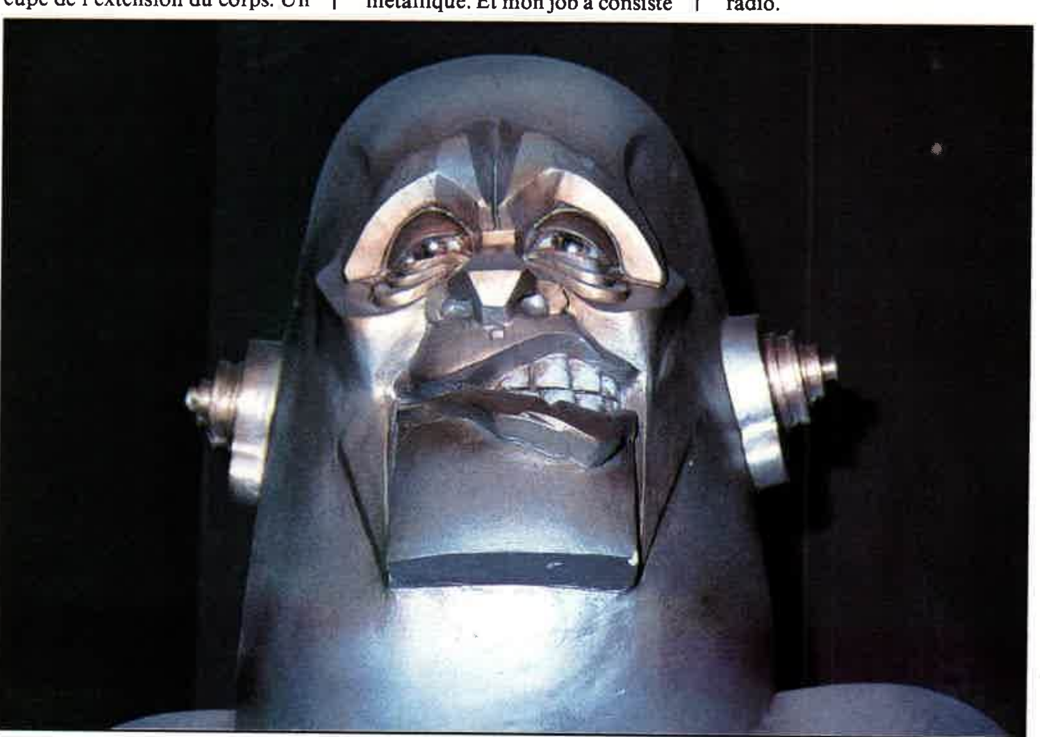
Les seuls plans d'animation sont ceux oú on voit le terminator en pied. Tout les plans où on ne voit que son buste ou ses pieds ou ses mains ont été réalisés par Stan Winston Studios. Pour les plans de buste par exemple la partie supérieure du robot était perchée sur les épaules d'un opérateur qui, en marchant, donnait l'impression naturelle que le robot marchait. Le principe est le même que celui utilisé par Jim Henson pour faire marcher les marionnettes de **The Dark Crystal**, les mouvements de tête et d'yeux étaient effectués par radio-commande. Ce sont Bob Williams et Ellis Burman qui se sont occupés de l'électronique radio.

M. : Vous êtes crédité comme réalisateur de seconde équipe. Qu'avez-vous mis en scène ?

W. : Une partie des effets spéciaux de la fin avec le robot. C'est la première fois que je suis crédité comme réalisateur de seconde équipe mais je m'étais déjà occupé des scènes de transformation de **Manimal**. De plus en plus je tente de m'orienter vers la mise en scène. Je ne veux pas abandonner le maquillage pour autant. Ma plus grande joie c'est de créer des effets spéciaux et de les filmer.

M. : Parlons de la scène de réparation.

Il ne s'agit pas de la première scène d'effets spéciaux. La première fois où on fait appel au maquillage est quand le terminator se retourne les cheveux brûlés et sans sourcils. Pour cela nous avons recouvert les sourcils de Schwarzenegger avec des prothèses en latex et nous lui avons mis une perruque de cheveux brûlés. Puis vient la scène ou il répare son bras et son œil. L'effet du bras est le même que celui de **Réincarnations** en un peu plus sophistiqué. Nous avons fait un moule de la main et du bras d'Arnold puis nous avons creusé le bras pour montrer les mécanismes intérieurs. L'astuce vient de la taille des avant-bras de Schwarzenegger. Ils sont tellement massifs que nous avons pu utiliser la copie de son bras, même creusée, comme un gant. C'est un pianiste qui enfilait ses petits bras dans le gant et donnait au bras ouvert du terminator un mouvement organique. En plus de cela nous avions des câbles qui permettaient de faire bouger les mécanismes de l'intérieur du bras. Avant cela il y a un plan du bras blessé qui est en fait celui, maquillé, de Scharzenegger, puis il y a un faux bras, « blessé » lui aussi, que le terminator coupe avec son scalpel.
Pour l'opération de l'œil nous avions un noyau solide autour duquel nous placions un œil de gélatine. Le noyau était relié à un mécanisme de façon à pouvoir faire bouger l'œil. De plus nous pouvions facilement remplacer la gélatine pour chaque prise. Les plans où l'on voit la tête du ter-



Haut : Le faux corps de Barbara Hershey dans THE ENTITY. A droite : DRACULA'S DOG. Ci-dessus : HEARTBEEPS.

minator avec une cavité oculaire vide ou avec l'œil mécanique ont été réalisés avec des marionnettes.

M. : Donc la tête était animée par la main de l'opérateur et je suppose que vous aviez des câbles pour faire bouger l'œil et d'autres choses, la bouche peut-être ?

Non. Seulement les yeux. Vous savez quand le terminator se répare il ne fait pas de grimaces dans tous les sens. Schwarzenegger ne fait aucun mouvement facial pendant tout le film, il n'y avait aucune raison pour le voir grimacer à ce moment. Ce que je dis maintenant rejoint une règle que les amateurs en effets spéciaux devraient appliquer : ne jamais en faire trop. Souvent les gens sont tellement fiers de leur création qu'ils leur font faire bouger tout en même temps. Mais ils oublient que, dans la réalité, ça ne se passerait pas comme ça. Il faut toujours rester simple pour être crédible.
Puisqu'on en est aux conseils je vais vous révéler un truc que peu de gens utilisent et qui, pourtant, donne des résultats remarquables. La plupart du temps quand un maquilleur fait un masque, il se contente de faire un moule de l'acteur et de travailler à partir du positif obtenu. Je vais toujours un peu plus loin. Je prends un positif en argile et je photographie l'acteur, le vrai, dans une position détendue ou, en fait, dans la position requise pour la scène. Je le prends en photo sous tous les angles. Puis, à l'aide de ces photos, je resculpte le positif. Parce que, quand vous moulez le visage d'un acteur vous perdez certaines caractéristiques, vous n'obtenez pas une parfaite reproduction de l'acteur. Cela est dû au poids du matériau à mouler qui aplatit le visage. Donc, en fait, le positif n'est qu'une base, une première étape. Et ça me permet d'obtenir des visages beaucoup plus vivants, plus ressemblants.

M. : C'est une technique intéressante dont je n'avais jamais entendu parler. Elle ne semble pas être utilisée très souvent, même dans le monde professionnel.

W. : Non. Beaucoup de gens me demandent pourquoi je m'embête à faire cette resculpture. Mais je crois que ça vaut le coup.

M. : Il y a, dans votre studio, deux sculptures à petite échelle qui représentent un projet pour **E.T.** *Que s'est-il passé pour que vous soyez associé au film de Spielberg ? Etait-ce après ou avant l'histoire* **Nighstkies** *et le problème avec Baker ?*

W. : J'ai été contacté bien après que Rick ait abandonné le projet. C'était même après que Rambaldi ait commencé à travailler sur son E.T. Carlo avait pondu une sculpture de l'extraterrestre et







Haut : Une créature de MORGULUM. Autres plans : Masques et moulages pour THE FRANKENSTEIN FACTOR.





Jason. Ce que j'ai fait. Mais je me suis trouvé indisponible au moment du tournage et, pour diverses raisons, ils n'ont pas pu utiliser mon travail.

M. : Etiez-vous censé travailler sur le reste des effets spéciaux également ?

W. : Non. Make-Up Effects Lab s'en est occupé. A l'époque je travaillais sur un téléfilm, **Phantom of the Opera**, pour lequel j'ai conçu des masques et des prothèses en latex.

M. : Puisque nous en sommes au chapitre TV, parlons de **Manimal.**

W. : Je me suis beaucoup amusé sur **Manimal**. Il s'agissait de transformer un homme en panthère et en épervier. Et j'ai utilisé tout ce qui a jamais été utilisé en matière de maquillage : extension de visage, fondus optiques, poches gonflables, articulations mécaniques, marionnetterie etc. D'une certaine façon je n'ai rien utilisé de nouveau mais la combinaison de tout ça rend les scènes de transformation assez originales. J'ai commencé par faire toute une série de croquis de transformation puis, avant de travailler sur la fabrication des différentes étapes, j'ai étudié la façon dont j'allais tourner les scènes d'effets spéciaux. Ça aussi c'est important : si vous ne consultez pas le metteur en scène pour savoir ce qui sera montré, ou pas, à l'écran, vous risquez de perdre du temps à concevoir des effets que personne ne verra. Il faut toujours se souvenir que les effets spéciaux de maquillage sont conçus pour un écran de cinéma, pour un cadre, pas pour un musée.

M. : Le manimal ne se transforme-t-il pas en un troisième animal ?

W. : Je crois, en effet, qu'il se transforme en serpent, ou en lézard, mais je ne m'en suis pas occupé. Mike McCraken s'en est chargé.

Transformation d'un humain en oiseau : MANIMAL. Ci-dessous : une créature de MORGULUM.



Steven n'était pas très sûr du résultat. Il est venu me voir pour me demander de travailler sur un autre concept. Jim Kagel, Lance Anderson et moi-même avons sculpté plusieurs expressions faciales de notre E.T. Et finalement Spielberg a choisi le concept de Rambaldi.

M. : Vous avez également failli travailler pour un épisode de la série ***Vendredi 13.*** *Racontez-nous.*

W. : Steve Miner, le directeur en scène, est un ami à moi. Il m'a proposé de concevoir le visage de



M. : Qu'est **Morgulum** *?*

W. : C'est un film sur lequel je travaillais depuis quatre ans. Ça raconte l'histoire d'un jeune garçon et de ses relations avec son père. Ils emménagent dans une maison et y rencontrent des personnages fantasmagoriques dont l'existence est menacée. En effet la maison constitue l'ouverture de leur univers sur notre monde et il est question qu'on la rase pour y construire un centre commercial. Morgulum est le nom du démon qui habite dans la cave. C'est une sorte de symbole de la peur. Mais en fait c'est un gentil. Les seuls méchants du film sont les promoteurs immobiliers. A tout cela se mêle le problème de savoir si le garçon ne rêve pas toute l'histoire ou s'il s'agit de la réalité.

M. : Vous travaillez en ce moment sur la queue de Morgulum. Pouvez-vous nous expliquer comment vous la faites bouger ?

W. : Le principe de base est le suivant : si vous avez un objet flexible, comme le cône de la queue, et que vous attachez quatre câbles au bout, vous pouvez faire bouger l'objet à droite, à gauche, en haut ou en bas selon le câble que vous tirez. A cela vous ajoutez quatre ressorts de façon à ramener l'objet dans sa position originale dès que vous arrêtez de tirer les câbles. Maintenant vous répétez le système, un peu plus loin, pour une autre partie de la queue, puis une troisième et une quatrième et vous obtenez une queue qui peut bouger dans toutes les directions et donner l'impression de louvoyer, de former des S. Donc sur l'ensemble de la queue vous avez quatre anneaux placés à distance régulière les uns des autres et, de chaque anneau, partent quatre câbles. Chaque série de quatre câbles est attachée à une croix munie d'une poignée. Pour faire bouger la queue vous actionnez les quatre poignées dans les directions désirées. Bien entendu les quatre croix et poignées sont regroupées à la base de la queue.

M. : Je vous ai vu actionner la queue. C'est efficace et impressionnant. Nous n'avons pas parlé de **The Frankenstein factor.**

W. : C'est un film canadien de Jean-Claude Lord mais je ne peux pas en dire grand-chose pour l'instant. Disons qu'entre autres effets, un homme explose dans un costume d'isolation et se change en une sorte de créature mi-homme mi-machine.

Entretien réalisé par
Yves-Marie LE BESCOND





(1) **Mark of the Vampire** (1935), **La machine à explorer le temps** (1960), **Lady L** (1966), **L'âge de Cristal** (1976), **Frankenstein Jr** (1975). Titulaire d'un oscar pour **Les sept visages du Dr Lao** (1964).

(2) **Camelot** (1967), **Le prisonnier d'Alcatraz** (1962).

(3) Frère de Tom Burman.

(4) Equivalent des oscars pour la télévision américaine.

(5) Stan Winston est un maquilleur d'Hollywood (Los Angeles) tout comme Rick Baker, Rob Bottin, Tom Burman ou Graig Reardon. Chris Walas est également sur la côte ouest mais du côté de San Francisco. Tandis que Dick Smith, Tom Savini, John Caglione, Carl Fullerton et Ed French travaillent sur la côte est des Etats-Unis. Cela et le fait qu'Ed French n'ait pas travaillé sur de grosses productions expliquent l'ignorance de Winston.

(6) Fils de Carl Reiner et grande star de télévision aux USA. Egalement metteur en scène de **This is final Tap** et **The sure Thing.**

(7) Freeborn est un maquilleur anglais que Mad Movies s'efforcera de vous faire connaître un jour ou l'autre. Outre les films cités par Winston il a travaillé sur **Dr Folamour** (1964), **Oliver Twist** (1948), **La Malédiction** (1976).

(8) Le principe est le même que celui qui anime Guignol, le système est plus complexe. Cela consiste, en gros, à animer une créature en utilisant (maquillant) le corps ou la partie du corps d'un opérateur, donnant ainsi aux mouvement un aspect naturel. Les deux autres principales méthodes utilisées pour créer un mouvement sont l'animation image par image et la mécanique, qui donnent des résultats différents (cf Harryhausen ou Rambaldi). Très souvent les effets spéciaux combinent marionnetterie et mécanique.

(9) L'opinion de Rick Baker à ce sujet fait partie de l'interview-fleuve qu'il nous a accordé et qui sera publiée prochainement dans ces pages. Il y décrit également les effets spéciaux de **Starman.**

Haut : Machinerie pour MORGULUM.
Essais créatifs pour E.T. et VENDREDI 13.

PHENOMENA

Après **Tenebrae** et son intrigue policière que d'aucuns ont trouvé plutôt décevants en regard de ce qu'Argento nous offrit auparavant (à savoir **Inferno** et **Suspiria**), voici avec **Phenomena** une totale instrusion dans le champ du fantastique, puisque mêlant au genre d'histoire criminelle auquel nous sommes désormais accoutumés une autre thématique, beaucoup plus hardie celle-là, et qui puise ses fondements dans le surnaturel à base scientifique. Ce n'est, il est vrai, pas la première fois qu'Argento se sert d'un postulat scientifico-fantastique pour dénouer une énigme et découvrir l'identité d'un criminel. Qu'on se souvienne de **Quatre mouches de velours gris** dans lequel il devenait possible de photographier la dernière image imprimée sur la rétine des victimes...



Eh bien dans **Phenomena**, c'est grâce aux insectes et à l'étrange communication qui s'établit entre eux et l'héroïne aux dons paranormaux qu'il va être possible de découvrir l'agresseur maniaque en question, et même de lutter contre lui. A croire que pour une fois, les forces bienveillantes de la nature viennent donner un coup de main à ceux qui en respectent les principes en cherchant à les comprendre et font appel à leur aide pour combattre le mal. Dans le site encore préservé de la « Transylvanie Suisse », une belle région sauvage et verdoyante sur laquelle souffle inlassablement le « foehn », le vent qui rend fou, la connaissance et la pureté vont donc s'opposer à la folie et à la putréfaction. Car depuis quelques temps, un tueur insaisissable, aux agissements apparemment incontrôlés, exécute sauvagement des jeunes filles de la région. Mais allez savoir où il peut se terrer dans une contrée aussi vaste et regorgeant de repaires insoupçonnés !





Tournage : à gauche : Dario Argento.

La jeune fille aux pouvoirs extra-sensoriels qui va avoir le courage de faire face à une vérité immonde, c'est Martha, 13 ans, une amoureuse des insectes, avec qui elle entretient un mystérieux langage sensitif, télépathique. Ce don étonnant va être constaté par le Pr. John Mc Gregor, un entomologiste justement, immobilisé sur une chaise roulante, et vivant seul avec un fidèle chimpanzé. Ce sera lui le cerveau et elle les jambes. Grâce à ces insectes qu'ils aiment tous les deux, ils vont affronter le danger qui les menace et essayer de découvrir la vérité, lui avec l'appui de ses connaissances scientifiques, elle avec le secours de ce don inné dont elle est dotée. Vous en dire plus, vous dévoiler l'intrigue et les surprises de **Phenonema** serait criminel...

Hormis le site où se déroule **Phenomena** et cette personnalité extraordinaire dont est affublée son héroïne, on retrouve la plupart des composantes des derniers films de leur réalisateur (particulièrement **Suspiria** et **Inferno**), avec en premier lieu le rôle alloué à une jeune fille débarquant dans une luxueuse pension privée et les événements inquiétants qui adviennent aussitôt : ici, ce sont les crises de somnambulisme accompagnées des visions oniriques de Martha, visions qui se confondent bientôt avec les violentes exécutions opérées par le mystérieux « killer ». Après le fameux rituel de l'arme blanche qui nous est cliniquement exposé, c'est la poursuite puis l'agonie de la victime avec ces rebondissements spectaculairement horrifiques dont a le secret Argento. Comme on le voit, nous sommes en terrain de connaissance et on peut craindre un instant à la vision de **Phenomena** qu'il va s'agir d'une redite. Mais après vision totale du film, on est forcé de constater qu'à partir d'une trame grosso-modo similaire à ses précédents films, Argento est parvenu une fois encore à greffer de nouveaux éléments venant enrichir la même thématique. Et, malgré cela, s'il s'en trouve encore pour accuser Argento de nous resservir à chaque fois la même recette, je leur rétorquerai qu'on peut admirer le grand art à chaque fois renouvelé avec lequel il cuisine. Car D. Argento est avant tout un conteur diaboliquement habile, comme pouvait l'être Hitchcock. Le conteur exalté d'une histoire épouvantable et obsessionnelle qui nous emmène toujours dans des demeures inquiétantes et trop vastes, au-dessous desquelles résident la pourriture et la folie. C'est le cheminement à chaque fois renouvelé émotionnellement d'un cauchemar qui va crescendo jusqu'à l'ultime trauma horrifique. Toute la fin de **Phenomena** atteint à cet égard des pointes dans le frisson qu'Argento n'avait pas atteint depuis **Suspiria** et son apothéose démentielle.

Phenomena c'est aussi et toujours cette alliance d'une imagerie et d'une musique frénétiques, synchronisée avec une précision plus aigüe que jamais. Argento a bien raison lorsqu'il déclare que c'est le cinéma qui influence le vidéo-clip et non l'inverse, lui qui, pour des films tels que **Profondo Rosso** (rappelons-nous de la progression de D. Hemmings dans la demeure, ponctuée par la musique des Goblins) et **Suspiria** a construit des séquences entières dans lesquelles s'opérait une juxtaposition mathématique des images et de la musique.

Il en est ainsi des grands créateurs, toujours en avance sur leur temps, et nul doute qu'après ce nouvel opus à la gloire de la terreur cinématographique, Argento n'a pas fini de nous surprendre et de nous émerveiller.

Denis TREHIN.

Italie, 1985 – Prod. : DAC Films. Réal. : Dario Argento. Scénario : Dario Argento. Photo : Romano Albani. Mont. : Franco Fraticelli. Effets spéciaux : Sergio Stivaletti & les frères Corridori. Musique : Claudio Simonetti, Les Goblin, Bill Wyman et Terry Taylor, Iron Maiden, Andi Sex Gang, Frankie goes to Hollywood, Motor Head, Simon Boswell. Avec : Jennifer Connelly (Jennifer Corvino), Daria Nicolodi (Mrs Brückner), Dalila di Lazzaro (la directrice), Donald Pleasence (John Mc Gregor), Patrick Bauchau (l'inspecteur), et avec Fiore Argento. Dolby Stéréo Distribution : Art et Mélodie. Durée : 1 h 49.

entretien avec

TOM SAVINI

Tom Savini a un talent indéniable pour se promotionner aux yeux des producteurs, talent égal à celui du meilleur maquilleur d'effets sanglants que beaucoup lui envient.
Né à Pittsburg, la cité industrielle qui a rendu fameux George Romero et David Lynch, Savini explique son intérêt pour les maquillages à effets spéciaux en souvenir de l'après-midi où il a vu **The man of a thousand faces,** une biographie de Lon Chaney qui lui a donné l'idée de ses premiers maquillages.
Appelé « le roi du splatter » après ses travaux sur **Vendredi 13, Maniac** et **Dawn of the dead,** Savini est le plus populaire des maquilleurs.
La modestie d'un Rick Baker ou d'un Dick Smith n'entraîne en effet, pas aussi facilement, l'adhésion du public (surtout au sein des conventions).
Savini n'est jamais à cours d'imagination quant aux titres des films (plus spécialement des psycho-killers) - Ex : **Ugly maniac who slices up naked pretty girls in the woods.**
Il saura, de même, toujours trouver une façon originale de mutiler ses victimes (en l'occurence les acteurs) et de créer de nouveaux monstres tous plus horribles les uns que les autres.
Depuis notre entretien avec lui (M.M. n° 23). Savini a participé à de nombreux projets dont le plus récent est le film de Romero **Day of the dead.**

Mad Movies : *Quand nous avons parlé avec vous la dernière fois,* **Creepshow** *était en pré-production, mais beaucoup de choses ont évolué depuis, notamment le tournage de* **Day of the dead.** *Que pouvons-nous attendre de ce film ?*

Tom Savini : Bien, nous commençons ainsi par une question que l'on me pose très régulièrement. Si l'on devait le comparer à **Dawn of the dead**, à l'époque, ce dernier était très sanglant et a été distribué en version intégrale.
Bien sûr, c'est aussi vrai pour **Day of the dead,** mais l'état d'esprit a changé. Lorsque je travaillais sur **Dawn of the dead** je pensais que nous al-



lions trop loin dans l'horreur, et pourtant tout s'est relativement bien passé.
Depuis cette époque, j'ai appris beaucoup de nouvelles choses notamment en ce qui concerne les effets mécaniques. Ce qui m'a permis d'inclure dans **Day of the dead** des effets plus élaborés, comme le premier zombie du film qui est une réplique mécanique de ma propre personne.
Cet effet, ajouté au générique qui défile sur le corps du cadavre ambulant, est vraiment impressionnant. La suite du film va crescendo dans les limites de l'horreur, et la fin est quasiment irracontable et pour le moins « primitive ».

M.M. : *Ce qui n'est pas le cas de la fin de* **Dawn of the dead** *qui est plutôt étonnante par rapport au final de* **La nuit des morts-vivant** *où tout le monde meurt.*

T.S. : L'idée de George, à l'époque, était de submerger le public de violence. Au début on voit des têtes exploser et tout le monde hurle et puis petit à petit on s'y accommode, un type écrasé par un camion, trépané par les pales d'un hélicoptère cela ne vous affecte plus.
Le cadre du super-marché a lui aussi beaucoup d'importance, notamment l'image reflétée par les zombies retrouvant leurs habitudes au-delà de la mort.

M.M. : *Est-ce bien le dernier film de « Morts-vivant »?*

T.S. : Oh non, sûrement pas, c'est impossible aussi bien pour George que pour moi. Il a réécrit le script quatre ou cinq fois à cause de la fluctuation du budget initial. Il aurait pu faire un film de six millions de dollars, approuvé par la censure et en relief. Il a préféré faire son « propre » film avec un budget de trois millions de dollars. Avec cette restriction de base on ne pouvait adapter le projet original qui aurait été une sorte d'**Aventuriers de l'arche perdue** avec des zombies.
Pour George ce n'est pas la fin parce que ce n'est pas vraiment le film qu'il aurait voulu faire. Il ne voudra donc pas désappointer ses fans.
De plus les zombies dans **Day of the dead** sont plus élaborés, plus complexes contrairement à ceux de **Dawn of the dead** qui avaient le visage peint en gris. Il se devait d'améliorer le look de ses zombies en regard d'un vidéo-clip comme **Thriller** ou **Le retour des morts-vivant** de Dan O'Bannon qui avait fait « très fort » dans le genre. Il se devait de faire mieux.

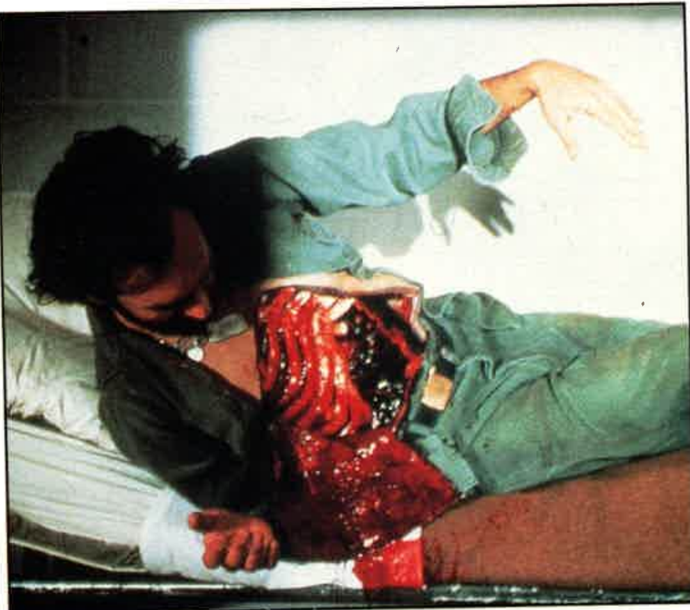
M.M. : *Je crois que l'on peut vous faire confiance en cette matière.*

T.S. : Vous le verrez par vous-même très prochainement.

M.M. : *Vous avez travaillé sur des projets un peu différent ces temps derniers comme le* **Maria's lovers** *de Andreï Konchalovsky. Votre travail sur ce film est relatif à des cauchemars et des scènes de violence bien que l'ensemble de cette production ne soit pas axé sur l'horreur et encore moins sur le fantastique. Vous-même, vous nous aviez parlé la dernière fois du film de Leone* **Il était une fois en Amérique.** *A quel sujet ?*

T.S. : Oui, j'ai auditionné pour ce film. J'étais assis à côté de Sergio Leone et de son assistant. Ils m'observaient sous tous les angles et ne me disaient pas un mot. Finalement ils m'ont dit que j'avais l'air trop italien. Je leur ai répondu que c'était un film de gangster de toute façon. Ils m'ont répondu qu'il leur fallait des gangsters juifs et qu'ils auraient dû me ma-





Les deux pages : DAY OF THE DEAD. A gauche : Tom Savini sur le tournage. Ci-dessus : à la préparation d'un effet choc.







Tom Savini aux cieux ? Non, ça se passe dans KNIGHTRIDERS, un film dont la sortie fut sabotée aux U.S.A. (les deux photos). Ci-dessous : ce vieux Bub dans DAY OF THE DEAD.

quiller ce qui ne me convenait pas du tout.

M.M. : *Voilà une expérience bien différente par rapport à celle de* **Maniac** *ou de* **The prowler.**

T.S. : Oh oui, **Maniac** était un film vraiment répugnant surtout à cause des idées qu'il véhiculait. Le « Maniac » est un personnage réel et palpable contrairement aux zombies et monstres assimilés.
Vous quittez la salle obscure et vous savez que cela n'existe pas vraiment. Le sujet de **Maniac** était beaucoup plus « sale » que celui de **Day of the dead** par exemple.
J'ai vu dernièrement le film de Ken Russel (que j'aime beaucoup) **Crimes of passion** mais là encore le sujet est quasiment pornographique.

M.M. : *C'est une analogie que l'on retrouve souvent lorsque les gens parlent de cinéma fantastique, ils parlent de pornographie de la violence.*

T.S. : Je ne peux pas en juger parce que je ne suis pas à la place des spectateurs. Pour moi tout est « féérique » et « magique ». Mon travail a pour objectif de « tromper » les gens sur la nature des choses et pourtant je sais que les gens n'y croient pas vraiment au fond d'eux-mêmes.

M.M. : *Après tout il y a des lois.*

T.S. : Sans oublier la religion...
De toute façon nous parlions de projets comme **Maria's Lovers...** Je dois aussi travailler sur **The flight of the Spruce Goose.** George y jouera le rôle d'un réalisateur.
je dois faire aussi un film avec Chuck Norris à Miami début mai. Ce seront des effets d'impacts de balles plutôt simples à effectuer. Comme quoi je ne suis pas axé sur l'« horreur ».

M.M. : *Vous ne voulez donc pas seulement tuer et mutiler des gens ?*

T.S. : Mais j'aime bien ça malgré tout, je suis un assassin reconnu. Je me déplace chaque jour pour tuer des gens.

M.M. : *Il est étonnant que vous appeliez votre travail la création d'« effets magiques » alors que vous venez d'écrire un livre (« Grand il-*





DAY OF THE DEAD, un trucage hallucinant. Ci-dessous : VENDREDI 13 N° 4.

lusions ») qui explique beaucoup de choses passionnantes sur la façon dont vous œuvrez.

T.S. : C'est vrai mais pour moi cela est logique. Quand un magicien dévoile ses trucs l'illusion reste entière. Au départ le lecteur se demande « Mais comment a-t-il fait ça ?». Lorsque vous lui dites, sa réaction est la suivante : « Ah je vois !, je le savais depuis le début ». Mais en fait rien n'est fait, l'illusion reste entière. Cela fait uniquement appel à l'imagination de chaque individu. J'apprends beaucoup de choses aux gens en leur donnant des exemples précis. Cela paraît clair mais malgré tout une grande partie de mon travail reste dans l'ombre. L'imagination continue à mener la danse après la lecture de mon livre. De plus je ne parle jamais de mon travail sur un film avant que ce dernier ne soit sorti. Si un fan me téléphone et me demande « Sur quoi est-ce que tu travailles ?» je lui réponds « Sur **Day of the dead** »... » Bien entendu il me demande comment je m'y suis pris pour tel et tel effet mais je ne lui répondrais jamais tant qu'il n'aura pas encore vu le film. Mon livre parle uniquement de faits. Je ne veux pas détruire les illusions avant qu'elles aient eu une chance de fonctionner. Je pense de même que les gens qui achètent mon livre sont, ou bien totalement incapables de s'intéresser de près aux maquillages ou bien très intéressés par les aspects techniques de la fabrication d'un film.

***M.M. :** Vous êtes apparu dans une émission,* **The David Letterman show**, *où des milliers de gens ont pu découvrir divers aspects de vos travaux. Cependant ces gens n'iront pas obligatoirement voir un film de morts-vivant.*

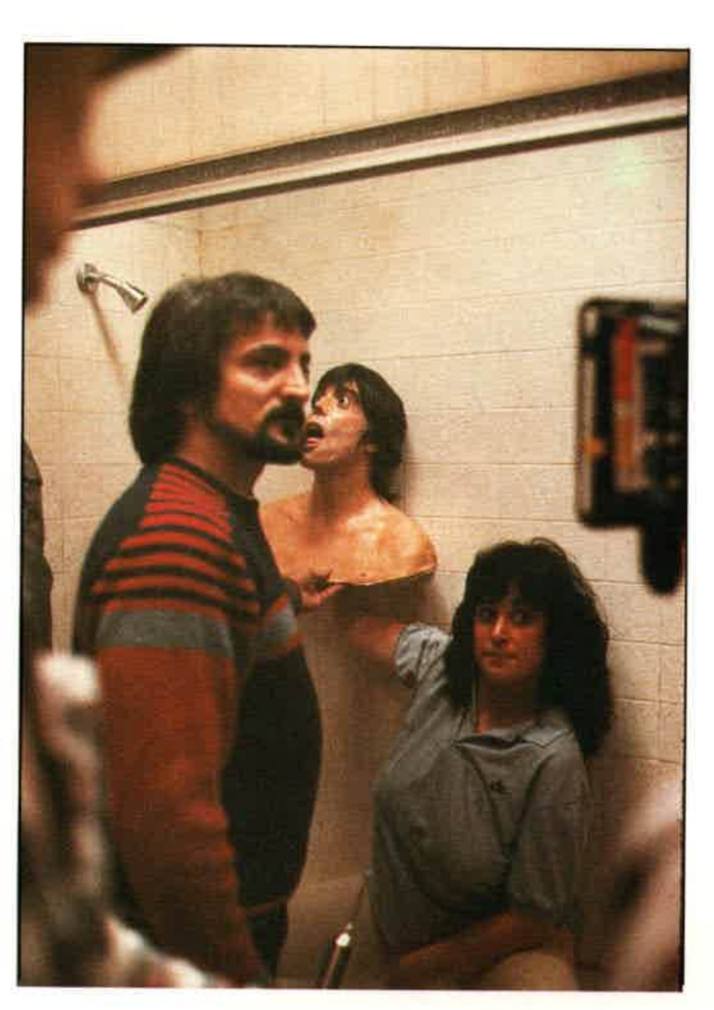
T.S. : Peut-être que maintenant ils comprendont et ne se cacheront pas stupidement les yeux.

***M.M. :** J'ai entendu dire que vous aviez realisé un épisode de* **Tales from the Darkside.**

T.S. : En fait j'aimerais bien seulement réaliser et laisser la partie effets spéciaux à quelqu'un d'autre.

***M.M. :** Votre épisode est très différent de la plupart des autres, entre autre à cause de la créature qui y apparaît mais surtout grâce à son sujet baroque.*

T.S. : Je suis d'accord avec vous, la créature ne fait pas uniquement la différence, je pense que le style de cet épisode est très inhabituel. D'ailleurs cet épisode est très apprécié du public. J'ai été influencé par beaucoup de gens. On mentionne souvent Hitchcock mais je trouve que c'est un argument plutôt standard. Hitchcock était un maître et je suis fier d'être son élève. J'admire sa philosophie du suspens, montrer au spectateur ce qui va arriver puis le faire bouillir d'impatience le plus longtemps possible. C'est ce qui arrive à la fin de mon épisode. La porte de l'armoire s'ouvre, la fille se lève et puis tout devient terriblement lent. Ça prend un temps infini pour qu'elle atteigne la penderie, c'est-à-dire la durée de l'épisode (une demie-heure). Je me demande comment cela va passer sur l'écran. J'admire ce qu'a fait Brian De Palma à ses débuts (**Obssession** par exemple). En fait, à chaque fois que je vois un de ses films, je pense que c'est quelqu'un dont je devrais retenir le nom au cas où on me demanderait quel est le réalisateur que j'admire le plus. J'aime Ridley Scott et Tony Scott pour des raisons similaires. **Alien** est surprenant ainsi que **Les prédateurs** mais **Blade Runner** se trouve dans la liste de mes 5 films préférés. Les autres étant **E.T., Ben Hur, Barry Lindon** et **Koyannisquatsi** et même





meur, je n'ai pas encore été, je crois, un bon réalisateur. J'avais ma vision de la chose et je ne voulais que personne ne la discute. Je demandais peut-être trop de respect. Je ne voulais entendre que de sempiternels « Okay » comme je l'avais fait pour George sur **Creepshow** et **Day of the dead.** Je voulais en fait être le maître d'œuvre. Avec George c'est différent, c'est sa vision des choses. Je n'ai rien créé, je n'ai pas fait de storyboard, je ne suis qu'un employé parmi tant d'autres. Je pense que ce sont les meilleurs rapports entre un réalisateur et ceux qui travaillent pour lui.

***M.M. :** Je me souviens d'une interview de Romero dans laquelle il déclare que vous avez tourné certaines scènes à effets spéciaux.*

T.S. : Ce n'est pas vraiment exact, j'ai juste travaillé très précisément sur le déroule-

George Romero sur DAY OF THE DEAD (les deux photos). Bas à gauche : Deux photos de travail pour CREEPSHOW.

croyez-le ou non un film comme **Trapeze.** Ce ne sont pas tous des films d'horreur. Il y a aussi ceux de Romero bien sûr. Il m'a toujours beaucoup impressionné. Pour moi, c'est un roi, il est en quelque sorte mon maître. Les premiers temps où je travaillais avec lui, ma personnalité allait dans le sens des strictes relations de travail. Cela fonctionnait à merveille. Je me posais toutes sortes de questions : pourquoi a-t-il fait ça, est-ce que ça ne serait pas mieux ainsi... Puis je voyais le résultat final et je m'exclamais. J'étais impressionné car il était évident qu'il savait quelque chose de plus que moi. Des choses importantes que j'ignorais ; plus tard quand nous avons travaillé ensemble de nouveau, ma réponse à tout ce qu'il disait était « Okay ». A moins qu'il ne me demande des conseils pour tout ce qui était effets spéciaux puisque j'étais celui désigné pour créer l'illusion et quelquefois un angle de prise de vue qui augmenterait cette illusion.







Sur mes premiers films avec George j'étais sans cesse sur la défensive – votre égo peut être un véritable tueur – mais j'essayais de m'en défaire petit à petit. J'essayais toujours de me persuader que le réalisateur a tort quelque part. Sur le tournage de **Tales from the Darkside** j'ai appris combien cette tâche était ardue. Les premiers temps j'étais submergé de travail ce qui me rendait de mauvaise hu-

ment de certaines scènes à partir du script original. J'ai juste conseillé George sur la façon de tourner des scènes à effets spéciaux pour que le tout soit suffisamment saisissant sans que les détails du maquillage ne soit trop apparents. En fait je n'ai pas créé la scène visuellement, j'ai juste été un bon conseiller. George reste le seul à décider de la finalité d'une scène et de son orientation. Tous ces détails concernent **Dawn of the dead** car j'ai participé de très près au film. Sur le tournage d'un film je reste cependant aux ordres du réalisateur. George a toujours été très satisfait de mon travail comme il le dit dans l'introduction de mon livre et j'en suis très fier.

***M.M. :** Vous avez donc été acteur, créateur d'effets spé-*

ciaux et réalisateur, pensez-vous vous attaquer un jour à l'écriture ?

T.S. : Oui absolument, je travaille actuellement sur un script et ce depuis plusieurs années en fait. C'est-à-dire que je rassemble des idées, des rêves, des conversations, des images et je les transcris immédiatement sur ma machine à écrire. J'aimerais écrire un script pour un épisode de **Tales from the Darkside** mais je n'en ai pas le temps. Je voudrais finir mon propre script adapté d'un rêve et le réaliser.

M.M. : *Est-ce que c'est un scénario relatif à un film de genre ?*

T.S. : Pas exactement. Il y aura bien quelques éléments de genre mais ce ne sera pas un film d'horreur cela s'appellera **Dreams**, donc il y aura des cauchemars. Dans l'ensemble cela traitera des émotions profondes que nous avons tous mais sur un mode rarement exploité au cinéma. Comme dans **La maîtresse du lieutenant français** par exemple. J'aime bien les bonnes histoires d'amour. Cela peut paraître inhabituel pour quelqu'un dont le nom est associé aux films d'horreur et de violence. N'oublions pas que je suis le roi du « Splatter », j'essaye de m'en éloigner en faisant des monstres commes ceux de **Creepshow** et **Til death do we scare.** J'essaye de faire la transition entre les effets sanglants et des maquillages plus élaborés. J'ai tout de même craqué sur **Vendredi 13 nº 4.** Mais je l'ai fait parce que j'avais fait naître Jason dans la 1re partie, j'ai laissé tombé la 2e et la 3e parties parce que les sujets étaient vraiment stupides, j'ai donc fait la 4e pour faire mourir Jason.

M.M. : *Vraiment ? J'ai entendu dire qu'il était de retour dans une cinquième partie. C'est sûrement dans ce numéro de MAD MOVIES, d'ailleurs...*

T.S. : Oui, je suis au courant, j'ai été payé une fortune pour la 4e, je pensais que c'était le chapitre final et maintenant voici une cinquième partie, **A new beginning**, qui sort aux USA. Je sais qu'une 6e



Ci-dessus : Le couple de noyés de CREEPSHOW. Bas : Bub, le mort-vivant domestiqué de DAY OF THE DEAD.

DAY OF THE DEAD

Après la nuit et l'aube vient le jour des morts-vivants...

« Nous avons été punis par le Créateur, punis pour nos péchés. Il nous a envoyé une malédiction pour que nous puissions nous rendre compte de ce qu'est l'Enfer. Peut-être veut-Il simplement nous montrer qu'Il demeure le Maître. Peut-être pense-t-Il que nous nous sommes crus plus importants que ce que nous sommes en réalité, en s'imaginant pouvoir ainsi s'occuper de ce qui Lui appartient ».
(Terry Alexander in **Day of the Dead**)





Alors que **Day of the dead** débute, les morts-vivants se sont répandus sur la Terre. Seul un petit groupe d'êtres humains subsiste encore à l'état de vie, bien qu'il puisse s'en trouver aussi par ailleurs. Les survivants composés de scientifiques et de soldats se sont réfugiés dans un silo de missiles.
La situation est affreuse : les vivres diminuent lentement ; les munitions et les médicaments sont presque épuisés ; quant aux scientifiques et aux soldats, ils se prennent littéralement à la gorge. Cet antagonisme dans le blockaus souterrain est représenté par Rhodes (Joseph Pilato), le chef militaire psychotique qui menace de tuer Sarah (Lori Cardille), la chef des scientifiques, lorsqu'elle défie son autorité.



L'espoir – et toute la survie de la race humaine – réside dans le moyen de pouvoir contrôler et domestiquer les morts-vivants, ou de les renvoyer définitivement dans leurs tombes.
Les recherches grotesques devant mener à une telle solution sont menées par le Dr. Logan (Richard Liberty), un scientifique à moitié fou surnommé à juste titre Dr. Frankenstein par ses associés. Son meilleur espoir de pouvoir contrôler les zombies est personnifié par Bub (Howard Sherman), l'un des morts-vivants qui ont été capturés et qui servent de sujets d'expérience. Bub, contrairement à tous ses congénères, semble posséder encore quelque « humanité » au fond de lui.
Mais la situation dans le souterrain des survivants continue de se détériorer.
L'hostilité entre les deux groupes est de plus en plus forte. Miguel (Antonio Di Leo), l'ami amoureux de Sarah, a de plus en plus de difficultés à supporter les conditions oppressantes de survie ; même John (Terry Alexander), le pilote d'hélicoptère qui détient la clé du dernier moyen de transport subsistant, est de plus en plus stressé par cette vie souterraine et la présence proche des zombies retenus prisonniers dans leur cage. Lorsque Rhodes découvre finalement que ses soldats ont été utilisés comme cobayes pour les expériences, il enferme l'équipe scientifique avec les morts-vivants.
Se trouvant désormais à la merci de ceux-là mêmes qu'ils ont emprisonnés, les survivants doivent alors engager un horrible et désespéré combat avec les milliers de zombies libérés.
Et... le résultat de cette bataille est une journée d'horreur comme le monde n'en a jamais connue...
A l'origine le script de **Day of the Dead** décrivait l'affrontement de combattants spécialement entraînés pour lutter contre les zombies, ces combattants d'élite étant eux-mêmes des morts-vivants domestiqués ! Devant l'ampleur des moyens requis par une telle entreprise, les financiers de United Film Distribution décidèrent qu'un tel scénario reviendrait trop cher à filmer. Aussi G.A. Romero dut-il alors se contenter de réduire ces zombies « éduqués » au nombre d'un seul, le personnage de Bub (Howard Sherman).
Toutefois, l'idée d'une armée d'outre-tombe menant une véritable guerre aux zombies récalcitrants demeurant dans le script original, l'éventualité d'un quatrième volet qui viendrait poursuivre la plus monstrueuse saga que le cinéma ait engendrée n'est point à exclure. Surtout lorsque Romero lui-même laisse entendre la probabilité d'une telle suite, mais sans qu'il puisse toutefois assurer que cela se fera. Selon ses dires, c'est possible, mais de toute manière pas de sitôt, et peut-être aussi bien jamais.
Mais n'anticipons pas ! **Day of the Dead** n'est même pas encore sorti sur nos écrans ! Alors que **Dawn of the Dead (Zombie)** se passait surtout dans un gigantesque supermarché qui servait de retranchement face aux hordes de cadavres ambulants, l'action de ce troisième épisode se déroule elle aussi dans un lieu clos, dans une mine désaffectée couvrant une superficie de 50 hectares ; située à Wampum, Pennsylvanie, et

DAY OF THE DEAD. Ci-dessus : horreur sur le plateau : Romero tente de baisser le tarif des figurants. La réaction est unanime. Bas et page ci-contre : les recherches sanglantes du Dr. Frankenstein.

est déjà en projet. Nous verrons un jour **Vendredi 13 nº 20** si ça rapporte encore. Ce qui serait bien c'est que je dirige un épisode de **Vendredi 13**, cela lui donnerait un nouveau souffle. Ils n'ont pas vraiment besoin de ça, le nº 3 a fait deux fois plus d'argent que les deux précédents réunis et les effets sanglants sont toujours très appréciés.

***M.M. :** On ne se souvient plus, après les avoir vus, qui se fait poignarder dans la douche ou empaler dans la grange, les acteurs sont plutôt dépersonnalisés.*

T.S. : Oui, ce sont juste des morceaux de viande, vous seriez surpris du nombre de lettres que je reçois de personnes qui pensent que je fais tout dans ces films. Je dois expliquer que je fais seulement les effets de maquillage, que je ne l'ai pas écrit ni réalisé. J'ai reçu la lettre d'un type qui commençait ainsi « C'est comme si je me tenais devant le Buisson Ardent, parlant avec Dieu ». Cela n'est pas une blague. Ça finissait par un long poème sur la



manière de pratiquer l'émasculation à la tronçonneuse.

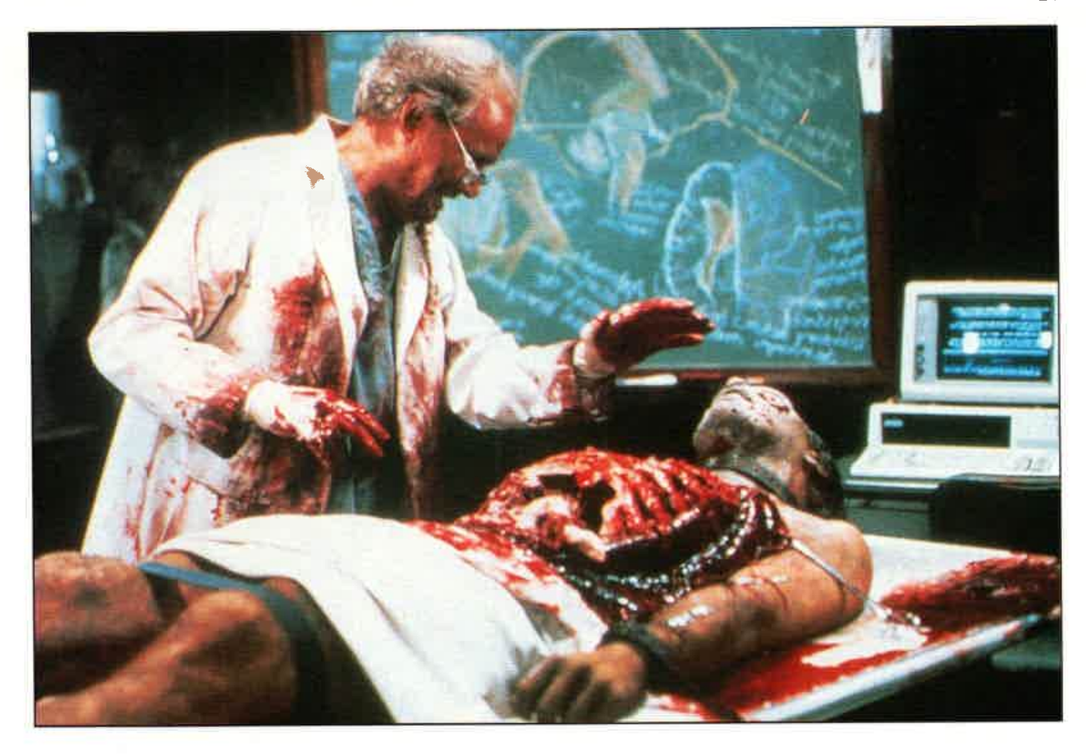
***M.M. :** Vous ne craignez pas ce genre de personnes ?*

T.S. : On est en sécurité ici. Quelquefois les gens me disent en riant que je suis malade mais je leur réponds simplement que c'est mon boulot. C'est un dur boulot mais quelqu'un doit bien le faire.

***M.M. :** Des projets ?*

T.S. : Un remake approximatif de **L'aube rouge,** une adaptation de **Pet cemetary** de Stephen King et bien sûr un film avec l'immortel George Romero.

Entretien par Maitland MC DONAGH



FILMOGRAPHIE

1972 – DEATHDREAM (Bob Clark) (Cf. DEAD OF NIGHT) SFX
1974 – DERANGED (Bob Clark) SFX
1977 – MARTIN (George A. Romero) SFX
1979 – DAWN OF THE DEAD (George A. Romero) SFX
1980 – EFFECTS (Dusty Nelson) SFX
1980 – EYES OF A STRANGER (Ken Wiederhorn) SFX
1980 – FRIDAY THE 13TH (Sean S. Cunningham) SFX
1980 – MANIAC (William Lustig) SFX + acteur
1981 – THE BURNING (Tony Maylan) SFX
1981 – KNIGHTRIDERS (George A. Romero) SFX + acteur
1981 – THE PROWLER (Joseph Zito) SFX
1982 – CREEPSHOW (George A. Romero) SFX + acteur
1982 – MIDNIGHT (John Russo) SFX
1983 – TILL DEATH DO WE SCARE, SFX + Réalisateur
1984 – FRIDAY THE 13TH PART IV (Joseph Zito) SFX
1984 – MARIA'S LOVERS (Andreï Konchalovsky) SFX
1985 – DAY OF THE DEAD (George A. Romero) SFX + Acteur

Photos DAY OF THE DEAD : GOLOMB © 1985 LAUREL-DAY, INC.

exploitée jusqu'à la seconde guerre mondiale. Cette mine servit ensuite de véritable entrepôt, aussi bien pour d'anciens véhicules que pour des copies de films !
Ce décor conférera en tout cas à **Day of the Dead** un « look » claustrophobique difficilement supportable dont devront souffrir les survivants enfermés là pour se protéger des agressions du monde extérieur. Ainsi que l'avoue Romero : « Durant six jours de la semaine, je ne voyais pas le soleil. Je pénétrai dans le souterrain avant l'aube et le quittai après le crépuscule. S'il n'y avait eu les dimanches, je n'aurais pas vu la lumière du jour sept semaines durant ».
Toute la production du film, du département des costumes jusqu'au laboratoire de maquillage de Tom Savini baptisé « Savini land », en passant par le logement des acteurs et figurants, se trouvait sur place dans des locaux faisant face à la mine et spécialement aménagés pour la circonstance. L'autre lieu de tournage de **Day of the Dead** se situe à Ft. Myers, Floride, dont le quartier central fut complètement transformé en un lieu de désolation absolue : les rues sont envahies par le sable et les feuilles mortes, des billets de banques jonchent le sol, les magasins sont envahis par la poussière, des voitures abandonnées encombrent les avenues. Bref, un décor de fin du monde devant rendre compte du départ paniqué des habitants fuyant les hordes de zombies.
Sachez encore que G.A. Romero, outre la fidèle collaboration de Tom Savini, s'est de nouveau entouré pour la photographie de Michaël Gornick **(Martin, Dawn of the Dead, Knightriders, et Creepshow)**, et pour la musique, de John Harrison **(Creepshow)**.
Et que pour l'interprétation, outre les rôles tenus par Lori Cardille, Terry Alexander et Howard Sherman, on reste dans la famille des productions Laurel avec Joseph Pilato **(Dawn of the Dead et Knightriders)**, Antone Di Leo **(Knightriders et Creepshow)**, Richard Liberty **(The Crazies)**, et enfin John Amplas **(Martin, Dawn of the Dead, Knightriders et Creepshow)**.

San HELVING.



AVANT-PREMIÈRE

DEF CON-4

Réalisateur : Paul Donovan. Producteurs : Mauro O'Connel, Michael Donovan et Paul Donovan. Scénario : Paul Donovan. Producteur exécutif : Phillip M. Robinson. Montage : Tom Ramsay. Directeur de la photographie : Douglas Connel Avec : Lenore Zann, Maury Chakin, Kate Lynch, Kevin King, John Walsh et Tim Choate.

Après **Le jour d'après, Testament, Le dernier combat** et bien d'autres voici **Def Con-4**, un film post-nucléaire qui passionne autant qu'il divertit les foules au sein de ces années 80.

Le sujet de ce film est le suivant : Trois astronautes en orbite autour de la Terre, en mission secrète pour le gouvernement au sujet d'une aide éventuelle aux USA en cas de conflit atomique, reviennent sur notre planète après plusieurs mois d'exploration. La troisième guerre mondiale a eu lieu et la Terre est dévastée et désertique. Des radiations empoisonnées ont transformé nombre de survivants en prédateurs meurtriers. Les autres vivent dans un camp militaire sous la coupe d'un dictateur pour le moins sadique. Cette mixture du classique film après la bombe avec une réflexion philosophico-cynique sur la nature changeante de l'homme dans une situation de crise est plutôt sinistre. Rien à voir en tout cas avec le délire pétaradant d'un **Mad Max.** Son message pour le moins pessimiste ainsi qu'un rythme plutôt lent ne gâchent en aucun cas l'intérêt du propos. Le film restant passionnant de bout en bout.

Des effets spéciaux limités mais effectifs ainsi qu'une très belle bande son font de **Def Con-4** (en anglais Defense Condition 4 indique l'imminence d'un conflit nucléaire comme Badham nous l'a expliqué dans **Wargames**) un agréable divertissement. Ce film complète une mode typique des années 50 où la peur de la bombe est prédominente. En clair un produit de son temps.

Maitland Mc DONAGH

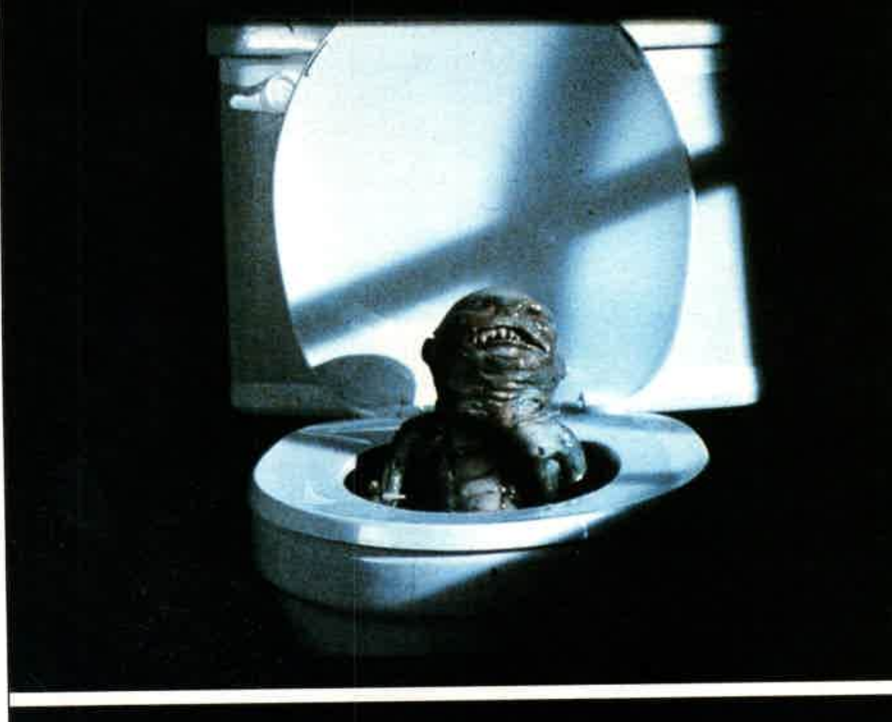


Ci-dessus : le retour à la barbarie de DEF CON-4. Bas : Bobbie Bresee et deux petits monstres issus de GHOULIES (sur les côtés... Au centre c'est autre chose !).



GHOULIES

Réalisateur : Luca Bercivici. Producteur : Jeffrey Levy. Scénario : Luca Bercovici et Jeffrey Levy. Producteur éxécutif : Charles Band. Directeur de la photographie : Mac Ahlberg. Musique : Richard Band et Shirley Walker. Effets spéciaux et maquillage : John Carl Buechler et Mechanical and Make up Imageries Inc. Avec : Peter Liapus (Jonathan Graves), Lisa Pelikan (Rebecca), Michael des Barres (Malcom Graves), Jack Nance (Wolfgang), Mariska Hargitey (Donna), Keith Joe Dick (Dick), Bobbie Bresee (Temptress).





Comme son titre le suggère **Ghoulies** se rapproche sensiblement de **Gremlins** ou du moins essaye d'en exploiter le succès. Ce film reste néanmoins une production beaucoup moins extravagante.
Amené sur terre par sorcellerie par un jeune sorcier, Jonathan, qui détient ses pouvoirs de son défunt et puissant père, les ghoulies doivent servir d'apprentis-sorcier. En tant que tel ils ne se conduisent pas pour le mieux et font bientôt regretter à leur maître (qui n'est plus vraiment maître de la situation) de s'être attaqué à la nécromancie.
L'aspect technique des ghoulies est l'œuvre de John Carl Buechler (un collaborateur habitué des productions Charles Band). A ce niveau les maquillages sont assez réussis mais à la limite du satisfaisant. Peter Liapis et Lisa Pelikan interprètent deux jeunes pour le moins classiques. La palme revient à Michael Des Barres en vieux sorcier maléfique. Affublé d'un look à la Jack – Eraserhead – Nance il sauve le film de la médiocrité.

Maitland Mc DONAGH



Ci-dessus : GHOULIES.
A gauche : CAT'S EYE.

CAT'S EYE

Réal. : Lewis Teague. Prod. : Dino De Laurentiis. Prod. : Martha J. Schumacher. Co-prod. : Milton J. Subotsky. Sc. : S. King. Phot. : Jack Cardiff. Mont. : Scott Conrad. Créature créée par Carlo Rambaldi. Dir. art. : Jeffrey Ginn. Int. : Drew Barrymore, James Woods, Alan King, Kenneth Mc Millan, Robert Hays, David Naughton, Candy Clarke.

Le film à sketches, dont la plus grande popularité fut toujours dans le champ du fantastique, est très nettement délaissé par les cinéastes contemporains, mais Stephen King semble déterminé à lui redonner ses lettres de noblesse.
Son scénario original pour **Creepshow** liait ensemble cinq histoires surnaturelles dans le style des EC comics, en adaptant ce style particulier de narration à celui du cinéma.
Pour **Cat's Eye,** il adopte une technique similaire, en adaptant deux de ses nouvelles tirées du recueil « Nightshift » : « Quitters Inc. » et « The Ledge », qui forment ainsi la moitié du film.
L'autre moitié – le troisième et principal sketche – est un scénario original. L'élément de liaison est un chat de gouttière qui passe trois de ses neufs vies de bien inhabituelle façon. Il est d'abord torturé par les dirigeants de Quitters Inc., qui utilisent une thérapie extrémiste pour aider leurs clients à ne plus fumer ou à moins manger. Puis il s'échappe des griffes d'un joueur vicieux cherchant à se venger de sa femme infidèle. A chaque fois, ce chat est hanté par les visions d'une petite fille qui a besoin de son aide, et il la trouve pour s'apercevoir que les parents de la fillette n'aimeraient plutôt pas le trouver là. Ils savent très bien qu'il n'y a pas de monstres dans le mur de la chambre, et que si quelque chose vient lui troubler le sommeil en pleine nuit, c'est sûrement le chat en vadrouille qu'elle appelle General.
Au cours du film, le chat est pourchassé par Cujo, manque de passer sous les roues de Christine, la plymouth tueuse, et est mêlé ainsi à une quantité d'allusions aux œuvres antérieures de S. King. C'et là la preuve de l'impact culturel et populaire de cet auteur, qu'une telle suite de références puisse être citée dans un seul film.

Maitland Mc DONAGH





FRIDAY THE 13TH PART V – A NEW BEGINNING

Réalisateur : Danny Steinman. Producteur exécutif : Frank Mancuso Jr. Producteur : Timothy Silver. Scénario : Martin Kitrosser, David Cohen et Danny Steinmann. Musique : Harry Manfredini. Effets spéciaux : Martin Becker. Avec : John Sheperd, Shavar Ross, Melanie Kinneman, Richard Young, Vernon Washington, Jerry Pavlon et Corey Feldman.

Le 1er **Vendredi 13** était un film honorable jusqu'à ce que les 4 autres fassent plonger cette série dans les tréfonds de la nullité. Un petit détail est cependant à relever, chacun de ces films a rapporté la rondelette somme de 15 millions de dollars. Nous comprenons donc mieux le désir des producteurs de faire ressusciter Jason dans ce **Vendredi 13 – nouveau départ.** Il est inutile de donner des précisions sur le scénario de cette cinquième partie puisqu'il est identique aux quatre précédents. La seule nuance étant l'apparition d'un nouveau Jason encore plus sanguinaire puisque le 1er est décédé dans le chapitre final.
Le nombre de victimes s'allonge lui aussi, nous arrivons maintenant à 18.
C'est-à-dire une toutes les 8 minutes. Le film semble en tout cas plaire puisqu'il a remporté un franc succès lors de sa sortie aux USA en avril. 17 millions de dollars à l'heure actuelle.
Il y aurait peu de choses à ajouter sur cette triste saga qui a débuté il y a maintenant 5 ans. Si ce n'est que Sean S. Cunningham doit jubiler en s'apercevant que son petit film de 600 000 dollars a évolué vers une vie indépendante et que Jason Voorhees est devenu une figure quasi-mythique.
La musique reste la même, d'une médiocrité sans égale, Harry Manfredini n'est qu'un vulgaire tâcheron. Les jeunes écervelés n'ont pas encore compris que la chasteté est la seule manière de survivre. Du moins

ils le découvrent toujours trop tard. Jason prouve quant à lui qu'il est immortel en regard de la demande du public qui l'empêchera à jamais de retourner dans sa tombe.
Dans ce « Nouveau départ il ressuscitera d'une certaine façon grâce à « l'ingéniosité des scénaristes Kritosser, Cohen et Steinman.
Dans le premier quart d'heure **Friday the 13th part V** a un peu l'allure d'un giallo dans lequel tous les citoyens normaux se transforment en d'incestueux dégénérés alors que les conducteurs d'ambulance se transforment en zombies maléfiques. La « bande des jeunes » est toujours conduite par Tommy Jarvis et se prépare à être découpée en petits morceaux pour des raisons aussi stupides qu'à l'accoutumée. Le chaos scénaristique est encore plus évident ici et Martin Becker, successeur de Tom Savini, s'en donne à cœur joie dans la tripaille. En somme, même les fans de hard gore risquent d'être déçus. A vous de juger au mois d'août...

Maitland Mc DONAGH

Photos de ces deux pages : FRIDAY THE 13TH PART V – A NEW BEGINNING.





LES NUITS ET LES JOURS DE CHINA BLUE

A coup sûr, ce nouveau film de Ken Russel va déclencher les réactions négatives, voire venimeuses de la part des critiques. Pourquoi ? Assurément pour ce qui sera considéré par la plupart comme du profond mauvais goût. Kathleen Turner cache sur ce film qui a fait un scandale aux USA au point qu'il est sorti là-bas amputé de plusieurs séquences. Mais c'est la version intégrale qui est proposée sur les écrans français.

Ken Russel nous revient donc après une absence de cinq ans, depuis **Altered States** en fait, cette plongée science-fictionnelle dans les tréfonds de l'esprit humain et la régression généralisée que peut entraîner le total isolement du psychisme et du corps.



Le dernier « Ken Russel » fait scandale aux States sous une forme tronquée. Il sort ici dans sa version intégrale. Petits veinards que nous sommes !

Dans **Crimes of Passion** c'est à une autre forme d'exploration que nous sommes conviés : les portraits de trois personnages souffrant de graves problèmes affectifs et de frustration sexuelle. D'abord Grady, homme tranquille et équilibré, mais mal marié avec une femme frigide ; ensuite Joanna Crane, dessinatrice de mode, secrète, et menant une double vie. Le jour à son travail, vêtue sobrement et distinguée. La nuit venue, changement de personnalité radical : perruque décolorée, robe « flashy » et travail de prostituée au Paradise Hôtel, sous le surnom de China Blue. Déguisée en Lolita, en Blanche Neige ou en bonne sœur, capable d'un bagou intarissable, elle satisfait les fantaisies des clients les plus exigeants... les plus bizarres. Parmi eux, un « prédicateur » complètement « allumé », grand amateur de peep-show, et qui prêche la bonne parole muni de la sainte Bible et d'un attirail pour le moins particulier. Le destin de ces trois personnages va se mêler lorsque Grady, chargé d'enquêter par un patron soupçonneux sur les activités de Joanna, découvre la double identité de celle-ci et, venant à bout de sa réserve, se lie avec elle. Mais Shayne, le « rédempteur » qui harcèle China Blue et veut la « révéler à elle-même » devient de plus en plus menaçant et décide en toute simplicité de... l'exorciser !



Il est certain qu'on peut se demander un moment ce que K. Russel a bien voulu faire en tournant ce **Crimes of Passion.** A partir d'un thème « grave », au demeurant fort bien exploité, et qu'on peut définir comme l'épanouissement sexuel au travers d'un amour véritable, il nous offre un thriller provoquant, bourré d'humour et de clins d'œil, bref, à la limite de la parodie. Comme le dit un moment China Blue : « Les séries B, ça m'inspire ! » A la lumière de cette phrase, on comprend mieux l'inspiration de K. Russel et les motivations qui l'ont poussé à tourner **Crimes of Passion.** Car si on ne peut manquer d'y voir de savoureux et irrévérencieux hommages à A. Hitchcock **(Vertigo et Psychose), Crimes of Passion** marche aussi sur les brisées d'œuvres telles que **Vice Squad,** le génial film de G. Sherman, ou le **City of Fear** d'Abel Ferrara. La série B de haut de gamme, quoi ! Celle qui privilégie l'atmosphère et l'action et ne s'embarrasse pas trop de considérations d'ordre psychologique. Mais **Crimes of Passion** vise quand même nettement plus haut et réussit le pari difficile d'allier la description détaillée d'un univers assez sordide, riche en séquences jouissivement voyeuristes, avec une réflexion acerbe sur la sexualité et la frustration. Si l'on se rappelle les œuvres antérieures de K. Russel, de **Love** à **Altered States,** en passant par **Music Lovers** et **The Devils,** on constate que cet équilibre entre la démesure visuelle, l'outrance et voire même le monstrueux des situations, le goût des alliages de genres d'une part, et l'étude psychologique des personnage d'autre part, a toujours été maintenu. Ses biographies de compositeurs classiques (Mahler, Liszt) en étant les exemples les plus probants.

Dans **Crimes of Passion,** on n'aura que très peu droit aux délires fantasmatiques, associations d'images-choc se bousculant dont K. Russel nous gratifiait jusqu'alors et qui firent d'ailleurs sa réputation de cinéaste visionnaire. Seule une séquence très « clip » mais assez fade nous y amène : « It's A Lovely Life », chanté par M. Bell sur la superbe musique de Rick Wakeman. On assiste en revanche à une plongée colorée dans les rues chaudes de L.A. et ses hôtels miteux éclairés parfois de surréelle façon pour rendre compte de l'état d'esprit qui imprègne telle séquence : ainsi l'entrée rougeoyante du Paradise Hôtel qui évoque quelque antre infernal voué au péché, tandis qu'Anthony Perkins, juché sur son marche-pied, invoque une sentence divine. Kathleen Turner et A. Perkins se livrent à un numéro d'acteur étourdissant, elle dans son double rôle qui la consacre définitivement comme une comédienne « géante », et lui qui s'auto-parodie à outrance dans son personnage de psychopathe illuminé. Quand Norman Bates essaie de sauver les âmes en perdition avec un godemiché métallique, croyez-moi, c'est pas triste !

Denis TREHIN

Titre original : ***Crimes of Passion***
USA. 1984.
Réal. : Ken Russel
Prod. & Sc. : Barry Sandler
Mont. : Brian Tagg
Phot. : Dick Bush
Dir. Art. : Steve Marsh
Mus. : Rick Wakeman
Int. : John Laughlin (Bobby Grady), Kathleen Turner (Joanna Crane-/China Blue), Anthony Perkins (Peter Shayne), Annie Potts (Amy Grady).
Durée : 1 h 46
Distr. : Twentieth Century-Fox France.

H.P. Lovecraft's

Re-Animator



Cannes 85. Pendant que les vrais « pros » distribuaient des récompenses à des films sérieux, les amateurs découvraient le film-choc de l'année. Du « gore » et de l'humour au même menu, quel festin !

Prenez n'importe quel Marché du Film, et principalement celui de Cannes, vous y verrez surgir, dans un très net consensus non prémédité, un titre de film que les aficionados se répèteront à loisir pendant toute la quinzaine et rapporteront dans leur valise. « Hé, t'as vu **Evil Dead** ?», « Euh, je viens de voir **Maniac,** je te raconte pas la crise ! », « Ouah, le pied ! **Creepshow** ça s'appelle, c'est bestial... », etc. and so forth et toutes ces sortes de choses.

Cette année c'est **Re-Animator** qui nous a fait craqués (Ouais, tous les mecs de Starfix, de l'Ecran, de Travelling, de Mad Movies et même de Mon Tricot ; tous, on vous dit, on était comme des bêtes...). Il y avait déjà bien plusieurs mois qu'un film ne nous avait pas remués autant. Depuis **Terminator** pour tout dire. Et voilà que débarque le truc le plus gore qu'on n'ait jamais vu, le plus gratuitement sadique et le plus original en même temps. The must, quoi ! Le plus beau c'est que ça s'inspire de Lovecraft, carrément (Herbert West - The Re-Animator, pour tout dire), et que le récit se permet de rester fidèle à l'œuvre originale. Pas croyable.

Le film démarre avec l'arrivée d'Herbert West, un jeune étudiant en médecine, à l'Université d'Arkham (eh oui, c'est bien inspiré de Lovecraft, on vous le disait). West, c'est le gars un peu bloqué au niveau de ses rapports sociaux, mais qui transporte dans sa tête un terrible secret : celui de l'immortalité, puisqu'il possède même le pouvoir de ressusciter les défunts. Le rôle est tenu par Jeffrey Combs, qui effectue là une prestation très remarquée, faisant passer dans son jeu toute la détermination névrosée et la froideur sadique d'un digne émule du Dr. Frankenstein. Ça commence d'ailleurs comme pour un bon Hammer-Film (les décors gothiques en moins) lorsque le jeune homme se choisit une demeure qu'il va partager avec Dan, un autre étudiant, et dont il admire déjà la cave qui servira à ses futures expériences.

Prudent au début, il s'en prend d'abord au chat de la maison – au grand dam de la





fiancée du co-locataire – qui, de cadavre conservé au frigo, se transforme bientôt en bête fauve meurtrière avant d'être dramatiquement écrabouillé. Devant Dan, ébahi, Herbert West démontre l'efficacité du produit miracle qu'il vient d'inventer. Par une simple injection, le cadavre mutilé du chat se met une nouvelle fois à frémir, puis l'animal revient à la vie.

Désormais tout est dit ; bien que Dan soit effrayé par ce qu'il découvre, il va aider le jeune savant dans ses expériences et cela va commencer à la morgue de l'Université où Dan a ses entrées. Un cadavre est promptement réanimé, mais celui-ci hurle et se jette sur tout ce qui bouge, et notamment sur le père de la fiancée de Dan, administrateur de l'école, justement à la recherche du jeune homme. Herbert, dans une scène horrible, élimine son mort-vivant en lui broyant la poitrine à l'aide d'un trépan électrique (l'horreur), l'outil chirurgical ressortant par le corps du patient pas content. L'ennui c'est que le futur beau-père est mort dans la bataille. Pas grave, il suffit de le « ré-animer » et ni vu ni connu. Voilà donc cet ancien directeur, complètement hébété, mis en observation auprès du docteur Carl Hill, un éminent chercheur spécialiste du cerveau, lequel déclare assez vite, peu enthousiaste, que la cure sera bien longue.
Hill, en fait, découvre le secret de West, car son patient, bien qu'arbitrairement maintenu en vie, apparaît comme physiquement mort. Il lui rend visite, se fait menaçant jusqu'à ce qu'une bagarre éclate entre les deux hommes. A l'issue de laquelle le pauvre Dr. Hill perd la tête, au sens propre du terme. Il faut dire que la pelle que brandit West s'est montrée particulièrement persuasive et efficace. Mais le travail avant tout : l'étudiant, pris d'une soif expérimentale, injecte son produit à la tête et au corps de Hill qui se remettent aussitôt à s'animer séparément. Affolant.



A partir de là commence une ronde infernale de péripéties meurtrières, qui de l'enlèvement de la frêle fiancée à la résurrection des locataires de la morgue, nous conduisent à un final orgiaque d'une horreur rarement égalée. Une note de tendresse mêlée de folie donne le point d'orgue tandis qu'on tente péniblement de reprendre ses esprits.

Le pire c'est que le tout est bien filmé et que l'humour ne perd jamais ses droits (on tremble de ce que donnerait un vrai film gore sans aucun humour). Ainsi Carl Hill qui, décapité et la tête dans un bac sanglant, dirige son corps tant bien que mal et lève les yeux au ciel lorsque celui-ci n'obéit pas assez adroitement à ses directives. Ou, pire encore, lorsque ce même corps élève sa propre tête jusqu'au visage de l'héroïne attachée, l'embrasse goulument, puis descend, salace (pas tout le monde...), vers un endroit tiède et humide qu'il serait scabreux de préciser davantage. On croit que le summum est atteint et pourtant, que dire de la séquence où, souffrant d'une overdose de sérum de survie, le corps de Hill éclate littéralement et

que, dans un désir de vengeance exacerbé et bien digne du grand guignol, ses intestins se nouent au torse de West et entreprennent de l'écraser, tel un boa constrictor autour de sa proie. Très dur. Pendant ce temps, un mort-vivant s'occupe de la tête qui dirige toujours les opérations, la serrant jusqu'à l'implosion cervicale. Inutile de dire que l'on n'avait jamais vu ça au cinéma et qu'on ne regrette pas trop d'être venu. Lors de la conclusion, on baigne dans le sang et les viscères en se demandant s'il était vraiment possible de faire plus fort dans le mauvais goût et la gaudriole macabre. En passant, on écrase une larme furtive en songeant au bon vieux **Décapité vivant** qui fit les beaux soirs du Brady et du Colorado à une certaine époque. Pareillement, une tête se servait de son pouvoir hypnotique pour retrouver son corps enterré en un autre lieu, mais la comparaison s'arrête là car les deux bandes ne possèdent pas le même impact visuel ni la même habileté. Ce que l'un gagnait en ringardise, l'autre l'emporte en efficacité et en véritable exhibitionnisme sanglant.

La question reste maintenant de savoir si **Re-Animator** pourra sortir sur nos écrans dans sa forme actuelle et sans connaître les foudres de la censure, qui, paraît-il n'existe plus. Nous sommes tous bien contents. Encore que le film ne soit pas vraiment malsain en lui-même (comparativement à des œuvres comme **Maniac** ou **Massacre à la tronçonneuse,** par exemple). On pourrait plutôt le comparer à une expérience du style **Toxic avenger,** en plus décapant et en plus sérieux quand même. Proche du genre « grotesque » tel que le concevait E.A. Poë, en fait. Quoi qu'il en soit, la réponse un de ces prochains jours.

En attendant les droits cinéma et vidéo ont été acquis par de nombreux pays et ça risque de faire un malheur auprès des amateurs car, comme on dit, ça arrache un maximum et il y a intérêt à s'accrocher à son fauteuil (du vrai cinéma à mateurs, quoi...). Pour les couples, amenez plutôt une petite copine « câblée » (merci François), sinon vous risquez la rupture. Encore qu'il y ait aussi celles qui se réfugient peureusement dans vos bras vigoureux et protecteurs et là vous gagnez un temps pas possible. A vous de voir, on décline toute responsabilité.

Jean-Pierre PUTTERS.

Réalisation : Stuart Gordon. Scénario : Denis Paoli, William J. Norris et Stuart Gordon, d'après H.P. Lovecraft. Phot. : Mac Ahlberg. Musique : Richard Band. Dir. Art. : Robert A. Burns. Montage : Lee Percy. maquillages : Anthony Doublin, John Naulin, John Buechler. Prod. Ex. : Michael Avery et Bruce Curtis. Prod. Ass. : Bob Greenberg et Charles Donald Storey. Int. : Bruce Abbott, Jeffrey Combs, Barbara Crampton, David Gale, Robert Sampson. U.S.A. 1985. prod. : Brian Yuzna pour Empire International.



entretien avec

TOBE HOOPER

Mad Movies : *Votre attachée de presse m'a dit que vous étiez actuellement dans la phase de pré-production d'un remake de* ***Invaders from Mars*** *(1953, William Cameron Menzies). Dites-nous en plus sur ce projet ?*

Tobe Hooper : Le tournage commence dans 6 semaines et ce sera quelque chose de très important. Je pense que nous avons un très bon script écrit par Dan O'Bannon et Dan Jakoby. Le film sera tourné en Panavision et 70 mm Dolby stéréo.
Jusqu'à maintenant je suis très satisfait par la tournure des choses.

M.M. : *C'est la 1ère fois que vous travaillez sur un film qui est le remake d'un vieux classique. Pourquoi, qu'est-ce qui vous a donné l'envie de le faire ?*

T.H. : C'est un conte dans lequel un petit garçon découvre que tous les gens autour de lui ont été possédés par des envahisseurs de l'espace. L'histoire est conçue pour nous rappeler les temps incertains de la découverte du monde durant notre enfance. Les cauchemars enfantins sont un thème central de **Invaders from Mars** et cela m'intéresse.

M.M. : *Votre version sera-t-elle proche de l'original ?*

T.H. : J'essaie de rester fidèle à l'original mais mon film sera contemporain, comme le 1er l'était à son époque. Le public doit croire à cette histoire. J'essaie d'y introduire un maximum de crédibilité et de sérieux, ce qui est la seule différence avec le film de Cameron Menzies.

M.M. : *Donc cela ne sera pas uniquement un « Scary movie » ?*

T.H. : Non bien sûr, les très belles scènes de rêves de l'original seront reproduites dans ce remake mais vues sous un angle plus réaliste. Ce sera bien entendu une grosse production mais qui ne trahira pas ce que j'ai beaucoup aimé de l'original.
Les raisons de ce remake sont d'offrir la possibilité à une audience contemporaine de voir cette histoire reproduite sur un grand écran. Je crois que **Invaders from Mars** est un film méconnu qui m'enchante toujours autant lorsque je le revois.

M.M. : *Vous venez de finir* ***Lifeforce*** *qui est adapté d'un roman de Colin Wilson,* ***Les vampires de l'espace.*** *Cela se passe-t-il, comme le livre, dans un proche futur ou bien O'Bannon et Jakoby l'ont-ils adapté dans un cadre contemporain ?*



Massacre à la tronçonneuse est un de ces films uniques qui passent directement de l'écran dans la conscience collective aussi bien des professionnels du cinéma que du grand public.
Appuyé par une campagne publicitaire choc (« Qui leur survivra et que restera-t-il d'eux ? »), le film fut assimilé à un produit d'hyper-violence pour le moins malsain, ce qui n'apparaît pas obligatoirement aussi vulgairement sur l'écran.
Son réalisateur Tobe Hooper n'était apparemment pas destiné, par son passé de films d'avant-garde et de documentaires, à accoucher d'un « Leather face » qui changera à tout jamais la définition du film d'« horreur ». La suite de la carrière de Hooper fut pour le moins désordonnée et inégale. **Massacre...** fut suivi de **Le crocodile de la mort**, un film mineur dans lequel le gardien d'un hôtel situé en plein milieu d'un marais en Floride nourrissait son crocodile avec les cadavres de ses visiteurs. Ensuite il travailla sur **The dark** qui échut finalement au médiocre John B. Cardos.
En 1979, il réalisa **Les vampires de Salem** pour la télévision (qui fut présenté en Europe dans une version écourtée). Deux ans plus tard, il commence à travailler sur **Venin** que le toujours médiocre Piers Haggard finira.
Massacres dans le train fantôme distribué en 1981 est encore un film mineur bien que supérieur au **Crocodile de la mort.** En 1982, **Poltergeist** remporte un franc succès, mais le bruit court que Hooper n'est resté que quelques jours sur le tournage, le film ayant été réalisé par Spielberg lui-même.
Les producteurs et la Guilde des réalisateurs décident d'inscrire le nom de Hooper en bas de l'affiche et en petits caractères. Hooper est dédommagé de cet incident pour une somme de 15 000 dollars. Sa renommée est au plus bas à cette époque, on le dit intraitable et difficile d'abord.
A l'heure actuelle il vient de finir **Lifeforce** (mieux connu sous le titre de **Space vampires**).
Nous l'avons interviewé durant la période de pré-production d'un remake à gros budget de **Invaders from Mars.** Malgré ce que l'on en dit il s'est avéré être calme et très sympathique. Tout compte fait une charmante personne.

T.H. : Le lieu de l'action est contemporain car je crois que le pouvoir d'identification est plus fort dans un cas comme celui-ci. L'histoire débute en 1986 par l'envoi du vaisseau, le Churchill, en mission d'exploration photographique sur une ceinture d'astéroïdes. L'équipage découvre un vaisseau à la dérive (le vaisseau des vampires de l'espace) dont l'âge est inconnu. A partir de là, on peut imaginer que la vie elle-même vient de la comète qui couve ce vaisseau, ce qui fait du film un conte sur la destinée.
Colin Wilson a été enchanté par l'adaptation de son livre et par la réduction du temps de l'action que nous y avons opéré. Toutes les références spirituelles de l'original ont été soigneusement respectées.

M.M. : *D'une certaine façon, ce n'est pas un livre très visuel. La plupart des choses importantes qui s'y passent ne peuvent être visualisées, comme la possession des corps humains par l'esprit des vampires. La « force vivante » dont il parle est quelque chose d'impalpable et d'invisible.*

T.H. : C'est vrai. Nous nous sommes efforcés de rendre cela visible. Vous pourrez voir la matérialisation de l'esprit des vampires ainsi que de nombreuses manifestations ectoplasmiques. En utilisant le roman comme fondation et base de départ architecturale j'y ai apporté de nombreux embellissements.
Je pense en avoir fait quelque chose de très visuel. Les décors étaient monstrueusement vastes. Six blocs des studios EMI ont été utilisés. L'intérieur du vaisseau est un des plus grands jamais construits. Il représente le plateau nº 6 des studios EMI, celui utilisé par Lucas pour la saga de **La guerre des étoiles.**
Mon décorateur est celui qui a créé les intérieurs de **2 001 l'odyssée de l'espace.** Je crois que les producteurs m'ont fait confiance quant au budget et en effet l'aspect technique des effets spéciaux est très réussi.

M.M. : *Lorsque j'ai entendu parler de* ***Lifeforce*** *pour la 1ère fois, il était question d'une suite à* ***Massacre à la tronçonneuse*** *ainsi que des rumeurs concernant votre participation en tant que réalisateur au* ***Retour des morts-vivants.***

T.H. : C'est vrai. C'était à l'époque où Menahem (Golan-Globus) m'avait envoyé le ro-

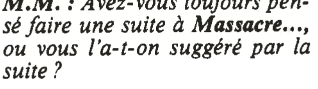
Tobe Hooper sur le tournage de LIFEFORCE. Ci-contre : l'intérieur du vaisseau.



man de Colin Wilson. Je l'avais déjà trouvé excellent à l'époque. J'ai commencé à travailler dessus immédiatement. Le projet **Morts-vivants** échut à Dan O'Bannon. J'ai dû quitter le tournage à la suite d'un désaccord entre les producteurs. La séquelle à **Massacre...** est toujours un projet en cours. J'y travaillerai sérieusement au début de l'année prochaine. Le tournage aura lieu, bien entendu, au Texas.

M.M. : *Vous en serez le producteur mais non le réalisateur.*

T.H. : C'est exact. Je ferai une partie du scénario pour m'assurer qu'il sera d'aussi bonne qualité que le 1er. Cela pourrait être très bon et très drôle ; en tout cas on y retrouvera cette si fameuse famille de dégénérés dans un cadre encore plus bizarre.



M.M. : *Avez-vous toujours pensé faire une suite à **Massacre...**, ou vous l'a-t-on suggéré par la suite ?*

T.H. : Je pensais à cette séquelle depuis la fin du tournage du 1er, c'est-à-dire depuis 10 ans. Mais le bon moment est arrivé de donner une suite à ma « Saga Texanne ». Donc « Leather face » sera de retour à la rentrée 86.

M.M. : *Votre dernier film, **Poltergeist,** qui a été produit par Steven Spielberg, me paraît avoir peu de rapports stylistiques et thématiques avec vos autres films.*
Pensez-vous que ce soit un « film de Tobe Hooper » ? Je me souviens l'avoir vu en oubliant que vous ayez pu y participer.

T.H. : Bien..., en effet... Je comprends ce que voulez dire. Je crois que le plus gros problème était celui du budget. C'était la première fois que je travaillais sur un projet aussi important. Je pense que visuellement le film se rapproche de mes premiers essais au cinéma, notamment expérimentaux. C'est en effet très éloigné de **Massacre...** ou **Les vampires de Salem** même de **Massacres dans le train-fantôme** qui est un budget plus important. Je ne pensais pas pouvoir faire un film comme **Poltergeist.** Je voulais visualiser l'histoire de fantômes définitive, peut-être pas sous cette forme, mais tous les moyens sont bons.
Quant à mon style, il ne s'est pas défini avec **Massacre...**, il a fallu plusieurs films et plusieurs années pour qu'il se définisse. Je pense que **Poltergeist** est une extension logique de mon propre style adapté à un gros budget et à l'état d'esprit de Steven Spielberg. Si vous regardez mes films les uns après les autres, vous verrez l'évolution progressive de mon style qui s'affirme et se précise de plus en plus, du moins je l'espère. Quand je parle de style, je parle d'une grammaire cinématographique et je crois que **Poltergeist** est très bien intégré à ce puzzle.

M.M. : *Comment avez-vous été contacté pour **Poltergeist ?***



T.H. : Cela a commencé par un coup de fil de Steven qui voulait faire un film avec moi. Dans un 1er temps nous devions faire un remake approximatif de **Rencontres du 3ème type** dans lequel un extraterrestre atterrit dans une petite ville rurale.
Je préférais faire un film de fantômes. Nous avons travaillé sur ce projet durant le tournage de **Les aventuriers de l'arche perdue,** ce qui a retardé la mise en route du tournage durant un an. Après avoir essayé divers studios, la MGM finit par accepter le projet. Steven et moi sommes tout deux passionnés par les Poltergeists et l'étude des phénomènes spirites. J'ai d'ailleurs eu personnellement une expérience de Poltergeist il y a quelques années, ce qui me force à croire à ce genre de phénomènes.

M.M. : *Vraiment, quel genre d'expérience ?*

T.H. : Des verres et des assiettes qui ont explosé dans la cuisine, en effet la maison dans laquelle j'habitais était souvent sujette à ce genre de phénomènes paranormaux. Il m'est difficile d'en parler car cela a un rapport avec le décès de mon père. Du moins, c'est arrivé à la même époque. Ce qui m'a donné l'idée d'en faire un film et qui rendait cette expérience plus intéressante et valable.

M.M. : *Je crois que c'est arrivé à une période où beaucoup de vos projets tombaient à l'eau.*

T.H. : C'est vrai, du moins tout le monde a eu un jour ou l'autre ce genre de problèmes. En fait, j'avais un projet avec la Warner concernant une histoire de fantômes qui n'a jamais abouti, ainsi que 2 ou 3 choses qui n'ont jamais vu le jour. C'est une chose très commune pour un réalisateur, c'est la façon dont cela se pratique dans ce genre de business.

M.M. : *Bien sûr, le nombre de personnes impliquées dans un projet multiplie les possibilités d'abandon à différents niveaux et à différents moments.*

T.H. : La politique obligatoire à observer dans la création d'un film n'est pas toujours une expérience agréable et idéale. C'est le lot quotidien des Majors. Quelqu'un avec qui vous travaillez peut soudain changer d'avis et se diriger vers un autre studio et faire disparaître tout le travail abattu. C'est aussi un problème d'administration. Une nouvelle administration peut rejeter un projet accepté par l'ancienne sans raisons particulières. Mais j'y suis habitué, ce sont les aléas de la vie d'un réalisateur débutant au niveau des Majors.

M.M. : *Je me souviens que vous deviez tourner* ***The dark*** *qui échut bizarrement au bout du compte à John Bud Cardos.*

T.H. : En effet, je n'étais pas vraiment impliqué dans ce film, c'était un mauvais sujet. Je ne l'ai d'ailleurs toujours pas vu.

M.M. : *Vous aviez aussi un contrat pour 5 films à la Universal. Est-ce que* ***Le crocodile de la mort*** *fut le seul projet concrétisé ?*

T.H. : Non, **Le crocodile de la mort** ne vient pas de la Universal, c'est une affaire plus obscure dont je ne parlerai pas ici.

M.M. : *Je l'ai vu dernièrement redistribué sous le titre* ***Legend of the Bayou.***

T.H. : C'est le même film effectivement, ce n'est d'ailleurs pas le 1er changement de titre en ce qui concerne **Le crocodile de la mort.** Il est sorti récemment en vidéo et la jaquette indique stupidement que c'est mon nouveau film.
Ce film était bon mais il ne correspond plus à ce que je fais maintenant. Il regroupait surtout de bons acteurs comme Bill Finlay, Marilyn Burns, Mel Ferrer, Carolyn Jones, Neville Brand et Stuart Whitman. C'est la seule façon de le reconnaître, quelque soit son titre.
En ce qui concerne les 5 films de la Universal, ce n'était pas une obligation. Ce n'était qu'une option choisie par le producteur. Si le 1er film marchait bien, on pouvait imaginer 4 autres films dans la même lignée. Petits budgets et petits sujets, ce qui n'a rien de très passionnant. C'est ridicule, ce ne sont que des affaires de contrats et cela n'a rien à voir avec la création cinématographique. Beaucoup de films sont malheureusement ainsi conçus, la question ne se pose même pas de savoir s'ils seront faits avec un minimum de concertation et d'intelligence.

M.M. : *Quand vous avez été engagé pour* ***Salem,*** *n'avez-vous pas eu peur de faire un téléfilm avec toutes les restrictions que cela implique par rapport au cinéma ?*
Massacre..., *par exemple, bien qu'il ne soit pas aussi graphiquement violent que la plupart des films actuels, contient néanmoins un énorme potentiel de violence qu'il est impossible de montrer à la télévision, même de nos jours.*

T.H : J'ai tout de suite compris et accepté ces restrictions imposées par la télévision. J'ai d'ailleurs reçu à l'époque une liste de ce que je pouvais et ne pouvais pas montrer. J'ai travaillé sur **Les vampires de Salem** d'abord comme un projet de cinéma, puis il a fallu quatre ans pour le transformer en mini-série T.V.. C'est à la même époque que le deal avec la Universal. J'avais le choix entre la Universal et la Warner pour 5 films à sortir lorsque j'ai choisi de m'attaquer au roman de King. J'étais allé à la Universal travailler avec Bill Friedkin lorsque celui-ci a été contacté par la Warner pour **Les vampires de Salem.** Je l'ai rejoint sur ce projet car la Warner essayait désespérément d'en faire un film de 1 h 30 alors que le roman de King était une sorte de **Nosferatu contre Peyton Place.** Finalement, ils adoptèrent le projet T.V. sous l'égide de Richard Kobritz sous la forme d'une mini-série de 4 h avec un scénario de Paul Monach.
Les 4 heures allouées à ce projet étaient juste suffisantes pour cerner tous les personnages décrits par King sans dénaturer son discours. La version cinéma sortit par la suite en Europe.

M.M. : *Cette version a aussi été programmée sur la télévision par câbles.*

T.H. : C'est exact, c'est d'ailleurs la même qui est sortie en vidéo.

M.M. : *Cela doit être difficile de travailler de cette façon. Réaliser un film de 4 heures qui sera ensuite réduit à 2 h 30.*

T.H. : Ce genre de considérations n'a pas de valeur véritable. En fait, c'est... Le Show business. Un réalisateur doit être arrangeant avec ceux qui lui prêtent de l'argent dans le show business. Tout est basé sur un travail d'approche et de perspective. C'est un véritable puzzle qui définira votre carrière. Si je n'avais pas fait **Les vampires de Salem** je n'en serais peut-être pas là.

M.M. : *Tous vos films sont des films de genre : fantastique, horreur et même science-fiction avec* ***Invaders from Mars.*** *Quand vous avez fait* ***Massacre...,*** *étiez-vous naturellement attiré par ce genre de sujets ou bien avez-vous pensé que c'était la meilleure façon de faire un 1er film commercialement fiable ?*

T.H. : Je l'ai fait pour me faire connaître, pour faire quelque chose de commercial, un film que l'on n'oublierait pas de si tôt. Je l'ai fait aussi en réaction à mon premier film **Eggshells** qui n'avait eu aucun succès.
Je savais que je devais faire du commercial, et **Massacre...** l'était. Je devais me faire connaître de la profession et la seule façon d'y arriver était d'avoir du succès au Box-office.

M.M. : *Pensez-vous avoir été, à l'époque, classé comme réalisateur de films de genre ?*

T.H. : C'est en effet une considération malheureuse pour un réalisateur d'être ainsi classifié. Vous devez à ce moment montrer ce que vous savez faire. Mais il est très dur de faire un film que personne ne vous sent capable de faire.
Peu de producteurs prennent des risques, vous devez d'abord faire vos preuves.
J'ai donc en effet été cloisonné

LIFEFORCE

Des profondeurs de l'espace, un gigantesque vaisseau extra-terrestre de 150 miles de long et 2 kilomètres de haut, approche lentement vers la Terre. L'astronef, caché derrière le cône de la comète d'Halley, a dérivé dans l'espace jusqu'à ce que quatre astronautes du vaisseau d'exploration Churchill mettent pied à bord, déclenchant sans le savoir une série d'évènements dévastateurs.

Lorsque le Churchill revient de son périple, il n'y a plus âme vivante à son bord, mais ... trois créatures extra-terrestres, de forme humanoïde, en état d'« animation suspendue », dans des sarcophages de cristal.
Les scientifiques du Centre Européen de Recherche Spatiale ne réalisent pas le danger que représentent ces êtres apparemment morts. Revenant mystérieusement à la vie, l'alien femelle du groupe s'échappe du centre. A côté du couvercle du sarcophage, on découvre le gardien hideusement ratatiné et absolument méconnaissable.

Une navette échappée du Churchill fait alors son entrée dans l'atmosphère terrestre. A son bord, le seul survivant de la mission, le capitaine Tom Carlsen. Il est immédiatement amené à fournir des explications quant à la présence des extra-terrestres. Carlsen raconte alors comment son équipage périt : les aliens, avides d'énergie vitale, se nourrissent du fluide de ses compagnons, ne laissant de leurs corps que la peau et les os. De plus, Carlsen semble être en communication télépathique avec la femme, qui l'a curieusement épargné.

Alors qu'il parle : le vaisseau des aliens plane au-dessus de la Terre de façon menaçante, étendant au-dessus d'elle une sorte de réceptable. Un horrible fléau s'abat sur Londres qui est bientôt mis en quarantaine. Des vingtaines de personnes sont découvertes, réduites à l'état de corps décharnés et qui reviennent bientôt à la vie pour chercher leur propre nourriture. Le désastre s'étend rapidement à travers la métropole, tandis que le vaisseau reçoit dans son immense collecteur la moisson des âmes humaines. En dernier recours, les forces de l'O.T.A.N. décident d'annihiler Londres dans l'espoir d'enrayer l'infernale contamination. Dans l'hystérie grandissante, seul Carlsen connait le refuge de la femelle extra-terrestre et le seul espoir de sauver la Terre est de détruire ce vampire de l'espace avant que l'humanité ne soit réduite à néant.

Tiré de « The Space Vampires », la nouvelle de Colin Wilson, **Lifeforce** s'avère d'ores et déjà comme l'une des plus imposantes productions de S.F. cinématographiques jamais entreprises.

Produit par le fameux tandem présidant aux destinées de la Cannon, à savoir Menahem Golan, et Yoram Globus, filmé entièrement dans les studios britanniques Thorn Emi, **Lifeforce** a nécessité pour voir le jour, d'une armée de spécialistes et techniciens, parmi les plus performants actuellement.

Lorsque M. Golan fit lire la nouvelle de C. Wilson à Tobe Hooper, celui-ci vit de suite quel film excitant cela pouvait faire. « The Space Vampires » situe l'action dans un futur éloigné, mais Hooper et ses deux scénariste Dan O'Bannon et Don Jacoby, décidèrent de transposer cette lointaine histoire à notre époque, afin que l'identification des spectateurs soit facilitée. Par ailleurs, le retour des astronautes dans la ceinture de la comète de Halley, résolut bien des problèmes de plausibilité du film. Cette comète effectuera en effet un retour dans nos cieux en 1986 et se sera alors l'occasion pour les scientifiques de l'observer de près. Voilà pour la vraisemblance scientifique. Ensuite, les comètes ont toujours été considérées commes les signes avant-coureurs du Mal (ainsi, un des premiers mots pour les désigner était celui du désastre, ce qui en latin signifie « étoile du mal »). Voici pour la légende et l'atmosphère de menace immémoriale qui l'accompagne.

Trente-huit décors furent construits dans les studios Thorn Emi sous la supervision du directeur artistique John Graysmak (**Ragtime, Firefox, The Bounty**), y compris l'intérieur du titanesque vaisseau alien, et la reconstitution de toute une partie de Londres. Nous verrons d'ailleurs l'ensemble de la capitale anglaise être la proie des flammes.

Aux maquillages et effets spéciaux qui les accompagnent toujours désormais et qui occupent une très grande place dans le film, un nom bien connu des spécialistes et garant de réussite : Nick Maley **(Krull, The Keep).** Pas moins de cinq maquillages différents furent nécessaires pour la transformation d'une être humain en terrifiante créature, et ce sont parfois jusqu'à vingt trois techniciens qui opéraient simultanément hors cadre pour assurer les effets mécaniques, notamment ceux d'un combat entre deux de ces poupées articulées.

Autres noms, autres atouts devant faire de **Lifeforce** un événement et une totale réussite artistique : Alan Hume **(For Your Eyes Only, Octopussy, Return of the Jedi, Supergirl)** en est le directeur de la photographie. John Dykstra (qu'on ne présente plus) assume les effets spéciaux visuels, et Henry Mancini la musique. Et avant de vous en dévoiler davantage, reconnaissez qu'il y a vraiment déjà de quoi s'attendre à quelque chose de grand !

San HELVING.

dans un genre durant quelques années. Je m'éloigne maintenant vers la science-fiction et les films à effets spéciaux.
J'essaierai donc de ne plus être catalogué, mais après tout qu'importe du moment que je fais du cinéma. J'aime beaucoup le genre fantastique et je suis satisfait de mon travail. J'aimerais cependant faire une comédie un peu comme **Massacre...** qui en est une à mon goût, ainsi qu'un film musical.

***M.M. : Massacre...** est resté invisible pendant plusieurs années juste après sa distribution. Quelles en sont les raisons ?*

T.H. : C'est à cause des distributeurs. Il y a eu un litige. Nous avons dû changer de distributeurs à trois reprises, les deux premiers étant de sombres organisations Underground. L'affaire a été devant les tribunaux il y a quelques temps, pour une meilleure définition des droits sur le film. Cela a été une longue bataille qui a fait disparaître provisoirement le film. Mais actuellement, il est redistribué tous les ans avec beaucoup de succès. Je trouve d'ailleurs sa longévité surprenante.

***M.M. :** Ce genre d'histoires a l'air assez fréquent, lorsque l'on travaille avec des producteurs indépendants. J'ai entendu dire la même chose à propos de **La nuit des morts-vivants,** par exemple.*

T.H. : J'en ai bien peur. **Massacre...** en est à son troisième distributeur cinéma et son deuxième distributeur vidéo.

***M.M. :** J'ai aussi entendu parler d'un jeu vidéo.*

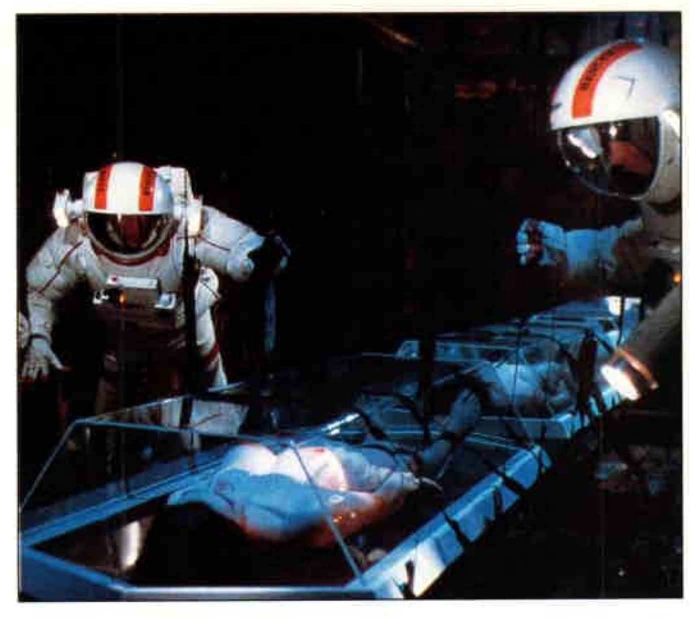
T.H. : Oui, il y a un jeu vidéo, j'en ai seulement eu vent par la publicité. J'ai aussi entendu parler d'un **Texas chainsaw musical** sur lequel je n'ai bien entendu aucun droit. Je suis sûr que beaucoup de gens sont devenus riches grâce à ce film, mais je n'en fais malheureusement pas partie. Je n'avais pas vu l'aspect financier des choses à l'époque, c'était mon premier film commercial et je n'ai plus aucun droit dessus à l'heure actuelle. Ce film m'a coûté beaucoup d'argent, avec la censure notamment, mais il ne m'en a rapporté que très peu.
A l'époque, l'ambiance était très chaude, tous les gens concernés par le film voulaient se taper dessus. J'ai eu beaucoup de coups de fil anonymes et d'accusations.

***M.M. :** Je crois me rappeler que l'un des assistants voulait à tout prix votre peau.*

T.H. : Je m'en souviens en effet, j'espère qu'il a changé d'avis car je ne me laisserai pas faire.

***M.M. :** Peut-être essaiera-t-il de vous tuer ?*

T.H. : Peut-être, mais je crois me souvenir de lui... Il y avait un certain nombre d'excentriques sur le tournage de **Massacre...** Les conditions de tournage n'ont fait qu'accentuer l'excentricité inhérente à ces gens. Ils ne faisaient d'ailleurs pas partie de la profession et essayaient sans cesse de saboter le film, ce que je me pouvais accepter. Chacun a été payé par la suite tout à fait équitablement par une cour fédérale et personne n'a à se plaindre aujourd'hui.
Tous les gens sérieux qui ont participé au film ont fait carrière maintenant.
Daniel Pearl, le photographe, est de nos jours le meilleur photographe de vidéoclips sur MTV. Il participera à **Invaders from Mars** et il est l'un de mes meilleurs amis.





M.M. :** J'ai remarqué que Robert Burns, qui était votre directeur artistique, a travaillé sur **La colline a des yeux** et **Hurlements.

T.H. : C'est exact, il a aussi travaillé sur **Les vampires de Salem** et **Poltergeist.**

***M.M. :** Une question plus technique ; Préférez-vous que vos films soient précisément storyboardés avant le tournage ou aimez-vous une approche moins structurée ?*

T.H. : Je fais un storyboard depuis **Poltergeist.** C'est la seule façon de faire un film à effets spéciaux. C'est utile pour une meilleure définition du budget. C'est une simple question d'organisation indispensable sur une grosse production. J'ai utilisé une assistance vidéo pour **Lifeforce,** c'est une technique assez nouvelle pour moi qui m'oblige à avoir un œil dans l'objectif vidéo et l'autre sur la scène. Cela s'est avéré très utile.

***M.M. :** Vous travaillez donc très étroitement avec l'équipe technique ?*

T.H. : En effet, j'étais caméraman et photographe avant d'être réalisateur, donc je travaille très étroitement avec mon équipe. J'aime beaucoup la façon de tourner les films à Londres notamment dans la façon de travailler séparément avec le directeur de la photographie et avec le caméraman. Je voulais simplement vous dire que la communication est plus facile et concrète que sur un lieu de tournage aux USA. Le réalisateur est beaucoup plus libre en Angleterre.

M.M. :** J'ai entendu cependant des réalisateurs anglais se plaindre des conditions de tournage pour un film américain, notamment Ridley Scot sur **Blade runner.

T.H. : Je ne sais pas en ce qui concerne Ridley Scott, mais peut-être est-ce plus facile pour moi puisque j'ai été caméraman. Je le dis encore, j'ai trouvé une très bonne ambiance dans les studios londonniens même si mon équipe complète regroupait 400 personnes.

***M.M. :** Aimez-vous travailler de près avec le scénariste ?*

T.H. : Je suis toujours de très près l'écriture du scénario, à défaut de ne pouvoir le faire moi-même.

***M.M. :** Quels autres réalisateurs admirez-vous ?*

T.H. : David Lean, Alfred Hitchcock. J'adore leur façon de réaliser et d'adapter des histoires. Ils ont un style très visuel. Ce sont eux qui m'ont influencé plus que n'importe quel autre. J'aime aussi beaucoup William Friedkin, il a réalisé de très bons films pleins de finesses. J'aime aussi David Lynch et beaucoup d'autres car je suis avant tout un fan de cinéma. J'ai appris à lire et à écrire au cinéma. C'est ma passion, que j'espère faire partager à d'autres.

entretien par **Maitland MC DONAGH**

Photos des cinq pages : LIFEFORCE.



LIVRES...

LES FILS DE LIEN RAG
de G.J. ARNAUD
Fleuve Noir

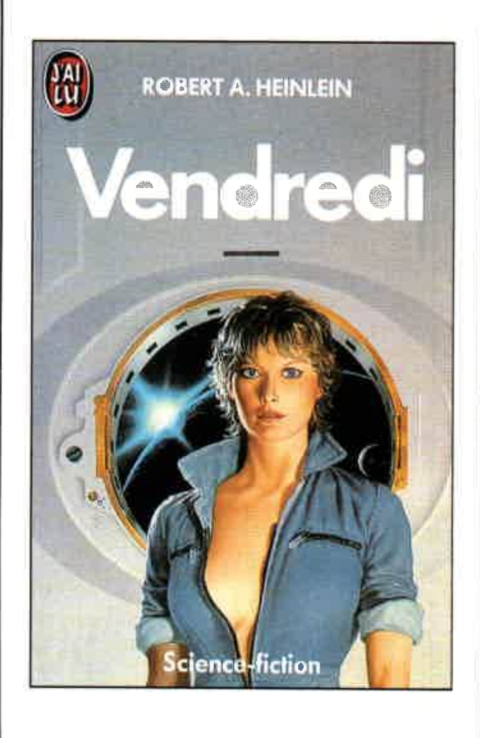
Dans cette XXIIeme aventure de la « COMPAGNIE DES GLACES » on voit enfin les deux fils du glaciologue LIEN RAG en venir aux mains. L'un est le bien, l'autre le mal. Ils ont tous les deux des pouvoirs hors du commun et vont s'en servir pour faire triompher leur vision des choses. Rassurez-vous, il n'y aura pas de gagnant dans cet épisode-ci, et il vous faudra attendre le volume XXIII pour savoir ce qu'il faudra attendre dans le XXIV, QUI LUI-MÊME ne dévoilera pas tout pour en laisser un peu pour le XXV, etc. etc.
La série est bien, mais on a parfois un peu peur qu'ARNAUD ne se laisse entrainer dans le cycle facile qui consiste à raconter une histoire dont la finalité est de n'avoir pas de fin. Avec le risque de finir par n'avoir plus rien à raconter et de faire du remplissage alimentaire. On espère que l'Auteur saura s'arrêter à temps !!.

DANSE MACABRE DE S. KING
Ed. J'AI LU

Sous ce titre musical et classique, se cache une série de nouvelles de l'auteur de CARRIE, SHINING, CHRISTINE et autres Bests du Cinéma Fantastique.
LES films sont superbes, les 20 nouvelles de ce bouquin ne sont pas mal non plus.
POIDS LOURDS rappelle un peu **DUEL,** mais avec en plus la volonté propre des poids lourds face aux humains.
Il y a aussi la nouvelle dont a été tiré le film **LES ENFANTS DU MAIS** qui est excellente.
Il y a des textes durs, d'autres sont romantiques ou drôles, mais tous prouvent que S. KING est un très grand auteur.
Il y a là dedans une dizaine de scénarios réalisables auxquels il ne manque plus que des dialogues. Il y a même des idées pour monter des entreprises, chose précieuse en ces temps de crise. « DESINTOX, Inc » est assez géniale dans son genre pour se désintoxiquer du tabac. Il est d'ailleurs inutile d'essayer de me piquer l'idée, je viens de déposer les statuts de la société qui vous débarrassera à tout jamais de l'envie de fumer !!!.

VENDREDI de R.A. HEINLEIN
Ed. J'AI LU

Elle est belle ; non, elle est très belle, elle doit courir le cent mètres en 5 secondes et elle s'appelle VENDREDI. Vous pouvez toujours essayer d'être son ROBINSON, mais à vos risques et périls ; elle vous cassera un bras comme un œuf. Elle est le fruit de recherches génétiques et n'est pas considérée aux yeux de la loi comme un être humain.
C'est son plus gros problème avec une sexualité très, très libre. Il lui arrive toutes sortes d'aventures dans sa recherche du bonheur qui est d'être une ménagère



entourée de bambins !!. Il faut le lire pour le croire !.
Super-woman aspire au baby-sitting ; si, si, ce n'est pas une blague, c'est écrit noir sur blanc.
Heinlein est un auteur étonnant (Marionnettes Humaines, Le Vagabond de l'Espace, l'Homme Qui Vendit La Lune, etc. etc.) qui écrit des histoires très originales, qui sont toutes différentes dans le style et le récit. Il a écrit beaucoup de space-opéra, mais aussi des romans psychologiques ou socio-fictifs. Il est toujours étonnant car insaisissable ; on ne sait jamais en commençant un roman dans quel genre il va donner. Quand on songe que c'est un ancien militaire qui a dû arrêter pour cause de maladie, cela vérifie bien le viel adage qui dit « l'armée mène à tout à condition d'en sortir ».

LES GOGOS CONTRE-ATTAQUENT
de F. POHL
Ed. DENOEL

Aujourd'hui en 1985, on peut très bien imaginer le monde de POHL. Comme dans le nôtre la PUB est partout, elle nous dévore, digère et rejette lorsque nous avons accompli notre part du marché qui est de consommer à n'importe quel prix. Sur cette planète où le consommateur porte le doux nom de gogo, les publicitaires ne reculent devant rien ni personne pour placer leurs produits. La guerre s'y fait à coup de spots-laser qui laissent une empreinte indélébile dans la tête de ceux qui les ont reçus. Il y a aussi des affiches hypnotiques qui vous rendent « accros » sur un produit quelconque. Après cela vous êtes perdus car la cure de désintox n'a que 5 % de chance de réussite.
Heureusement il reste sur Venus une colonie d'écolos qui refusent toute forme de PUB.
C'est même chez eux un délit grave. Aussi lorsque les terriens vont essayer de porter la bonne parole chez les Vénusiens, ceux-ci vont se défendre en contre-attaquant. TARB le héros du roman est pris entre deux ! Merci pour lui !!!.

LES CHEMINS ÉTRANGES
de T. OWEN
Ed. NEO

Dix petits scénarios pour un voyage au pays de l'angoisse. Ce Belge de Louvain avait acquis l'estime (et c'est là l'ultime référence) du grand maître du fantastique qu'était JEAN RAY. On ne peut s'arrêter en chemin une fois embarqué dans l'aventure, pas plus que l'on ne peut sauter en marche d'un train lancé à toute allure. Les histoires que raconte OWEN sont au départ banales, anodines. On s'y installe tranquillement et puis une phrase nous fait tiquer. On passe outre ; et puis plus loin une autre phrase sans rapport direct avec la première. La toile se construit sans que l'on s'en rende compte. Enfin, au détour d'un paragraphe, on est pris dans la toile et l'araignée approche. Mais il est déjà trop tard...
OWEN est comparable sur bien des points à un autre grand maître qui officiait dans un domaine voisin : il s'agit d'A. HITCHCOCK.

Pierre LEVY.



BLOOD SIMPLE

U.S.A. 1984.
Prod. : Ethan Coen/A. River Road Production
Réal. : Joël Coen
Scénario : Joal Coen et Ethan Coen
Dir. Photo. : Barry Sennenfeld.
Musique : Carter Burwell.

Int. : John Getz, Frances McDormand, Dan Hedaya, M. Emmett Walsh, Samm-Art Williams.
Durée : 1 H. 35. Dist. : I.D. Films.



Blood simple ou la rencontre du film noir et du cinéma fantastique.
Point de départ classique calqué sur le modèle **Le Facteur Sonne Toujours Deux Fois.**
Un couple en rupture, l'amant et le quatrième larron (celui qui malmène les codes), un détective marron prêt à tout pourvu que le répondant y soit. A lui seul, ce dernier essaiera de tirer la couverture, entreprise au demeurant simple mais que compliquera des détails à priori insignifiants (un poisson par exemple !). Les éléments mis en place, les protagonistes présentés, Joël Coen se livre à une véritable autopsie du film noir. Il démonte les mécanismes, ironise sur l'invraisemblance de certaines situations sur lesquelles il s'attarde volontiers. Le rythme est lent, l'atmosphère glauque, pesante que des ventilateurs plafonniers contribuent paradoxalement à alourdir, à engourdir presque. De plus, le metteur en scène opte pour un déroulement quasi-nocturne de l'action. La nuit, les acteurs du drame agissent en tuant, dissimulant un corps ; de jour, ils complotent, pansent leurs plaies. Le jeu s'établit autour d'un seul cadavre (celui qui, selon toute vraisemblance, devrait déplacer les pions) et de par sa résistance face au trépas et l'encombrement qu'il provoque, la moitié du métrage de **Blood Simple** se trame autour de lui. Le machabée mène la danse en quelque sorte. Il perd abondamment son sang, hémoglobine huileuse et noirâtre qui s'infiltre dans une banquette, qui s'écoule à dose homéopathique puis vomit en un flot unique lors d'un cauchemar. Accentuant le caractère sordide du meurtre, l'omniprésence du défunt, Joël Coen se complait dans la noirceur, jouant avec elle au profit de traits d'humour.
Ainsi le cinéaste propose-t-il au spectateur toute une gamme de solutions afin d'éliminer définitivement Marty. Le crématorium qu'il fixait ? Non. Coen lui préfère un ensevelissement au beau milieu d'un champ fraîchement labouré. Sous une terre bien grasse, au petit matin, moments restitués dans toute leur quiétude, leur moiteur. Avec un cynisme identique, il souligne l'incommunicabilité des deux amants, agissant l'un pour l'autre mais en fin de compte l'un contre l'autre en essayant de se préserver mutuellement des conséquences du meurtre de Marty. Responsable du forfait : le détective qui aura truqué une photographie du couple dans le but d'échapper à sa tâche.
Lui-même sera piégé par un briquet que des poissons pourrissants dissimulent !

Blood Simple fonctionne pour beaucoup sur des détails en apparence aussi anodins que celui-là, moteur essentiel d'une action disséquée sans emphase, dans les lourdeurs de style que la volonté d'analyse aurait dû engendrer. Au contraire, la mise en scène bien que distillant un climat trouble tend à une fluidité remarquable surtout dans les mouvements de caméra (sources d'un gag au moins : cette dernière rase un comptoir de bar, évite un consommateur avachi en lui passant au-dessus !). Au niveau du montage aussi ; à la manière de celui de **Razorback,** il requiert une utilisation de la géométrie des formes, d'une continuité du mouvement d'une scène dans l'autre et enfin la présence d'éléments semblables. Voir par exemple ces doigts allant enclencher la touche d'un répondeur téléphonique mais s'enfonçant dans une banquette ensanglantée sans que l'objectif ait changé d'angle de prise du vue. Toujours dans ce domaine, la meilleure séquence demeure celle où « l'héroïne » passe d'un décor à l'autre sans transition, simplement grâce au changement progressif de l'éclairage et au déplacement de la caméra superbement synchronisé au mouvement ascendant de son corps. Ni clinquant, ni facile, l'effet surprend par son élégance.
Autres qualités de **Blood Simple,** ses images composées avec un soin maniaque, son très discret accompagnement musical, entêtante mélodie pianotée en sourdine et l'interprétation de Emmet Walsh (c'était déjà lui le supérieur de Harrison Ford dans **Blade Runner),** détective gras et suant abondamment, qui ne recule devant rien y compris les plaisanteries les plus épaisses. C'est d'ailleurs sur une note humoristique que ce dernier quitte ce monde, promettant de transmettre le « bonjour » à Marty qui l'aura précédé de peu, répartie cinglante qui termine superbement une œuvre unique, attachante, grinçante due à un transfuge d'**Evil Dead.**

Marc TOULLEC



SANGRAAL

(Sangraal, la spada di Fuoco).
Italie 1983.
Prod. : Pino Buricchi/Leader Films
Réal. : Michaël E. Lemick (alias Michele Massimo Tarentini)
Scénario : Piero Regnoli.
Dir. Photo. : Giancarlo Ferrando.
Musique : Carlo Companino.

Int. Peter McCoy, Sabrina Siani, Margareth Rangs, Yvonne Fraschetti, Mario Novelli, Anthony Freeman, Al Hung, Lou Kamenti.

Durée : 1 H. 30. Dist. : Métropolitain Film Export/Elysées Films.

Quel navet ! Bien sûr l'affiche enjolive le film à outrance. Elle annonce une héroïc-fantasy flamboyante et barbare. **Sangraal** n'est en fait que minable et barbant, ersatz sans imagination entièrement pompé sur le **Conan** de John Milius y compris jusque dans sa partition musicale (la même avec des chœurs susurrant le nom du héros pour toute parole).
Comme dans le mémorable **Thor Le Guerrier,** une voix off solennelle ouvre les festivités en annonçant avec force et sérieux le destin fabuleux de Sangraal, preux guerrier déambulant dans la lointaine banlieue de Rome, guide de son peuple (30 figurants et dix chevaux). La terre promise découverte après une longue errance, notre héros et sa nation se voient tourmentés par un affreux tyran pactisant avec les puissances des ténèbres. Mais rassurez-vous tout finira bien.
Hormis le profond respect que les auteurs du film marquent envers les archétypes on peut voir de belles choses dans **Sangraal** à commencer par Sangraal lui-même, plus bovin que Thor et Ator réunis. Il y a aussi les ventres bien replets des hommes de sa troupe, leurs perruques épaisses, les apparitions et disparitions de la déesse du mal (comme chez Méliès, le technicien des effets-spéciaux utilise des fumigènes, des feux du Bengale !). Et encore des figurantes aux seins nus qu'immolent des méchants en string : C'est dire que le budget devait être étriqué. Et ce n'est pas Michele Massimo Tarentini qui se plaindra de la tenue légère de ses acteurs. En consciencieux « ancien » de la série des **Toubib du Régiment** et autre **Prof du Bahut,** il n'a pas oublié de mettre en valeur l'anatomie de ces dames. Ainsi peut-on reluquer le postérieur (fort joli d'ailleurs) de l'héroïne dévalant le lit d'une rivière. Travellings accélérés (le zoom, ça fait vulgaire !), jupettes mouillées adhérant aux fesses... Le cinéaste connaît la technique, l'effet est réussi. Pour ce qui révèle de l'aventure et du fantastique, Tarentini patauge, usant de contre-plongées, du grand angulaire, histoire de faire épique et grandiose. Le résultat escompté est à l'opposé des ambitions : ces « trucs » accentuent encore davantage la pauvreté des moyens, l'absence de tout talent et même de savoir-faire. Finalement, la seule qualité de **Sangraal** est sa ringardise, atout que seuls quelques fervents amoureux du troisième degré (si ce n'est le quatrième) apprécieront à sa juste valeur. En fait, **Sangraal** est une œuvre élitiste. Qui l'eut cru ?

Marc TOULLEC





FANTOMES A LOUER

The House where evil dwells).
U.S.A./Japon 1982
Prod. : Martin B. Cohen/United Artists
Réal. : Kevin Connor
Scénario : Robert A. Suhosky d'après un roman de James W. Hardiman.
Dir. Photo. : Jacques Haitkin.
Musique : Ken Thorne.
Montage : Barry Peters.
Int. : Edward Albert, Susan George, Doug McClure, Amy Barrett, Mako Hattori...
Durée : 1 H 30. Dist. : Les Films Jacques Leitienne.
Exploitation initialement prévu sous le titre La Maison Des Fantômes.

Il y a deux Kevin Connor. Celui qui réussit de pétillants petits films d'aventure dans la tradition Verne/Burrough **(Le Sixième Continent, Le Continent Oublié)** et un monument d'humour noir **(Nuit de Cauchemar).** Et le Connor des mauvais jours, celui de **Fantômes à Louer,** coproduction niponne et yankee qui passa par chez Feu United Artists et Parafrance avant d'atterrir chez les films Leitienne.
A la base de l'échec du film, un scénario invraisemblable de convenu. Une maison hantée louée pour une bouchée de pain, un jeune couple flanqué d'une fillette insupportable... Déroulement classique : les époux se rient de la réputation des lieux, ce sont d'abord des détails insignifiants qui trahissent la présence de fantômes (déplacement d'objets...)... La tension est censée monter en flèche. Suivent des hallucinations, des possessions, un prêtre exorciste fait une apparition rapide... Le trouillomètre devrait crever le plafond.
Pour bien montrer que nous sommes au Japon, Kevin Connor nous gratifie d'un peu de folklores (sachez que dans ce beau pays, on danse et on pêche des huitres !).
Jusque dans les moindres recoins du script, le scénariste donne dans la redite (l'inévitable photographie où n'apparaissent pas les ectoplasmes pourtant présents devant l'objectif !) quant ce n'est pas dans le gag involontaire (le possédé hystérique poussant sa fille à manger sa soupe, le visage d'un fantôme ricanant au fond d'une tasse...). Bref, tout le film ne débite que stéréotypes et situations déjà exploitées mille fois, sauf le final qui, curieusement, ramène au tout début, lui aussi très réussi et augurant une œuvre dans la lignée des « ghost stories » japonaises.
Lors de ces scènes d'exposition, le metteur en scène illustre superbement une histoire toute simple. Deux amants se retrouvent, le mari se pointe... Ombres derrière de fines paroles, visages cadrés à l'extrémité des plans, musique traditionnelle puis explosion de violence qu'un hara-kiri clot en beauté. Manifestement, Kevin Connor s'est laissé fasciner par le Japon médiéval et la possibilité d'imiter les maîtres nipons du genre. Par la suite, une fois l'action bien installée en 1980, la déconvenue prime. Un flash-back insuffle une bouffée

Ci-contre : FANTOMES A LOUER. A gauche : BLOOD SIMPLE et SANGRAAL.



d'intérêt à une trame incapable de s'orienter vers une déviation quelconque.
Si on rit souvent de la grossièreté des effets-spéciaux, impossible en revanche de sourire aux scènes de ménage entre Susan George et Edward Albert, à leur nuit d'amour romantique, au jeu pesant de Doug McClure...
Après pareil ratage, Kevin Connor nous doit une revanche. Qu'il jette un coup d'œil sur le scénario avant de signer le contrat !

Marc TOULLEC

DREAMSCAPE

U.S.A. 1984
Réal. : Joseph Ruben. Scén. : David Loughery, Chuck Russell, Joseph Ruben. Ph. : Grian Tufano. Déc. : Jeff Stags. SFPX : Graig Reardon, Richard Taylor, Pete Curran. Mont. : Richard Halsey. Mus. : Maurice Jarre. Prod. : Bruce Cohn Curtis. Avec : Dennis Quaid, Max Von Sydow, Christopher Plummer, Kate Capshaw, Eddie Albert.

Distribution de choix pour un super-thriller onirique. Alex Gardner (Dennis Quaid) est médium. Joueur invétéré, il vit de ses gains aux courses jusqu'au jour où, traqué par une poignée de books mécontents, il se trouve obligé d'accepter l'offre de son mentor, le docteur Novotny (Max Von Sydow) : participer à des expériences sur le rêve, ou plutôt se projeter dans le rêve d'un « dormeur » par voie télépathique.
Menée dans un collège scientifique, Thornill Collège (hommage à Hitchock : Roger Thornill est le personnage incarné par Cary Grant dans **La mort aux trousses**), l'expérience est contrôlée par un agent du gouvernement, Bob Blair (Plummer), ami du Président des Etats-Unis (Eddie Albert), qui, victime de cauchemars horribles, vient se faire « traiter » au collège. C'est là que Tommy Ray Glatman, un médium psychopate, entre en jeu : il doit rentrer dans le rêve du Président et le tuer, partant du principe que si l'on rêve que l'on meurt, on ne se réveille pas... Alex entrera lui aussi dans le rêve d'Eddie Albert, fournissant au spectateur émerveillé l'occasion d'assister à une des plus belles scènes fantastiques tournée depuis longtemps : le duel entre les deux médiums, le bon et le méchant, dans un décor d'authentique cauchemar post-nucléaire. On murmure à haute voix que Joseph Ruben aurait eu entre ses pattes velues le script des **griffes de la nuit** avant que le film ne soit tourné et l'aurait copieusement pillé. Partant de là, il a aussi pillé **Little nemo, Sandman,** la superbe bande de Jack Kirby, et bien d'autres. Franchement, ça n'est pas bien grave ; **Dreamscape** est un film intelligent, insistons là-dessus, ça se fait rare. Dennis Quaid est excellent, Von Sydow, on le savait déjà, est un acteur terriblement méconnu, capable de tout jouer et dans plusieurs langues. En plus, Eddie Albert (Ah, **Les arpents verts** !) est plus que convaincant dans son rôle de Président torturé par la menace nucléaire ; Christopher Plummer est un salaud parfait mais le plus inquiétant de tous, c'est David Patrick Kelly (**The warriors, 48 heures, Hammet**), merveilleux malade hyperviolent qui, non content d'avoir tué son père, marche avec Blair pour tuer le Président...
Le film fonctionne étonnamment bien, alors qu'il aurait pu prêter à un sourire de demi-contentement. Tout y est : action, comédie, SPFX somptueux, personnages fouillés, script diablement malin et final grandiose. Du VRAI cinéma. Servi par une équipe de créateurs de SPFX pas à piquer des hannetons : le créateur du splendid Homme-Serpent, Graig Reardon (**Poltergeist**), Rocco Gioffre (**Blue thunder, Twilight zone - the movie, Gremlins & Buckaroo Banzai**), Richard Taylor (**Looker, Tron**) et Pete Kuran (**Star wars, Conan, Jedi,** etc.), du beau monde en un mot. **Dreamscape** offre la trop rare occasion de prendre un plaisir total à une action et de savourer des effets spéciaux parfaits parfaitement intégrés à l'histoire. Ah oui, on voit un court instant les très jolis seins de Kate Capshaw, le personnage le moins intéressant du film. Faites de beaux rêves.

Bernard LEHOUX

STARFIGHTER

The last starfighter. 1984. USA. Prod. : Gary Adelson, Edward O Denault. Réal. : Nick Castle. Scén. : Jonathan Betuel. Ph. : King Baggot. Mont. : C. Timothy O'Meara. Déc. : Ron Cobb. Mus. : Craig Safan. Avec : Lance Guest (Alex Rogan), Dan O'Herlihy (Grig), Catherine Mary Stewart (Maggie Gordon), Barbara Bossom (Jane Rogan),... Dist. : AAA (tchoum). 100 mn.



Les deux scènes : DREAMSCAPE.

J'ai vu **Starfighter** cela fait maintenant quelques semaines.

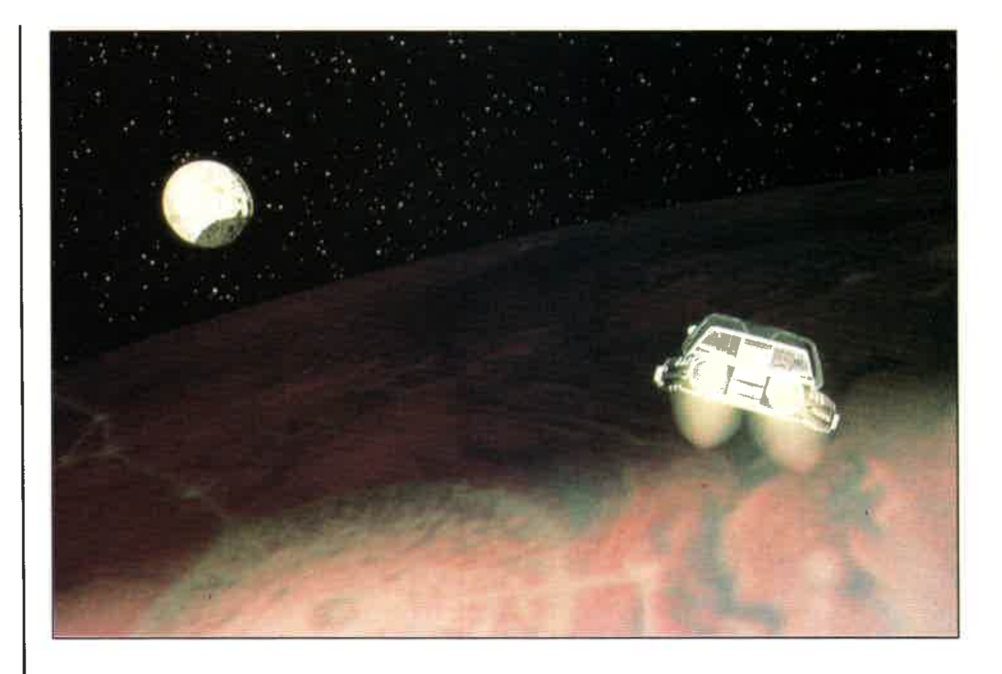
C'est un « space opera » qui raconte comment Alex, un jeune américain sans histoires, est amené à intervenir dans une guerre extra-terrestre et à libérer les opprimés des oppresseurs. Happy end.

Le scénario va et vient entre deux lieux : un camping, le « Starlite Starbrite Trailer Park », avec sa vie quotidienne, terre-à-terre, qui nous est longuement (et superbement) décrite lors de la séquence d'ouverture. Et puis la planète Rylos et ses alentours, où se joue rien moins que l'avenir de la galaxie toute entière... La réalité et le rêve mis côte à côte : **Starfighter** est un conte.

Et ce qui fait passer Alex (le héros), de l'autre côté du miroir (du Middle West aux espaces intersidéraux), c'est un jeu vidéo. Un jeu vidéo qui porte le même nom que le film. Et qui est le pivot même du film : il le résume (de même qu'Alex réussit à détruire les vaisseaux spatiaux du jeu, il pulvérisera l'armada des envahisseurs) ; il est l'élément-charnière qui fait avancer le récit (c'est parce qu'il bat le record de points du jeu vidéo, preuve de son habileté, qu'il est choisi pour combattre). Et puis, on se doute que ce jeu vidéo ne va pas manquer de sortir des deux dimensions de l'écran cinématographique, pour aller rejoindre les réalités financières du « merchandising ».

Ceci dit, le prédédent film du réalisateur Nick Castle, **The Assassination Game** (TAG) reposait déjà sur l'idée du jeu. Simplement, c'était un petit film de série (produit par la New World de Corman, je crois) avec des clins d'œil partout, un rythme (de scénario et de découpage), et des personnages qui avaient de la chair.

Par contre, **Starfighter** ne décolle jamais. Il faut la cocasserie involontaire d'un sous-titre



(quand l'extra-terrestre Grig parle à Alex de son « épousoïde ») pour réveiller la salle l'espace d'un éclat de rire.

Starfighter joue à fond la carte du synthétisme, que ce soit les costumes en caoutchouc des créatures extra-terrestres (parfois très drôles, il faut le reconnaître), ou alors les images conçues par ordinateur pour les scènes spatiales.

Le côté « second degré » de Nick Castle sauve parfois la mise (en scène) lors de quelques plans dispersés au fil de la pellicule.

Malheureusement, le synthétique enveloppe la vie, l'étouffe, empêche les acteurs de respirer, interdit aux personnages d'exister.

Starfighter se veut un conte, certes, mais le symbolisme simplificateur des contes (au niveau des personnages, des situations et de la narration) ne justifie pas un tel schématisme.

Au contraire, derrière les archétypes, on attendrait un souffle un peu ambigu, un peu pervers qui fiche en l'air tout ça et qui prouve qu'à la source du film, il y a autre chose qu'un ordinateur ; ou qu'une batterie d'« executives » de la Lorimar et de l'Universal pour qui conte s'écrit « comptes ».

L'infantilisation du cinéma américain (et européen) aujourd'hui, c'est peut-être des technologies qu'on utilise à tort et à travers ; c'est peut-être aussi des producteurs dont l'unique souci est de s'en mettre plein les poches.
Mais ça pourrait bien être également des réalisateurs qui refusent de voir les problèmes en face, et qui, soit trop vieux, soit trop jeunes, pleurnichent sur les pellicules du « bon vieux temps » ou alors prennent le cinéma pour le dernier magasin de gadgets électroniques du coin.
Je me demande ce qu'en pense Nick Castle.

Jean-Michel LONGO.



BABY (LE SECRET DE LA LEGENDE OUBLIEE)

USA, 1984.
Réalisateur : B.W.L. Norton.
Producteur exécutif : Roger Spottiswoode.
Scénario : Clifford et Ellen Grean.
Directeur de la photographie : John Alcott.
Montage : Howard Smith et David Bretherton.
Dinosaures créés par Isodoro Raponi et Roland Tantin.
Avec : William Katt (George Loomis), Sean Young (Susan Loomis), Patrick McGoohan (Dr Eric Kiveat).

Baby commence comme un film de jungle sur le mode des mondes perdus. Il y est question d'un couple de chercheurs qui est convaincu de l'existence de lézards géants – des dinosaures en fait – vivant quelque part au cœur des ténèbres.
Un méchant scientifique entouré de mercenaires et d'une tribu d'autochtones donne du fil à retordre à nos deux jeunes explorateurs.
En effet, ce dernier s'empare d'un jeune dinosaure innoffensif après avoir tué son père. Ils rejoignent la civilisation suivie de George et Susan qui essayent de délivrer Baby. Une course folle s'engage mais il leur faudra l'aide d'une tribu d'indigènes pour sauver le gentil dinosaure et sa mère.
Produit par la division Touchstone de chez Walt Disney (Déjà responsable de **Splash**), **Baby, le secret de la légende oubliée** est un film étonnamment primaire pour diverses raisons.
Tout d'abord le caractère primitif des bons sauvages qui passent la moitié du film à hurler et à supplier. Ensuite l'approche psychologique absurde du petit dinosaure qui compose un fils substitut pour le couple type des années 80.
Sans oublier la pauvreté des effets spéciaux qui sont pour le moins ratés.
Les dinosaures se déplacent sur le sol et dans l'eau mais restent malgré tout de pauvres objets mécaniques. Même les enfants reconnaissent aisément l'aspect mécanique des dinosaures, ce qui fait disparaître toute une partie magique de l'histoire.
Finalement **Baby** est simultanément cynique et privé de génie, une combinaison pour le moins dénuée d'intérêt.

Maitland Mc DONAGH

LA ROSE POURPRE DU CAIRE

USA. 1985
Réal. & Scén. : Woody Allen
Prod. : Robert Greenhut
Dir. de la Phot. : Gordon Willis
Chef décorateur : Stuart Wurtzel
Montage : Susan E. Morse
Musique : Dick Hyman
Interprétation : Mia Farrow (Cecilia), Jeff Daniels (Tom Baxter/Gil Shepherd), Danny Aiello (Monk), Irving Metzman (le directeur du cinéma), Stéphanie Farrow (la sœur de cecilia).
Une production Jack Rollins & Charles H. Joffe
Durée : 1 h 21
Distribution : Twentieth Century Fox France.

Woody Allen dans Mad Movies ? Il n'y a pas de quoi s'étonner en fait, tant il est fatal que l'humour si farfelu de Woody nous emmène d'une façon ou d'une autre dans des situations appartenant au fantastique, à l'irréel, à la fantaisie la plus débridée. Alors que dans ses œuvres telles **Tombe les filles et tais-toi, Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe...**, ou même **Comédie érotique d'une nuit d'été,** le fantastique était utilisé de façon plutôt allégorique, dans **La rose pourpre du Caire,** et bien qu'il s'agisse avant tout d'une love-story, on entre de plain pied dans la dimension du merveilleux, ou plutôt c'est cet autre côté qui vient vers nous. Un conte de fée dans un cinéma de quartier. Voilà à peu près l'aventure que va vivre Cecilia (Mia Farrow), jeune femme délaissée et exploitée par un gros mari fainéant qui ne pense qu'à boire et à se la couler douce en jouant aux dés avec ses potes. Et pourtant les temps sont durs. C'est la dépression, le chômage et la misère pour beaucoup de citoyens. Pour survivre, Cecilia est serveuse avec sa sœur dans un snack-bar ; le reste de son temps, elle le passe à rêver en allant voir tous les films programmés au cinéma du coin. C'est une cinéphile acharnée qui n'hésite pas à retourner voir un film plusieurs fois (cela nous arrive aussi assez souvent, remarquez), tel ce **Purple Rose of Cairo** dont

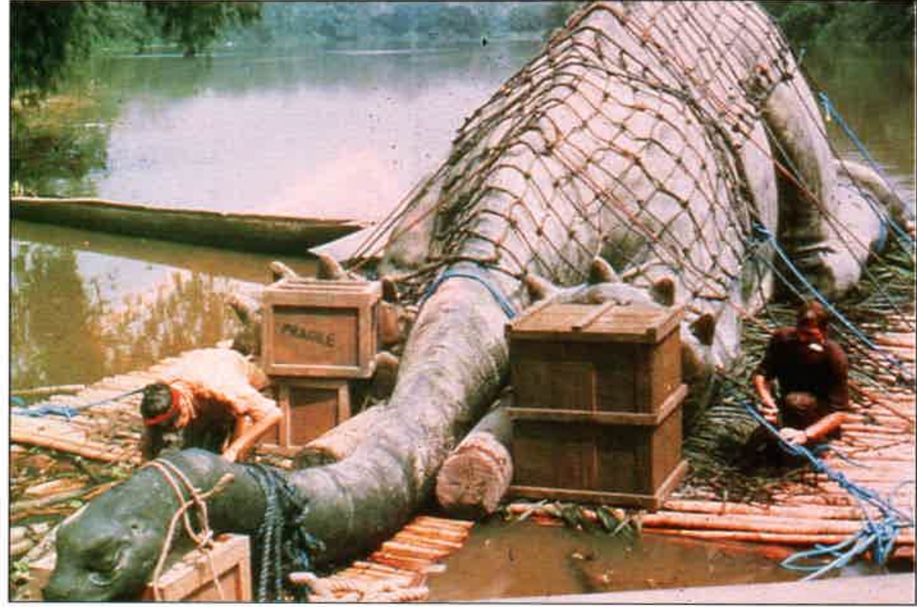
Photos des deux pages : BABY.
Ci-dessous : LA ROSE POURPRE DU CAIRE.



elle raffole et qui n'est pourtant qu'un mélo poussif et mondain, dont les personnages visitent une Egypte de studio entre deux soirées arrosées de champagne au palace colonial.

Mais ce qui la fascine, Cecilia, c'est le personnage de Tom Baxter, l'explorateur de carnaval qui sert de guide aux touristes snobinards. Elle le regarde avec une telle intensité, une telle assiduité (elle doit en être à sa 4e ou 5e séance), que soudain Tom Baxter se retourne, la regarde, l'interpelle et... sort de l'écran à la stupéfaction générale. Panique du projectionniste, ahurissement du producteur et désapprobation des autres acteurs du film qui vont alors entamer un dialogue hilarant avec le public, réclamant à cors et à cris qu'on leur ramène l'échappé de la bobine six, et se mettant en grève en attendant. Le déserteur de pellicule est donc en cavale avec Cecilia et ils commencent à vivre une merveilleuse histoire d'amour, jusqu'à ce que l'interprète du rôle de Tom Baxter, de son nom Gil Sheperd, se mette à la recherche de son double pour le faire réintégrer l'écran.

Imaginez ce que Woody Allen a pu produire à partir d'une idée aussi follingue !
L'humour vient bien entendu principalement du décalage entre le personnage fictif de Tom Baxter et la réalité qui l'entoure. Son univers étant réduit au caractère qui lui a été imparti dans le film ainsi qu'à ses autres rôles, il va continuer à penser et à réagir en conséquence. Ce qui nous vaut des répliques savoureusement absurdes du genre : « Mais où est donc le fade-out (fondu enchaîné) ?» alors qu'il embrasse de plus en plus fougueusement Cecilia. Ou encore son désappointement lorsqu'il ne peut faire démarrer une voiture aussi facilement que dans ses films !



Le pire c'est que Cecilia tombe amoureuse des deux personnages, le fictif et le réel, tous deux aussi séduisants l'un que l'autre, et pour cause ! Cette double idylle invivable va entraîner un choix des plus difficiles et une cruelle déception finale, comme un rêve magnifique qui s'interrompt abruptement.
Mêlant son sens de l'absurde coutumier à une tendresse irrésistible, Woody Allen nous propose ainsi un formidable poème d'amour envers le 7e art, hissé dans ce film au rang d'entité autonome et brisant par là-même les rapports habituels entre le spectacle et les spectateurs. De leur rôle solitaire et passif, ceux-ci peuvent alors accéder à un rôle actif en projetant leurs désirs et leurs rêves sur l'écran ouvert à la réalité. Certains s'en trouvent dérangés dans leur confort ronronnant. D'autres, comme Cecilia, n'hésitent pas à passer de l'autre côté du miroir pour vivre intensément leurs désirs les plus profonds. Vu sous cet angle, **The Purple Rose of Cairo** apparaît bien comme un manifeste libérateur, plein de pétillance, de grâce et de joie de vivre.

Denis TREHIN.

FESTIVAL DE SAINT-MALO

JOHN, STANLEY, DARIO ET LES AUTRES AU PAYS DES CORSAIRES

Chouette festival que celui de Saint-Malo, 4e du nom. Chouette non seulement par une sélection très élaborée mais de par le cadre de cette cité historique où s'élèvent intacts les vestiges d'un passé glorieux (la flibuste, Surcouf...).
Trève de documentaire, causons cinoche. Manifestement les organisateurs ont voulu bien faire les choses en diversifiant au maximum la programmation (courts et longs métrages, concours parallèle de vidéos amateurs, exposition de photographies...). Et pour parrainer l'ensemble, on mobilise Starfix présent sous la forme d'Héléne Merrick ainsi que Travelling qui a délégué son Marcel préféré. Ajoutons que même les ouvreuses étaient jolies ! La consécration en quelque sorte. Aussi séduisantes soient-elles, on s'était pas déplacé pour elles mais pour une vingtaine de films répartis sur cinq jours.

TROIS BAVA, UN ARGENTO

Que Bava soit un cinéaste rare doublé d'un génie de l'esthétique à l'écran ne fait plus de doutes depuis des lustres. **Six Femmes Pour L'assassin** (1962) et **Le Corps Et Le Fouet** (1963) l'ont prouvé une nouvelle fois.
Un tueur masqué trucide une demi-douzaine de mannequins ; une jeune femme prise d'amour pour un être sadique voit ce dernier revenir d'outre-tombe pour la tourmenter. Deux scénarios tout simples mais riches et surtout une splendeur picturale de tous les instants, des couleurs belles à vous arracher des larmes. Et quelle macabre atmosphère, quelle violence ! Deux chefs-d'œuvre. Venu la décennie suivante, **Baron Blood** (1972) n'est pas de ce niveau mais demeure pétri des séquences forts réussies que Bava a peaufiné au détriment d'une intrigue aussi exsangue que le spectre qui la hante.
A la diffusion de trois Bava, s'imposait obligatoirement un Argento, histoire de comparer les influences du premier sur son élève. Plus que doué, Argento en rajoute encore dans le baroque, l'horreur graphique. D'où le chef-d'œuvre, d'où le mythique **Suspiria** (1976) avec son académie de danse investie par des sorcières, sa frêle Jessica Harper errant dans d'inquiétants corridors et ses meurtres éblouissants. Eblouis de sang.

DEUX LEWTON

Face aux débordements plastiques de Bava et Argento, il était de bon ton de présenter deux productions Val Lewton (nom synonyme de suggestion, de retenue) : l'une célébrissime **(La Féline** de 1942 signé Jacques Tourneur) ; l'autre, sa suite lointaine **(La Malédiction des Hommes Chats** de 1944 signé Robert Wise et Gunter Von Fritsh) par contre méconnue. En gros, ces deux œuvres tracent le destin tragique d'Iréna, victime d'une malédiction ancestrale qui fait d'elle une panthère. Ce sont des films lents, envoûtants où le noir et le blanc confère aux images une poésie mâtinée d'une inquiétude sous-jacente. De l'épouvante **(La Féline)**, on passe au conte de fées **(La Malédiction...)**, à une des plus belles réflexions que les rêves de l'enfance que le cinéma nous ait jamais offert. Sublime.

DE GRANDS CLASSIQUES

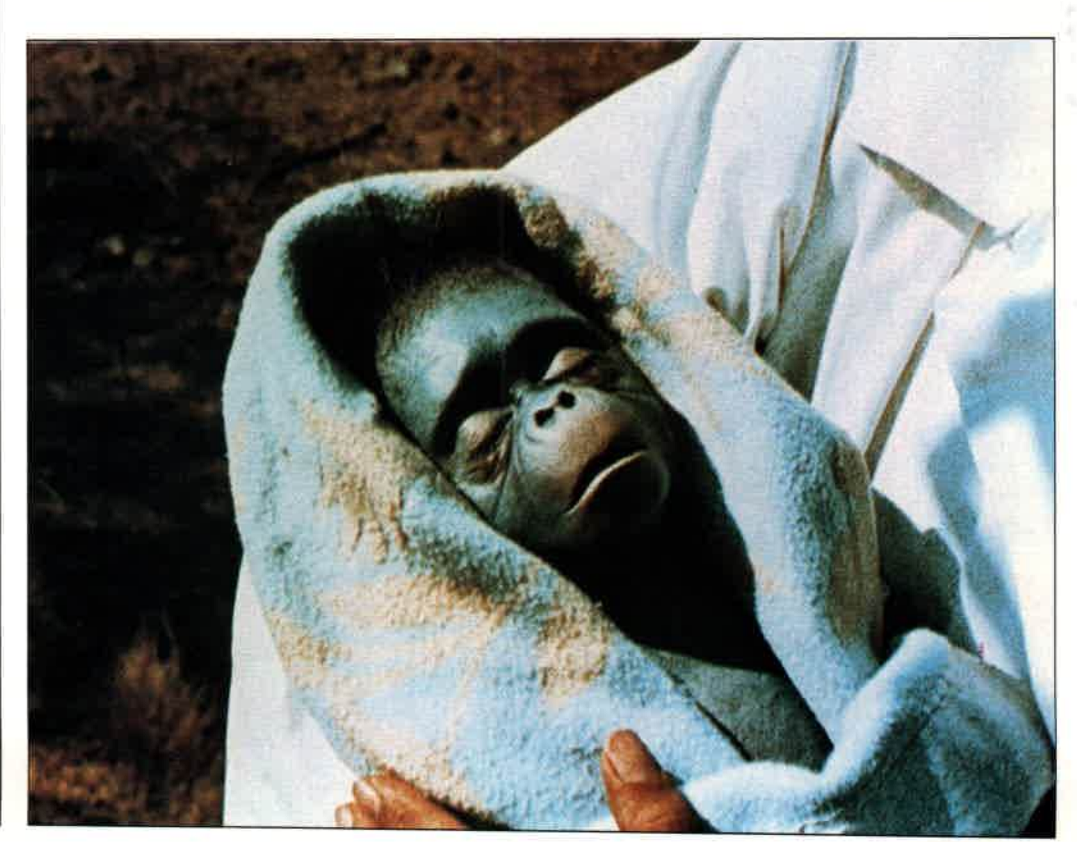
L'ennui avec des œuvres promues au panthéon des immortels du genre est qu'une nouvelle vision rique de les rabaisser à un niveau moindre. **L'Homme Qui Rétrécit** (1956) de Jack Arnold ne souffre aucunement de ce handicap rétroactif. Il reste un fabuleux festival d'effets-spéciaux mais aussi une bouleversante représentation de toutes proportions dans l'univers. Les dernières minutes durant lesquelles le héros réduit à quelques millimètres ausculte les cieux et comprend demeurent inoubliables.
Autre classique : **L'Exorciste** (1973) de William Friedkin. Dix ans après, il conserve intacte toute sa force, toutes ses capacités propres à effrayer. Mieux qu'une suite de séquences horribles, **L'Exorciste** a su trouver le juste milieu entre le fantastique et un cinéma plus intimiste. **La Nuit Des Morts-Vivants** (1968) de George A. Romero demeure toujours aussi impressionnant. Caméra virevoltante, style reportage, frénétique... Un délicieux vertige prend vite le spectateur à l'estomac, puis à la gorge. Pas mal de vertiges aussi dans **Le Voyeur** (1960) de Michaël Powell, un des ancêtres du Psycho-Killer, un film qui, à l'époque, dérangea grand monde et ruina son auteur. Toujours saisissant, toujours beau et toujours aussi cruel, des qualités qui sont également celles de **L'Autre** (1972) de Robert Mulligan traitant du thème de l'enfance diabolique avec sensibilité. Le bien, le mal, des jumeaux, l'un influencé par l'esprit maléfique de son frère mort : de l'étroite association de ces éléments, Mulligan a tiré une œuvre bouleversante, complexe, d'une habilité surprenante et ambigüe dans sa conclusion.

DE FUTURS CLASSIQUES

Un festival comme celui de Saint-Malo permet non seulement pour les jeunes fantasticophiles de découvrir des films déjà anciens mais aussi de reconsidérer des titres plus récents, de les prendre avec le recul nécessaire. Ainsi peut-on qualifier **Outland** (1981-Peter Hyams) d'œuvre d'une importance capitale dans le domaine de la science-fiction. La minutie de la reconstitution du Centre minier de Io le dispute à l'épaisseur psychologique des personnages.
Déjà classique, **Hurlements** (1980) de Joe Dante qui vaut infiniment mieux que la réputation de « petite série B bien sympathique » qui lui a été faite à sa sortie. Pour tout dire, c'est le meilleur film de loup-garou de toute l'histoire du cinéma ! Classique aussi, **Shining** (1980) de Stanley Kubrick dont le côté humour noir apparaît bien probant ; **New-York 1997** de John Carpenter (1980) mené tambour battant sur un rythme métronomique ; le délirant **Shlock** (1972) de John Landis et son avalanche de clins d'œil...
Saint-malo 1985 à peine fini, la cuvée 86 et déjà en préparation avec notamment une rétrospective Lucio Fulci. On en bave d'avance.

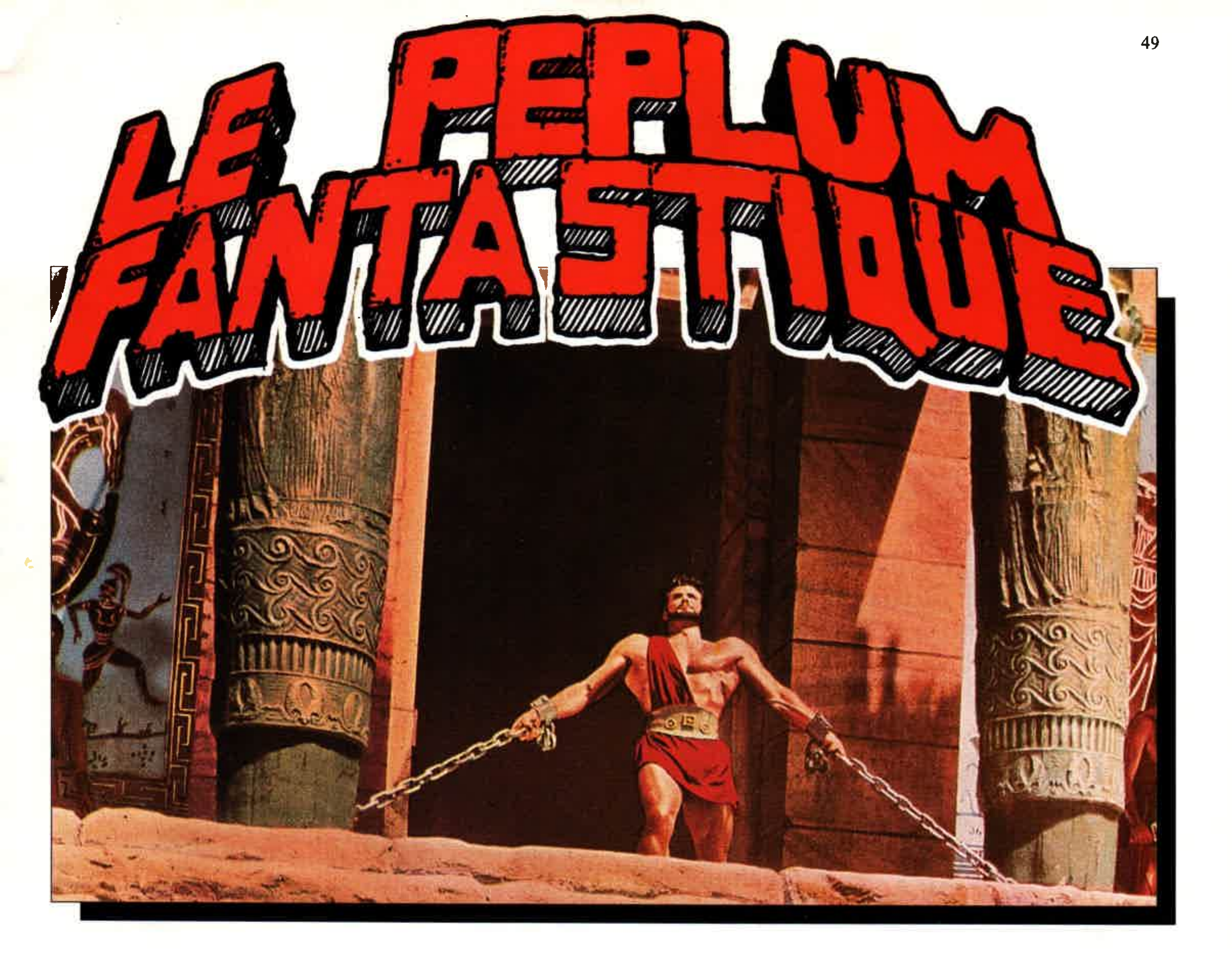
Marc TOULLEC





Une curieuse progéniture dans SCHLOCK.

LE PÉPLUM FANTASTIQUE



L'un des premiers à filmer la mythologie sera Georges Méliès qui, dès 1868, a mis en scène **Pygmalion et Galathée,** pour enchaîner avec **Neptune et Amphitrite** (1899), **le Tonneau des Danaïdes** (1900), et jusqu'en 1905 **(Ulysse et Polyphème).** Ces courtes bandes de quelques minutes, destinées aux exploitations foraines, ne doivent bien sûr pas être comparées aux grandes fresques épico-historiques qui se tourneront dans les années 10 ou 20 – et moins encore aux péplums des '60.

Reflétant les options esthétiques de l'époque, la peinture académique ou « pompier » (1830-1914), ces **tableaux animés** de celluloïde transportaient dans la rue des thèmes de prédilection des œuvres historico-mythologiques qui triomphaient au Salon, – les toiles des Lawrence Alama-Tadema, des Jean-Léon Gérôme, des Eloy-Firmin Feron, des Georges Antoine Rochegrosse.

Contiguë à la peinture hyperréaliste est la photographie. De nombreux peintres académiques du XIX[e] travaillent d'après des documents photographiques. L'alibi académique ne cautionnera pas exclusivement l'art officiel. Des photos coquines de Nymphes au bain et autre Grâces enlacées (qui feront les délices des amateurs de cartes postales)

Dès ses origines, le cinéma ou art de montrer des prodiges, a été attiré tant par le grand spectacle que par les possibilités de trucages : cataclysmes bibliques, métamorphoses mythologiques. Le Péplum et le cinéma fantastique étaient nés.

s'y référeront comme la littérature du second rayon qui, en cette fin de siècle, et davantage dans le sillage de **Salammbô** que de l'édifiant **Quo Vadis** va, de Jean Bertheroy à Alfred Jarry – en passant par le distingué helléniste Pierre Loüys **(Aphrodite)** (par ailleurs photographe très averti) fantasmer l'Eros antique.

LE FANTASTIQUE ET L'HISTOIRE ANTIQUE

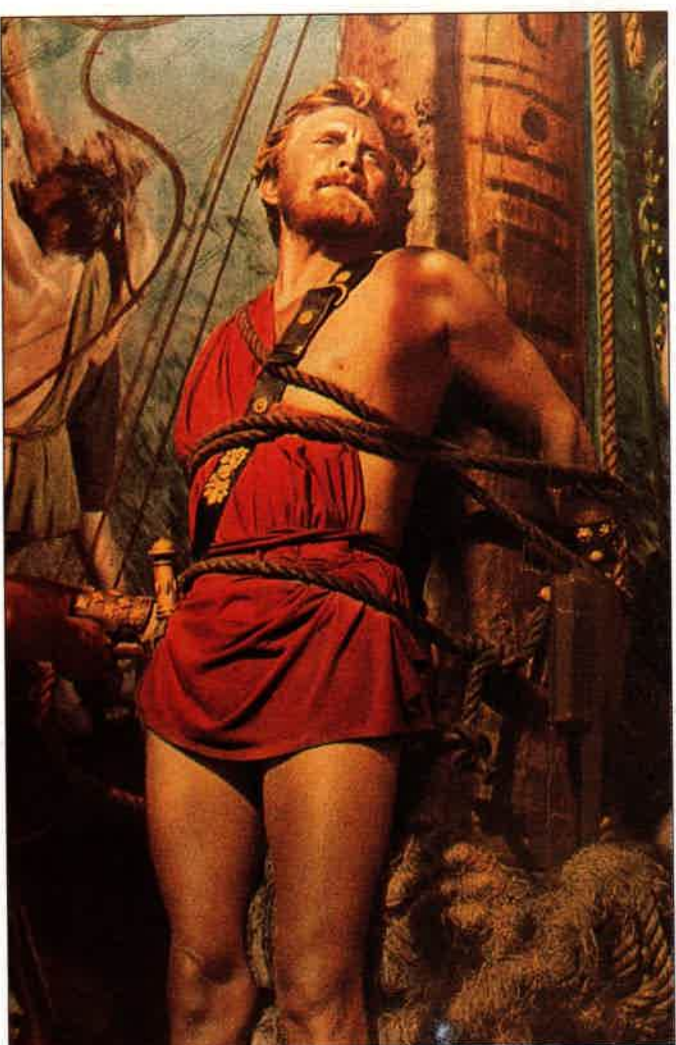
Le Péplum ou cinéma historico-mythologique, comme son nom l'indique, se subdivise théoriquement en deux catégories : le film historique et le film mythologico-fantastique. Quelquefois les deux genres s'interpénètrent ostensiblement, tel **Rome contre Rome** (War of the Zombies - en Belgique : **Le Sorcier de l'Arménie)** (Giuseppe VARI, 1963), où l'on voit, pendant la guerre contre Mithridate, une légion romaine zombifiée retournée contre les troupes du proconsul Lucullus. Comme tous les films d'horreur italiens des '60, le style lorgnait vers les modèles anglais de la Hammer.

En fait, nous aimerions préciser d'emblée ce que la reconstitution historique cinématographique ou littéraire, même d'inspiration la plus classique, implique en fantasmes de toutes sortes. N'importe quel péplum historique – à priori donc, non fantastique – devient **ipso facto** fantastique. Car le cinéma italien, dans sa vision de la romanité païenne (confirmée par la romanité papale qui, en prolongeant celle-là, fera le mythe de la « Ville Eternelle »), est à l'école prophétique de Virgile **(Enéide, VI,** 788 sqq.). Ecrivant sous Auguste, et témoin de la grandeur impériale, Virgile pouvait allègrement faire dire par la Sibylle, avec un millénaire d'avance, à quel destin glorieux serait voué Rome et la postérité des Julii, et évoquer dans l'Averne les âmes des héros encore à naître.

Photo : Steve Reeves dans LES TRAVAUX D'HERCULE.

Il y a donc une aura de fantastique dans ces évocations filmiques des héros romains : Romulus (Steve Reeves), Mucius Scaevola (Gordon Scott), Jules César à la stature plus grande que nature : César, le chef qui rassemble et conduit la nation ; César au destin prévisible, puisque connu du spectateur, au moins dans ses grandes lignes, et par cela même mythique, fantastique.

Soumise à l'appréciation de jugement, l'Histoire n'est pas – ne saurait être – une science exacte. Elle implique toujours, pour une part, les sentiments de celui qui l'écrit, aussi critique veuille-t-il être. Au cinéma, tout bascule. L'Histoire s'y dessine à grands coups de **clichés** et de **bons sentiments.** Un exemple : **La Charge de Syracuse** (1959), qui lorgne vers la SF, puisque se rattachant au cycle des « Grands Inventeurs ». Le **Poncif,** c'est le cliché pseudo-historique des fameux miroirs incendiaires, inconnus des historiens de la Seconde Guerre punique. Archimède ne nous a d'ailleurs laissé aucun traité de catoptrique (quoiqu'un livre d'optique, en réalité d'Euclide, lui ait été attribué à tort). Les célèbres miroirs ne lui seront attribués que sept siècles après sa mort, par Anthème de Tralles, l'architecte de Justinien et de Théodora. Les **bons sentiments,** c'est le brave Archimède (incar-



né par le bellâtre Rossano Brazzi), qui survit à la prise de Syracuse, alors que périt son ennemi Marcellus, le consul romain (en réalité, c'est l'inverse qui s'était produit). Un autre exemple serait celui des gladiateurs justiciers qui, dans le péplum italien du moins, ne semblent pas mener une si désagréable existence. Ce postulat mériterait d'ailleurs d'être pris en considération si l'on veut bien resituer la gladiature dans la réalité de la vie antique (où, les esclaves étant plus nombreux que les maîtres, l'aliénation de l'homme était la norme), et non les canons moraux du XXᵉ s., coloriés de romantisme marxiste.

DES MIRACLES...

Ne nous attardons pas sur les **péplums religieux** – bien que le **Reference guide to fantastic films** de Walt Lee, cible de l'amateur, les recense scrupuleusement. Si l'insolite, l'anormal, le surnaturel constituent le critère du fantastique, il faut reconnaître qu'effectivement, il n'y a rien de très naturel lorsque (comme dans **Les Gladiateurs,** Delmer DAVES, 1954), un chrétien défroqué, Victor Mature, retrouve la Foi, corollairement celle qu'il aime, aveugle, recouvre la vue ! Mais sans doute l'amateur attend-t-il mieux que de voir l'eau changée en vin pour l'édification des masses (encore que, lorsque Jésus commence à ressusciter des morts...).

CATACLYSMES

Evoquons aussi très brièvement le péplum-catastrophe. **Les Derniers Jours de Pompéi, Atlantis Terre Engloutie, Sodome et Gomorrhe,** etc. Malédictions bibliques et science-fiction s'organisent en un cocktail qui, de la simple anecdote (la femme de Loth changée en statue de sel ; la technologie futuriste des Atlantes) au spectaculaire anéantissement final, condamne la Cité antique, sa splendeur synonyme de péché, sa puissance établie sur l'esclavage et l'injustice (l'incendie de Rome, dans **Quo Vadis**), tout en réservant aux connaisseurs des morceaux de bravoure qui ne sont pas sans lettres de noblesse. Par exemple, la destruction de Pompéi, dans la version de SCHOEDSACK (1935), avait été mise au point par Willis O'Brien, le créateur de **King-Kong,** 1933.
Parfois la destruction de la ville pécheresse n'est pas le fait de la colère de(s) Dieu(x) ou des caprices de Dame Nature – mais de la justice vindicte du surhomme. Dans **Superman 1,** on a vu le justicier en collant bleu faire tourner à rebours le globe terrestre, afin de remonter le temps et prévenir le meurtre de celle qu'il aime. Démesure toute américaine ! Le péplum, genre humaniste, a relu la Bible et s'inspire autant de Samson et les colonnes du temple, que de l'exploit de Josué faisant s'effondrer les murailles de Jericho (après les avoir fait miner par ses sapeurs ?). Dans **La Vengeance d'Hercule,** le fils de Zeus, ayant découvert un souterrain sous les murs d'Œchalie bâtis par les Cyclopes, fait s'effondrer le tout pour permettre l'assaut de la cavalerie thébaine.
Maciste est tué dans le **Géant à la cour de Kublaï khan,** et déjà le spectateur s'apprête à quitter la salle, croyant le film fini, lorsqu'un Esprit du Bien, trouvant cette chute peu édifiante, le ressuscite... Du fond de sa crypte sous la ville, où on l'a inhumé, Maciste ébranle les fondations et ne laissera pas deux pierres l'une sur l'autre. Dans **Hercule contre les tyrans de Babylone,** tournant le treuil dans la chambre secrète construite par Dédale, l'architecte de Babylone (sic), le héros grec fera s'écrouler la ville comme un château de cartes.

HERCULE

Hercule apparaît pour la première fois, au cinéma, dans un dessin animé d'Emile Cohl (Emile Courtet, 1857-1938), pionnier français du film d'animation : **Les Douze Travaux d'Hercule** (1910). Ce film, produit par Léon Gaumont, fut diffusé aux Etats-Unis sous le titre **Hercules and the big stick ;** dans ce court métrage de 505 pieds, l'on voyait notamment le combat contre l'Hydre de Lerne. Le graphisme de Cohl était stylisé à l'extrême : une boule pour la tête, des bâtonnets pour les membres. La première apparition **life** de l'Hercule antique semble avoir été dans **Vamping Venus** (Edward F. Cline, 1928).
Dans le sillage de **Quo Vadis ?** (1912) et de **Cabiria** (1913), le cinéma italien va voir proliférer une vogue de films à « hommes forts », émules d'Ursus (Bruto Castellani) et de Maciste (Bartolomeo Pagano) : Galaor, Ajax, Saetta, Astrea, Sansonia, etc. (et aussi quelques fortes femmes : Sansonette, Justicia). Mais ces séries n'ont rien à voir avec l'Antiquité. **La Cintura delle Amazzoni** (1920), réalisé et interprété par le colosse italien Mario Guaita-Ausonia, est une évocation moderne d'Hercule, de ses exploits dans l'Olympe contre le géant Géryon et les cavales de Diomède. Nous ignorons par contre si **L'Ultima fatica di Ercole** (Emilio Graziani-Walter, 1918) et **Il Trionfo di Ercole** (Franco Bertoloni, 1922) mettaient en scène le héros mythologique ; par contre **Hercules in the Regiment** (Pathé, 1909), **Hercule** (1937, avec Fernandel) et **Le Pilolle di Ercole** (Luciano Salce, 1960), eux, malgré leur titre évocateur, sont des comédies modernes qui n'ont strictement rien à voir avec le fils de Zeus.
Il faudra attendre les années '50 pour voir enfin Hercule prendre place dans le panthéon des héros cinématographique, avec **Les Travaux d'Hercule,** de Pietro FRANCISCI (1957). Ce film exploitait le succès commercial **d'Ulysse,** de Mario CAMERINI (1954), production Lux de Carlo Ponti et Dino de Laurentiis, avec Kirk Douglas, qui avait pulvérisé le record au box office pour la saison 54-55 ; également produit pour la Lux, il en récupérait aussi les décors. Sur les conseils de sa fille, Pietro Francisci (**La Reine de Saba,** 1952 ; **Attila,** 1953, etc.) avait engagé « Mr Universe 1950 » : Steve Reeves, vedette d'un **show-TV,** et qui était déjà apparu dans quelques petits films comme **The Hidden Face, jailbait** et, en 1954, **Athena** (Richard THORPE). En 1948 déjà, Cecil B. De Mille avait envisagé de l'engager pour **Samson et Dalida,** mais finit par fixer son choix sur le populaire Victor Mature.
Fort curieusement, **Les Travaux d'Hercule** citeront au moins deux fois **Samson...** en intégrant des prouesses non attestées dans la mythologie grecque (Hercule fait s'effondrer le portique du palais ; il plie des barres de fer). Le fils de Zeus, après avoir triomphé du Lion de Némée et du Taureau de Crète (à l'instigation d'Eurysthée, ministre du fourbe Pélias, roi d'Ioclos en Thessalie (sic)) aidait Jason à reconquérir la Toison d'or. Peu s'en était fallu que les Argonautes ne périssent entre les griffes des Amazones, dans



Photos : Kirk Douglas (ULYSSE) et MACISTE CONTRE LES HOMMES DE PIERRE.

l'île de Lemnos. A la fin, Hercule épousait Iole, fille de Pélias (sic), et s'en repartait vers de nouvelles aventures. Dans le second volet, les Argonautes déposaient Hercule, Iole et leur jeune compagnon Ulysse sur la côte d'Attique. En route pour Thèbes, sa patrie, il vainquait Antée, puis arbitrait à Colonne le conflit opposant les deux fils d'Œdipe : Etéocle et Polynice. Porteur d'un traité de paix entre Argiens et Thébains, il tombait, drogué, entre les mains des pourvoyeurs de l'insatiable Omphale, reine de Lydie. Grâce à l'astuce d'Ulysse et à l'intervention des Argonautes, Hercule se libérait de l'esclavage érotique de la cruelle reine asiatique. Et il arrivait à temps pour aider ses compatriotes à vaincre l'armée mercenaire des Argiens, après qu'Etéocle et Polynice se fussent entre-tués. Dans un troisième volet, **Hercule, Samson et Ulysse** (1964), réalisé beaucoup plus tard et avec une autre équipe (Kirk Morris remplaçant Steve Reeves), Ulysse et Hercule débarquaient en Palestine et aidaient Samson contre les Philistins. Après la sculpturale Giana Maria Canale (Anthéa, reine des Amazones) et la superbe Sylvia Dalila dans une lascive « danse des sept voiles » (ôtés un à un par la mèche du fouet d'un comparse) ! Une curieuse connotation (les Philistins portaient le casque nazi, le célèbre **Stahlhelm 1939**), semblait dénoncer la pérennité de l'antisémitisme à travers les âges ! A la fin de l'histoire l'intervention inopinée de la nef **Argo**, criblant de flèches Gaza et les Philistins grâce à des batteries d'arcs automatiques tout droit sorties de l'imagination d'un Leonardo da Vinci, arrachait **in extremis** Hercule, Ulysse et Samson du temple qu'ils venaient de faire effondrer sur leurs assaillants !

Pietro Francisci, peintre de formation, a laissé une réputation de cinéaste laxiste (quoique, à notre avis, il n'ait jamais signé aucun navet, au contraire). En fait, la mise en scène de ses deux premiers Hercule (et de plusieurs autres films) doit être attribuée à son chef opérateur, Mario Bava, passé après à la réalisation. **Hercule et la Reine de Lydie** se rattache autant à la mythologie qu'au cinéma fantastique. Un carton du générique réclame le film de l'**Œdipe à Colonne** de Sophocle, des **Sept contre Thèbes** d'Eschyle et « du mythe d'Omphale ». Mais les circonstances et les modalités de la captivité d'Hercule chez Omphale sont assez éloignées des données antiques (c'était Apollon qui négociait la « location » d'Héraklès, en expiation d'un crime ; le film ne montre pas non plus le héros filant la laine, habillé en femme : sans doute parce qu'aux yeux du public populaire, un héros comme Hercule était difficilement montrable dans cette situation). Subjugué par une reine dévoreuse d'hommes, Hercule perd sa vigueur physique, sa mémoire et jusqu'au souvenir de son nom : il fuit dans le sommeil la morsure brûlante du soleil, réservant ses nuits à la luxure et aux banquets. Cette reine-mante religieuse, femme fatale, est une constante du péplum.

Omphale reçoit ses amants dans son « boudoir », au fond d'une grotte ruisselante de cascades, pailletée de gouttes d'eau, autre symbole matriciel. De rouge sang en est le sol vitrifié ; et elle-même vêtue de noir, comme l'araignée veuve (dont elle partage les caractéristiques morales), et de légers voiles rouges. Un éclairage sanglant la nimbe d'une aura irréelle, cependant que Bava braque ses spots bleus sur les confins de la grotte. Ambiance surnaturelle et baroque.



Haut : HERCULE CONTRE MOLOCH.
Bas : HERCULE À LA CONQUÊTE DE L'ATLANTIDE.



Tout aussi fantasmatique est le royaume de Lydie. L'extrême plasticité de la mythologie se moque de toute espèce de reconstitution archéologique. Le grand portique d'entrée, par où les soldats rentrent de leurs expéditions lointaines, a tout d'un décor « chinois » d'opéra, digne de **Turandot.**

Les scénaristes d'**Hercule et la Reine de Lydie** se sont, en fait, davantage inspirés de l'héroïne de Pierre Benoit, que de la mythologie grecque. Un plan de Sylvia Lopez/Omphale, qui se détache sur le fond d'un mur sculpté

HERCULE CONTRE LES VAMPIRES
REG PARK
CHRISTOPHER LEE
LEONORA RUFFO
MISE EN SCÈNE MARIO BAVA
EASTMANCOLOR
TOTALSCOPE
Optima
ERCULUS TEGEN DE VAMPIERS



à l'effigie d'une mystérieuse divinité féminine, est décalqué de **l'Atlantide** de G.-W. PABST (1932), où Brigitte Helm/Antinéa apparaît devant un décor identique. Comme Antinéa, Omphale, dans le film, collectionne les amants statufiés ; ce thème va être inlassablement reconstruit par le péplum : dans **les Amours d'Hercule,** Hyppolyte reine des Amazones possède toute une forêt d'amants métamorphosés en arbres (où Ovide aimerait sans doute faire de la botanique ?) ; réapparaissant sous son véritable patronyme, cette fois, Antinéa, dans **Hercule à la conquête de l'Atlantide,** soumet aux radiations de l'orichalque/la pierre d'Uranus (l'uranium) les plus vigoureux de ses sujets qui vont devenir des surhommes albinos et décérébrés. Pour lui avoir résisté, Androclès le compagnon d'Hercule, subira le même sort.

MACISTE

Une bonne moitié des péplums des '60 est consacrée aux exploits de gladiateurs capables de soulever plus de huit fois leur poids : ces surhommes émules d'Hercule, les superhéros de l'époque, ont pour nom Ursus, Goliath, Atlas, Samson et Maciste.

Le personnage de Maciste apparaît pour la première fois dans **Cabiria** (1913), de Piero FOSCO (= Giovanni PASTRONE). **Cabiria** est un film capital dans l'histoire du cinéma, car il consacre ce que l'on a appelé « la conquête de l'espace » par le cinéma italien. Jusqu'alors on jouait devant les décors de toile peinte en trompe l'œil, avec très peu de mobilier, comme au théâtre. Pour **Cabiria,** Pastrone a fait construire des décors en volume (certains plaqués de verre, pour rendre l'effet brillant du marbre), a inventé Le **Carrello** (travelling) et l'éclairage artificiel en extérieur. Au juste, les décors en volume avaient déjà été utilisés dans **Quo Vadis,** l'année précédente. Ce **Quo Vadis** (1912) ayant rencontré un succès considérable, le scénario de **Cabiria,** quoique situé pendant la Seconde Guerre punique, s'en inspirait quelque peu. Ainsi, le bon géant nègre Ercole (rebaptisé **Maciste** dans le script définitif, par Gabrielle d'Annunzio), protecteur de l'héroïne, était décalqué sur Ursus, le garde du corps attaché à Lygie. En rappelant la victoire du Romain Scipion sur l'Orient sémite – Carthage – **Cabiria,** réalisé au moment de la guerre italoturque (1911-12), annonçait le mussolinien **Scipion l'Africain** (Carmine GALLONE, 1937), destiné à regonfler le moral de l'Italie guerroyant en Erythrée.

Maciste, en grec **Makistos,** « le plus grand » (quoique dans les années '60 on l'interprétera comme « Né de la pierre », de l'italien **macigno,** « rocher ») était incarné par un docker génois, Bartolomeo Pagano, remarqué par un **talent scout** de l'époque : Vincenzo Leone (père de Sergio Leone). Sous le nom de Maciste, Pagano va interpréter un peu moins de trente films d'aventures fantastico-policières. Mais seul **Cabiria** était un film « antique », et seul **Maciste aux enfers** (1926), comédie dantesque, présente un lien avec la mythologie. Ce qui permettra à Riccardo Freda d'affirmer qu'à la différence des séries muettes, le Maciste des '60 seul, renouait avec le personnage original de **Cabiria.**

A la différence d'Hercule (généralement barbu), envoyé des dieux de l'Olympe, le laïque et imberbe Maciste, que son étymologie italienne rattache au monde chthonien, est le champion de la glèbe : chaque film le surprend aux travaux des champs, ou dormant à même le sol. Hors sa force surhumaine et le fait qu'il vive dans la nature à l'écart des populations, rien ne le distingue de l'homme du peuple. Naïf, il se laisse facilement duper par les belles paroles des méchants – mais toujours sa bonne foi finira par triompher. Comme Hercule, mais plus ponctuellement encore, il doit dans chacun de ses films (outre affronter quelque redoutable fauve ou colosse), se soumettre à une terrible épreuve physique, une épreuve probatoire sur la place publique : être écartelé entre des chevaux, ou des chars, ou des éléphants, ou des dizaines d'esclaves ; ou encore être broyé dans une machine infernale hérissée de pointes acérées. Je ne connais aucun exemple historique de ce mode d'exécution (l'écartellement avec les chevaux excepté), dans une civilisation méditerranéenne (1). C'est d'une dramatisation théâtrale de l'empalement, ou de l'écrasement sous des briques qu'il s'agit. Aussi entrons-nous dans le fantasme exhibitionniste pur et simple. Maciste s'en sortira sans une égratignure, si ce n'est quelque décorative zébrure sanglante en travers de son torse puissant et huilé. On mesurera ici la différence entre le héros du péplum, héros lyrique entouré de peuple généreusement révolté – et son successeur cinématographique, l'Etranger solitaire du western italien, paria rejeté par les citadins peureux, qui sera copieusement passé à tabac, mutilé peut-être.

Au mieux, archéologiquement parlant, les machines à écraser, télescopage de certains accessoires sophistiqués des salles de **body building** avec la meule que faisait tourner Samson aveugle, dans les minoteries philistines, se rapprochent techniquement des herses, des pièges que les Egyptiens destinaient à d'éventuels violeurs de sépultures (2).

Une bonne vingtaine de péplums seront consacrés aux aventures de Maciste. Trois ont l'Egypte pour cadre (**Le Géant de la Vallée des Rois ; Le Triomphe de Maciste ; Toto contre Maciste**) ; trois la mythologie grecque (**Maciste contre le Cyclope ; Deux corniauds contre Hercule ; Le grand défi**) ; quatre Rome (**le Gladiateur de Rome ; M. contre les Géants ; M. et les cent gladia-**



MACISTE CONTRE LES MONSTRES et MACISTE CONTRE LE FANTÔME.
(Noir et Blanc)





rés d'un documentaire et intégrés vaille que vaille ; son improbable machine à empaler ; l'anneau qui rend amnésique, dont la reine ramollit le métal à la chaleur d'une bougie et sans se brûler les doigts – et l'impensable supplice (influence de **Goldfinger** ?) où les condamnés doivent être coulés dans des statues d'or (le concepteur de la séquence n'ayant manifestement aucune idée de la manière dont une statue est coulée !).

D'autres aventures de Maciste ont pour cadre un Orient des Mille et Une Nuits, déjà évoqué plus haut à propos de **contre le Fantôme.** Dans **M. et les filles de la Vallée** notre héros doit affronter les mystérieux hommes-échos ; mais malgré ses hallebardiers enturbannés, le curieux **Retour des Titans** (Maciste l'Eroe Più Grande del Mondo) ne renoncera pas à la classique course de chars romains, d'ailleurs repiquée du **Théodora** de Freda.

teurs ; le Retour du gladiateur le plus fort du Monde). Les autres films le verront partager avec ubiquité entre la préhistoire **(M. contre les Monstres)** et l'Ecosse du XVIIe s. **(M. en Enfer)** ; la recherche de la Fontaine de Jouvence **(les Invincibles frères Maciste)** : la Chine de Kublaï Khan **(le Géant à la cour de Kublaï Khan)** ; la Pologne du XIIe s., envahie par les hordes de Gengis Khan **(Dans l'enfer de Gengis Khan ; M. contre les Mongols)** ; la Russie médiévale **(M. et le Trésor des Tsars)**. Lorgnant vers le film de cape et d'épée, **M. à la cour du Cheik et M. contre Zorro** se situent respectivement dans l'Espagne des XVe et XVIe s. Dans le premier, pour délivrer le Duc de Malaga, il débarque en Afrique du Nord où l'a conduit... la nef **Argo** (récupérée de **Jason et les Argonautes)** et relève tout seul l'obélisque de Melida (récupérée de la Vallée des Rois ?) ; dans le second, il rencontre Zorro et se révèle encore plus retors que le justicier noir. Ah, ces péplums !

Mais quelques-uns des plus beaux fleurons fantastiques de la série relèvent de civilisations imaginaires – de l'**heroïc fantasy** – et les deux plus cotés des amateurs sont sans aucun doute **Maciste contre le Fantôme,** à la paternité incertaine, et **Maciste l'homme le plus fort du Monde.** Dans le premier, Maciste affrontait avec l'aide des Hommes Bleus de l'alchimiste Kurtik, l'un des plus curieux vampire du cinéma transalpin, régnant sur des zombies sans visage et sans âme ; dans le second, il descendait au milieu des hommes-taupes, peuple nocturne dont les membres se désintégraient au contact de la lumière. Quoique très inférieur à ces deux-là, **Maciste contre les hommes de pierre** n'est pas à dédaigner complètement, avec ses monstrueux golems météoriques descendus de la Lune pour assurer le règne de leur reine, Séléné. **Maciste dans la Vallée des Lions** (qui est en réalité un « Ursus ») reprenait le mythe du héros élevé et nourri par des animaux, surexploité de Romulus à **Tarzan** et de Sargon à **Dar l'Invincible ;** mais le thème de la Vallée des Lions faisait plus spécialement référence à l'archétype du genre : Arminio, le héros de **la Couronne de Fer** (BLASETTI, 1940). A la charnière des 50-60', période de décolonisation en Afrique Noire, Tarzan ne fait plus recette **(Tarzan... en Inde,** 1963) et momentanément Hercule, Goliath et Maciste vont le remplacer dans le panthéon cinématographique. A défaut donc d'un **Tarzan et l'Empire Romain** (roman d'E.R. Burroughs, 1928), le péplum, guignant le succès des **Rois du Soleil** (J.L. THOMPSON, 1963), envoie ses héros musclés dans des jungles amérindiennes ou africaines.

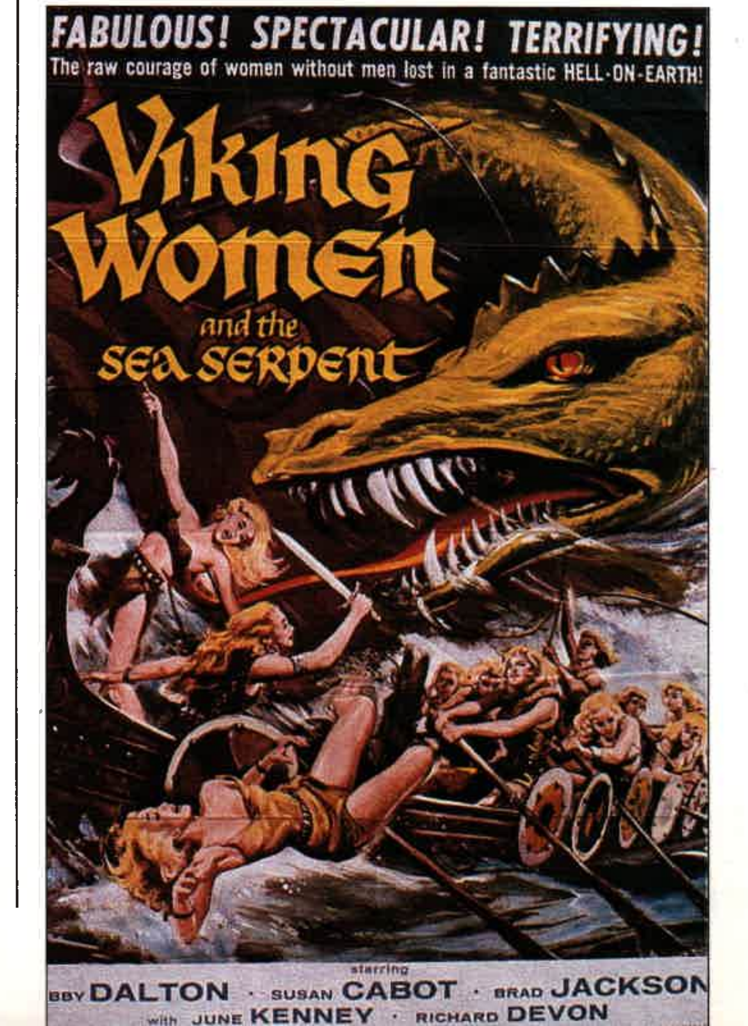
Taur, Roi de la Force brutale et **Maciste contre les Coupeurs de Têtes** sont rebaptisés en France « Tarzan », etc. Il faut encore citer **Maciste le vengeur du dieu Maya** (Ercole contro il gigante Golia !) et **Maciste aux Mines du roi Salomon,** une perle du genre, avec ses **stock shots** africains ti-

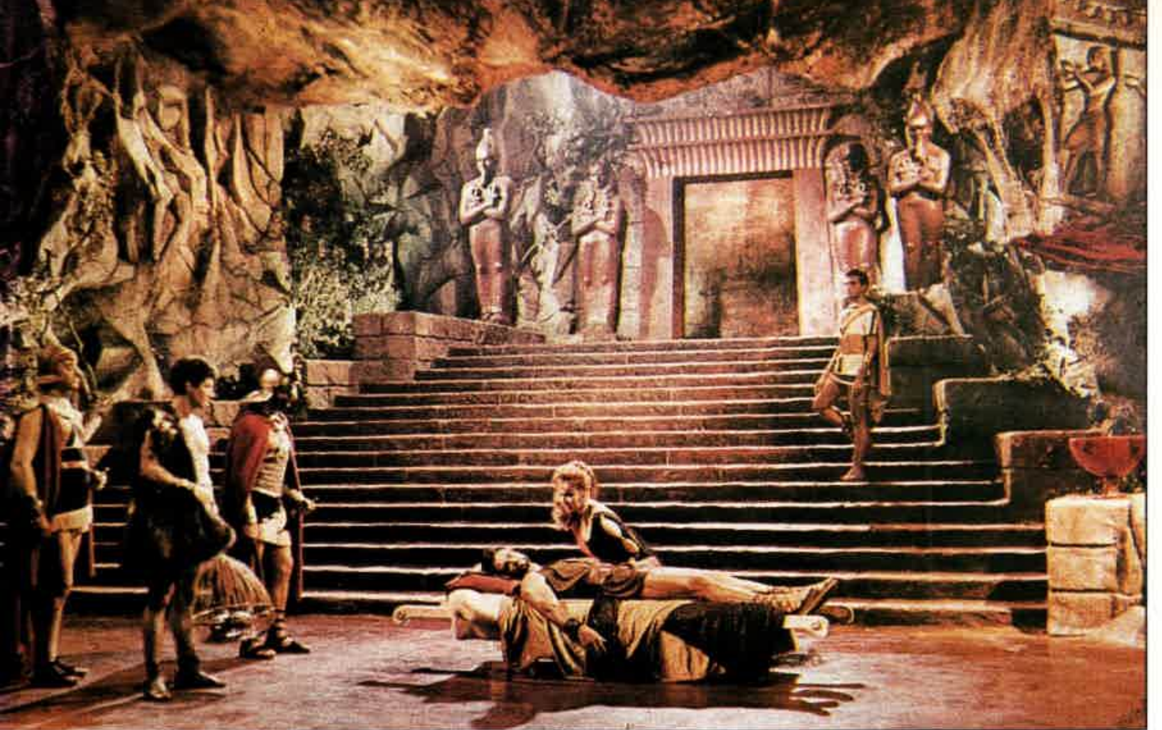
LES MONSTRES

Le repiquage de scènes spectaculaires est une constante du péplum : aqueduc de **Ponce Pilate,** les batailles d'**hannibal,** de **Constantin le Grand** et de **La Bataille de Corinthe** ont été repris dans quantité d'autres films à budgets étriqués (certains tels **Hercule contre Moloch, Le Défi des Géants** et **Maciste le Vengeur du dieu Maya** sont même aux deux tiers constitués à partir de films antérieurs). Plus rarement on repiquera des « scènes à monstres », quoique le dragon-tyrannosaure des **Travaux d'Her-**

MACISTE CONTRE LES HOMMES DE PIERRE.
Bas : PERSÉE L'INVINCIBLE.







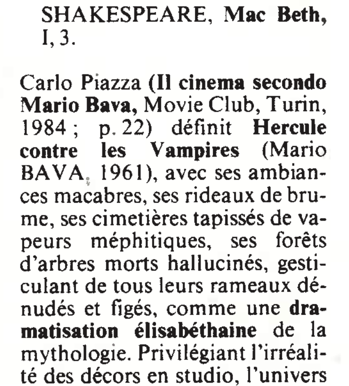
POUR QUI SONT CES SERPENTS QUI SIFFLENT SUR VOTRE TETE ?

La terre fait des bulles comme l'eau, et ces créatures (les sorcières) en sont ; où se sont-elles évanouies ?
SHAKESPEARE, **Mac Beth,** I, 3.

Carlo Piazza (**Il cinema secondo Mario Bava,** Movie Club, Turin, 1984 ; p. 22) définit **Hercule contre les Vampires** (Mario BAVA, 1961), avec ses ambiances macabres, ses rideaux de brume, ses cimetières tapissés de vapeurs méphitiques, ses forêts d'arbres morts hallucinés, gesticulant de tous leurs rameaux dénudés et figés, comme une **dramatisation élisabéthaine** de la mythologie. Privilégiant l'irréalité des décors en studio, l'univers nocturne de l'au-delà, le péplum mythologique guigne vers le gothique et s'oppose radicalement au péplum historique. Dans **Hercule contre les Vampires** (qui est un authentique film de vampires : certaines photos révèlent les incisives hypertrophiées de nosferat portées par Christopher Lee – ceci étant précisé à l'intention des spécialistes de la vampirologie cinématographique), on peut compter sur les doigts de la main les séquences en extérieur. Les péplums mythologiques sont, il faut le rappeler, contemporains de l'âge d'or de la production Hammer. Cottafavi et Francisci exceptés ils seront réalisés par des italiens qui tournent parallèlement des films dont l'inspiration gothique est démarquée de la production britannique. Citons après BAVA (**Le Masque du démon,** 1960) des gens comme Antonio MARGHERITI/Anthony DAWSON, passant de **La Terreur de Kirghizes,** péplum à loup-garou, à **La Danse macabre,** inspiré de Poe ; où Riccardo FREDA/Robert HAMPTON, ricochant de **L'effroyable secret du Dr Hichcock** au **Géant de Thessalie.** Dans **Maciste en Enfer,** ne sachant plus trop dans quel « scénar » il s'était fourvoyé (il nous a confié avoir remplacé au pied levé le réalisateur, sans

cule, particulièrement réussi, sera récupéré dans **Hercule l'Invincible.** Le péplum est riche en monstres de carton animés avec plus ou moins de bonheur au moyen de poulies et de ficelles : l'hydre à trois têtes des **Amours d'Hercule** et la chauve-souris géante de la **Vengeance d'H.** sont de vrais désastres (quoique le Cerbère de ce dernier film... ait « du chien » !). Mais les hommes de pierre **d'H. contre les Vampires** (si l'on n'est pas trop regardant aux stalactites de papier mâché qui s'agitent aux courants d'air) et de **Maciste contre les Hommes de Pierre** sont passables. la version anglo-saxonne de la **Vengeance d'Hercule (Goliath and the Dragon)** s'enorgueillit de séquences additionnelles où le fils d'Alcmène affronte un dragon façonné par Marcel Delgado (qui sculpta le King-Kong de la version 1933). Les monstres les plus réussis du péplum italien sont assurément la gorgone et le dragon (sur rails) de **Persée l'Invincible,** pour lesquels les techniciens se sont vraiment surpassés : ces deux créatures, il est vrai, étaient signées par Carlo Rambaldi, qui animera le **King-Kong** 1976 de John Guillermin et le Dagoth de **Conan le Destructeur ;** signalons encore le dragon Protée (crapaud unicorne) d'**Hercule à la conquête de l'Atlantide** et la curieuse plante carnivore consacrée à Vénus, à qui sont offertes des victimes humaines, de **La Vengeance du Colosse (Mars, dieu de la Guerre).** D'une toute autre conception était le britannique **Jason et les Argonautes** (Don CHAFFEY, 1963). Animés image par image, grâce au procédé de la « dynamisation » du magicien Ray Harryhausen, Harpyies, géant de bronze, hydre à sept têtes, cohorte de squelettes mort-vivants (et même un cerbère à deux têtes, tombé au montage) combattaient et mouraient sur l'écran. Un pur chef-d'œuvre. Ray Harryhausen n'était pas un nouveau venu pour les cinéphiles qui l'avaient découvert dans tant de films de science-fiction ou de fantaisie orientale, tel **Le Septième voyage de Sindbad** (Nathan JURAN, 1957).
Jason et les Argonautes (hors quelques raccourcis et gags (Hyllos/Hyllas discobole), beaucoup plus fidèle au poème d'Apollonios de Rhodes que ne fut **Les Travaux d'Hercule,** qui s'en réclamait dans le générique) est le chef-d'œuvre d'Harryhausen. Disposant d'un budget plus important, il perfectionna encore sa technique pour obtenir des effets plus sophistiqués dans un second péplum : **Le Choc des Titans** (Desmond DAVIS, 1981). Mais comparez l'animation du visage des statues parlantes, Héra dans **Jason...** et Thétis dans **Le Choc...** (surimpressions du visage de l'actrice Maggie Smith) : il est permis de préférer les bonnes vieilles ficelles du premier. Plusieurs séquences étaient filmées dans le splendide site grec de Paestum, dans le sud de l'Italie (séquence des Harpyies dans la **Basilique**). Il y reviendra pour le **Choc des Titans** (temple de Neptune). Le scénariste a également dû réécrire la légende, ordonner les épisodes différemment pour les rendre plus solidaires les uns des autres. La mythologie grecque, en effet, se présente le plus souvent comme un conglomérat de mythologèmes additionnés, sans relation de cause à effet ; c'est là un des obstacles majeurs à l'adaptation de la mythologie à l'écran.

LES BACCHANTES.
La curieuse Gorgone de PERSÉE L'INVINCIBLE.
Bas : Christopher Lee et ses canines hypertrophiées de HERCULE CONTRE LES VAMPIRES







HERCULE CONTRE MOLOCH, le monstre démasqué. Bas : Thésée, Ariane et le Minotaure in THÉSÉE ET LE MINOTAURE.

avoir vu le scénario), il tergiversait entre les « Sorcières de Salem » et « La Divine Comédie ».
Un monstre privilégié du péplum est la Gorgone. Qu'il s'agisse de cinéma fantastique ou d'épopées mythologiques, sa recréation est souvent étonnante : ainsi la classique tête vipérine de **La Gorgone** (Terence FISHER, 1964) et de **Seven Faces of Dr. Lao** (Georges PAL, 1964).
Pour **les Titans**, Duccio TESSARI, 1961, par contre, on ne s'était guère forcé : du reste les effets spéciaux de la séquence exploitaient davantage le thème de **l'homme invisible.**
Quoique inexactement nommée Mégère (du nom d'une des Furies), la Gorgone fishérienne, incarnée par Prudence Hyman et maquillée par le fameux Roy Ashton n'était pas aussi ridicule que l'a déclaré, avec humeur, Christopher Lee dans **Midi-Minuit Fantastique** (juin 1966).
La plus étonnante était celle de **Persée l'Invincible,** déjà évoquée plus haut, véritable créature de cauchemar mi-reptilienne, mi-végétale avec son œil incandescent et pétrifiant ; mais la plus charmante avait les traits de la rousse Susan Hampshire dans **Malpertuis** d'Harry KÜMEL (1972). Passons rapidement sur **Le Visage de la Méduse** (Nikos KOUNDOUROS, 1962), que nous n'avons pas vu, et sur l'étrange évocation de cette entité dans **La Grande Menace** (The Medusa touch », Jack GOLD, 1978). Une amphore à reliefs béotienne (VIII-VIIe s.) montre Méduse avec un corps chevalin de Centaure ; selon Apollodore, elle était ailée ; on lui prêtait des mains de bronze ou des dents de sanglier, etc. C'est d'une femme archère à corps de serpent (anguipède, comme les **Gigans**) qu'il est question dans **Le Choc des Titans.**
Quoiqu'en pensent certains puristes du péplum, la lecture « space opéra » de la saga herculéenne offrait de réelles possibilités de renouvellement à la série. L'on oublie sans doute que le premier roman de **space opéra** fut écrit au IIIe s. de notre ère par le grec Lucien de Samosate. Lucien **(Histoire Vraie)** décrivait la guerre entre les sélénites d'Endymion et les héliotes de Phaéton pour la possession de l'Etoile du Matin (la planète Vénus) ; l'une et l'autre armée comportait dans ses rangs des créatures mi-insectoïdes, mi-végétales qui n'avaient rien à envier à celles des films de SF américains des '50, tels les Hippogypes, cavaliers montés sur les Lachanoptères **(aux ailes de légumes)** et autres Psyllotoxotes **(archers puces).** Le XIXe s. avait vu fleurir l'Ecole de la mythologie astrale du linguiste Max Müller et ses disciples. Les mythes étaient expliqués par l'observation astronomique. Ainsi les douze Travaux d'Hercule (ou les Escales des Argonautes) étaient mis en relation avec les douze constellations du zodiaque : le héros n'était-il pas responsable de l'apparition au firmament de la Voie Lactée (qui a inspiré la Grande Ourse d'**Hercule 1) ?** Dommage que de basses considérations de **marketing** aient davantage inspiré cette production qu'un réel intérêt pour le péplum. On n'ose imaginer quel genre de Gorgone cybernétique bardée de clignotants lumineux et de **microprocessors,** aurait commis Armando Valcauda pour **Hercule 2,** si on l'avait laissé faire – mais l'on sait depuis que Jean Manuel Costa, s'inspirant (à peine) d'Harryhausen, a conçu une Méduse à corps de scorpion et pattes d'araignées. Quelle différence ? Ben, les arachnides ont quatre paires de pattes au lieu de trois, pardi !

Michel ELOY.

1) La Vierge de fer médiévale n'a rien de spectaculaire, ne sert pas à des exécutions publiques, et ne requiert pas d'impressionnants moyens de mise en action.
2) Voyez, dans un registre américain, l'ingénieux mécanisme de fermeture automatique de la pyramide, imaginé dans* Terre des Pharaons *(H. HAWKS), à partir d'une technique égyptienne certes authentique (écoulement de sable), mais qui servait à tout autre chose.



LA MUSIQUE DU PEPLUM

SONNEZ, TROMPETTES D'AÏDA !

La musique est un des éléments majeurs du péplum ; à coups de cuivres et de tambours elle souligne le caractère grandiose des empires de l'Antiquité ; toutefois, elle restera à la mesure du film : musique en volume, en épaisseur pour les films américains qui en ont les moyens ; plus épurée chez les Italiens. Certains thèmes envoûtants en soulignent les aspects fantastiques.
Longtemps les amateurs ont dû s'en tenir aux pressages des seuls maîtres anglo-saxons (Miklos Rozsa, Dimitri Tiomkin, Bernard Herrmann, Alfred Newman). A côté des imposantes fresques sonores de Rozsa, « Le tzigane wagnérien », **Samson et Dalilah** de Victor Young et **Salomon et la Reine de Saba** de Mario Nascimbene, pressés de manière quasi confidentielle, offraient d'agréables moments, très proches de la sensibilité latine, en des plages pleines de finesse et de sensualité.
Il faut donc signaler ici l'heureuse initiative de Sergio Bassetti qui, après avoir lancé la collection « Phoenix » (CAM) (**I Fatiche di Ercole ; Gli Ultimi Giorni di Pompéi** (1959), juin 1984 - et qui annonce encore **Romolo e Remo**, fin 84, puis : **Il ladro di Bagdad, La battaglia di Maratona, Ponzio Pilato,** etc.) s'apprête à sortir une nouvelle collection : « Centaurus » (INTERMEZZO) avec en projet : **Annibale** (Rustichelli), **Ulisse** (Cicognini), **Cartagine in Fiamme** (Nascimbene), et peut-être, par la grâce des dieux : **Il Colosso di Rodi** (Lavagnino).
– INTERMEZZO, c/o PIME, Via Barrili 44, 00152 ROME.
Beat Records, à qui l'on devait déjà un double LP de Francesco De Masi : **Solimano il Conquistatore,** vient par ailleurs de sortir un nouveau LP de De Masi : **Maciste nelle miniere di Re Salomone/La Rivolta delle gladiatrici,** absolument superbe !
– BEAT RECORDS, Via Filippo Nicolai 16, 00136 ROME.
Enfin pour en savoir plus sur la musique du péplum, consultez le dossier discographique de Gian Lhassa et Michel Eloy in **Before Conan,** éd. Carlo Piazza, Via Coppino 61, 10147 TURIN.

M.E.





Comment font-ils, les pros du maquillage, pour trancher des gorges et défoncer des têtes ? On ne se le demande plus depuis que des amateurs viennent ici nous dévoiler tous leurs trucs. Songez que si Baker ou Savini avaient eu la chance de naître français, ils auraient sûrement écrit dans le « Ciné-fan » avant de s'envoler pour la gloire. Cette fois, carrément deux articles pour le prix d'un seul. Quelle économie...

FABRICATION D'UN BUSTE RIGIDE

L'idée de départ est de faire un monstre. Suivant l'anatomie même du monstre ; la plupart du temps, il faut un maquillage si le monstre a une base humaine ou animale, c'est-à-dire une transformation des traits déjà existants. Pour cela, il faut une structure de base qui permettra de travailler et d'arriver au résultat souhaité. Ici, ce qui nous intéresse est la réalisation d'un buste monstrueux : de la gueule du monstre avec comme base le visage de quelqu'un.
Donc, les bustes, dont la conception va être élaborée, ont leur utilité pour s'en servir de modèle qui servira par la suite au maquillage d'un acteur. Ces bustes servent aussi pour une prise de vue en gros plan courte (ou photographie) qui demande un soin particulier quant à la précision des détails avec possibilités d'implanter des systèmes électriques, hydrauliques ou pneumatiques afin d'obtenir des effets spéciaux tels que : vomissements, jaillissements de sang, mobilité des traits...
Voici, pour l'instant, la conception d'un buste rigide qui est assez simple et ne nécessite que peu de matériaux. La seule partie un peu plus difficile étant dans le façonnage du buste obtenu et la fabrication des yeux et des dents.

1 – LE CROQUIS

Avant de commencer, il est préférable de faire des croquis. Le mieux serait d'en faire au moins trois (face, profils gauche et droit). Dessinez à l'échelle qui vous convient le mieux. Pour se faire, on peut s'aider de livres sur les animaux, d'atanomie humaine ou animale, de Mad Movies. Pour le reste, faîtes confiance à vos fantasmes.

2 – LA STRUCTURE DE BASE

Les croquis sont finis, maintenant il va falloir une structure de base qui va nous être donnée par le moulage en plâtre du futur acteur (Moulage/Plâtre, se reporter à l'article CinéFan MM n° 30). Le moulage en plâtre est tout ce qu'il y a de mieux pour deux raisons :
– Le volume en plâtre moulé évite de façonner une tête entièrement à la plastiline ou à la terre : le plâtre est moins cher.
– Le moulage ainsi obtenu, est imprimé avec une peinture à l'eau (simple peinture bâtiment/vinylique ou acrylique) assez épaisse ; ce procédé a pour but de boucher toutes les porosités du plâtre non désirées.
Après séchage total de la peinture (2 h. environ) il va falloir éventuellement reboucher les gros défauts du moulage avec de la plastiline ou une autre pâte.
Avant même d'entreprendre éperdument le modelage, il est préférable de confectionner toutes les options qui viendront s'ajouter au modelage (les yeux et les dents).

3 – LES DENTS

Tout monstre qui se respecte, est muni de dents (surtout des canines). Ces dernières ne serviront pas à s'implanter directement sur le monstre mais seront utilisées pour en faire des moules dans lesquels la résine sera coulée.
Voilà donc le déroulement de la manœuvre. Les originales sont taillées grossièrement dans de la cire (dans les drogueries) avec un cutter, dégrossissez-les pour approcher de la forme voulue ; puis lissez-les en tenant la lame du cutter à 45° par rapport à la surface à travailler. Et voilà une super collection de dents originales en cire.

– Le moule

De la plastiline ramollie sera le matériau idéal pour faire ces moules. En préparer une barette dont la hauteur sera supérieure à celle de vos dents en cire. Trempez légèrement les originales en cire dans de l'huile de lin et enfoncez-les dans la plastiline ne laissant dépasser que le bout de la racine. Les faire pivoter légèrement dans la plastiline pour les décoller et enlevez-les. Vérifiez qu'il y ait suffisamment d'huile dans votre moule (la résine collerait à la pâte) mais pas trop non plus sinon la résine ne descendrait pas jusqu'au fond.

– Le moulage

Maintenant le moule est prêt à recevoir la résine. La résine (en vente chez Adam ou dans les drogueries) peut être colorée avec des colorants spéciaux. Après durcissement complet on obtient la transparence opaque idéale des dents. Mais il est également possible de l'employer pur avec durcisseur et de les peindre après durcissement. Au choix.

– Le démoulage

On démoule en appuyant de chaque côté des dents et elles sortent toutes seules. On peut également découper la plastiline avec un cutter ; bien sûr votre moule est détruit mais il vous reste les originales en cire et la plastiline est récupérable. Essuyez l'huile qui les enrobe et peignez-les si la résine n'a pas été teintée. Les dents ne sont jamais vraiment blanches.

4 – LES YEUX

Les yeux sont également en résine. Il est possible d'acheter des yeux tout fait en verre, en plastique ou cristal (c'est très cher) mais l'intérêt de la résine c'est qu'elle permet de créer ce que l'on veut : soit pupille et iris, soit sans pupille ni iris...

– Le moule

(Fabrication d'yeux avec iris et pupilles). Le moule est toujours en plastiline (Que ferait-on sans elle ?). On peut également le faire en utilisant de l'élastomère mais c'est une autre histoire.
Donc avec de la plastiline ramollie, faire un pain (par ex. 8 cm x 12 cm x 4 cm) ; tout dépend de la taille de votre monstre et du nombre d'yeux qu'il possède. Pour l'empreinte, j'ai beaucoup cherché et j'ai enfin trouvé : l'œuf. Pas n'importe lequel, celui qui dispose de la courbe voulue. Regardez vos yeux et cherchez l'œuf.
Huilez la partie idéale de l'œuf et enfoncez-la délicatement en vrillant légèrement dans la plastiline (Faites vos empreintes par paire d'yeux). Si la plastiline se fissure lorsque vous appuyez sur l'œuf c'est qu'elle n'est pas assez molle.

– Le moulage

Votre moule est prêt avec ses empreintes. Versez-y quelques gouttes d'huile de lin et nappez ainsi les empreintes : en basculant votre moule de gauche à droite et d'avant en arrière (ne le faites surtout pas au pinceau ni au doigt ça rayerait la plastiline).





Buste plâtre et impression Latex.

– Les cornées
Préparez votre résine qui servira à imiter cette partie transparente devant la pupille. Versez-la dans le fond de vos deux empreintes (2 à 3 mm d'épaisseur).

– Les pupilles
Après durcissement de la résine, on peut commencer à confectionner les pupilles. Pour cela il vous suffit de rouler deux petites boulettes égales dans de la pâte à modeler noire et de les placer au centre des deux cornées en les écrasant légèrement. Recouvrez-les juste de ce qu'il faut de résine.

– Les iris
Pour les iris ; soit vous découpez les iris de Spielberg en photo à l'échelle de votre monstre, soit vous les fabriquez vous-même ; tracez deux cercles de 1 cm de diamètre (par ex.) sur du papier Canson et peignez-les avec un pinceau très fin. Une fois peints et secs, vernissez-les avec un vernis brillant ou satiné à tableaux et découpez-les avec un cutter. Pour les positionner dans les moules, trouez le centre de vos iris en papier avec une aiguille afin de distinguer les pupilles en dessous. Une fois placées, appuyez-les fortement (pas trop quand même vous allez défoncer votre moule) pour qu'elles adhèrent bien à la résine. Le blanc des yeux s'obtient en mélangeant la résine avec des colorants spéciaux (chez Adam) ; c'est blanc mais pas blanc Hollywood. Coulez le mélange sur les iris en arrêtant le niveau de la résine dans le moule à quelques millimètres du ras-bord.

– Le démoulage
Le mieux est d'attendre au moins 24 heures avant le démoulage sinon la résine risque de poisser et le tout est raté. Les cornées doivent être parfaitement lisses. Démoulez et évitez de toucher la résine. Laissez sécher encore 3 ou 4 heures.

– Ponçage et polissage
Après ça, vous pouvez les prendre avec moins de précaution. Essuyez l'huile qui se trouve dessus avec une peau de chamois en évitant les chiffons car les fibres risquent de s'y coller.
Poncez-les à l'eau, papier abrasif de 1000. Puis polissez-les en utilisant de la pâte à polir (en vente chez Adam) (peut-être chez Eve également ?) et du coton hydrophile jusqu'à ce que vos yeux soient brillants et lisses.
Si vous avez réussi ceux-là, vous pouvez sans mal confectionner des yeux sans pupilles ni iris qui se font en une seule coulée de résine teintée ; sans oublier ponçage et polissage.

5 – LE MODELAGE
Après la fabrication des yeux et des dents, le modelage peut être entrepris. La matière idéale est la plastiline, d'une part parce qu'elle se ramollit rapidement et d'autre part elle se lisse et se travaille beaucoup plus aisément que la pâte à modeler. Le modelage se fait par étapes superposées.

1 – L'ébauchage
C'est l'approche grossière des formes en volume par rapport aux croquis.
Elle peut se faire de plusieurs façons :
– soit en plaçant des petits morceaux de plastiline sur le plâtre et ainsi de suite,
– soit en appliquant une bonne charge de plastiline sur le plâtre et en la modelant grossièrement.
L'ébauchage sert avant tout de seconde base de travail après le plâtre. Il est donc nécessaire de marquer la pseudo-structure osseuse de votre monstre : les arcades sourcilières, les pommettes, la mâchoire inférieure, menton y compris, la base du nez, etc. Une fois satisfait de votre ébauchage (?...) le modelage peut être entrepris.



2 – Le modelage
Sert de premier fignolage à votre ébauche. Le modelage ne passe que par le toucher : appuyer, tourner, creuser, tirer et bla et bla. Au cours de votre modelage vous devez passer par toutes (ou presque) les parties du visage : pour les yeux, creusez les orbites dans la plastiline et ajustez-y les yeux que vous aurez réalisés avec réussite. Les yeux en place vous pourrez modeler les paupières par-dessus.
Pour les dents, avant même d'avoir commencé les lèvres, vous fendrez les gencives dans lesquelles les dents en résine y seront enfoncés.
Voilà pour le modelage.

1 – Le fignolage
C'est par exemple les rides, les pores, les cicatrices, les pustules, etc. Vous pouvez vous aider de tout ce qu'il y a comme outils pointus ou tranchants. J'allais oublier une chose importante, même pour un monstre il y a un minimum d'anatomie à respecter : les muscles et le squelette du visage vont déterminer un pli de la peau ou une ride. Aussi le but d'un monstre c'est d'être crédible en tant que monstre.

2 – La chevelure
Pour la chevelure, Savini utilise (pour Fluffy de creepshow) de la laine de yack. Si vous voyez un yack dans votre jardin, rasez-le tout de suite. Mis à part ça et les perruques qui coûtent cher (et ne peuvent pas se travailler) il y a la filasse (en vente dans les drogueries). On en trouve deux sortes : l'une épaisse, l'autre fine et se vend en pelote. La filasse fine est la meilleure et peu onéreuse.

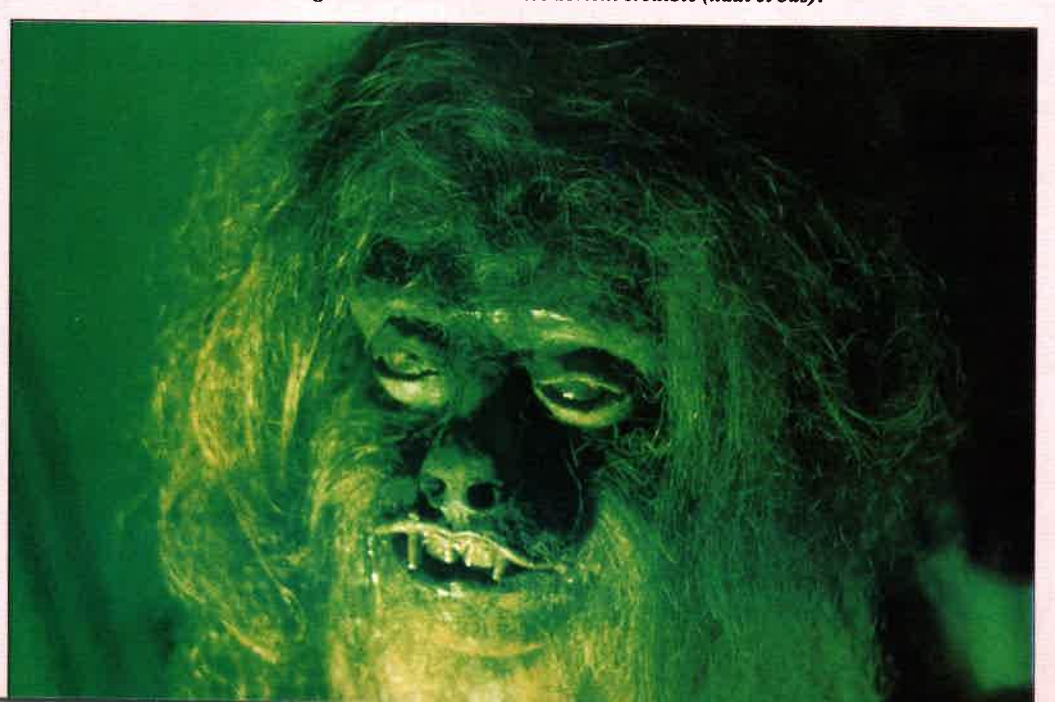
a) Impression du crâne et du visage
Avant de coller les cheveux, il faut peindre le crâne de telle sorte que l'on ne puisse pas voir le plâtre blanc à la racine des cheveux, une fois fini. Utilisez une peinture à l'eau vinyle à acrylique qui sera colorée couleur chair ou de la couleur dominante de votre monstre. Peignez le crâne et le visage (attention aux yeux, aux dents, gencives et langue) une ou deux couches de peinture, à vous de voir si elle couvre convenablement. Après séchage vient la préparation de la filasse.

b) Préparation de la filasse
La filasse se présente par elle-même avec des mèches, coupez-en une de la longueur voulue. La mèche coupée ne doit pas dépasser 1 cm de diamètre. Etalez-la à la base, c'est-à-dire à la racine des futurs cheveux. Faites-en ainsi avec une dizaine de mèches.

c) Collage de la filasse
Pour commencer le collage de votre filasse, il est indispensable de débuter par la base du crâne, en faisant superposer les rangées de filasse. Ex. : commencez par étaler (avec de la colle blanche à l'eau (en séchant, cette colle devient transparente et souple) une bande partant de l'arrière de l'oreille gauche en passant par la nuque jusqu'à l'arrière de l'oreille droite. Allez-y assez épais. Ceci fait, prenez une mèche dont vous aurez étalé la base et appliquez-la sur la colle derrière l'oreille gauche. Appuyez dessus avec un pinceau et rajouter de la colle sur la racine. Faites de même et ainsi de suite jusqu'à l'oreille droite. Laissez sécher quelques heures. Vous pouvez accélérer le séchage avec un sèche-cheveux. Recommencez une autre bande de colle au-dessus de la première et collez-y les mèches de filasse. Renouvelez l'opération jusqu'au sommet du crâne.
Après séchage total de votre colle (12 h et + environ) arrangez vos mèches en les écartant de telle sorte que l'on ne voit pas les racines collées. Pour les colorer, si vous n'avez pas d'aérographe, servez-vous de bombes de peinture de carrosserie, ça fera l'affaire ou d'une bouteille munie d'un pistolet qui sert à laver les vitres (avé de la peinture dedans !).

d) Maquillage du visage
Tout le maquillage (comme le reste) n'est qu'une recherche de produits, de matériaux afin de simuler la vraie matière. La solution la plus simple, c'est de se regarder dans un miroir et

Un éclairage adroit et notre monstre devient crédible (haut et bas).



d'essayer de copier la couleur, le ton et l'aspect de la matière par rapport aux matériaux dont vous disposez.
Le maquillage peut se faire de plusieurs façons :
– si votre monstre n'a vraiment rien de rationnel, vous pouvez le peindre avec n'importe quelle peinture à l'huile (les peintures à l'huile adhèrent mieux sur la plastiline que les peintures à l'eau) de la couleur désirée. Le mieux serait de peindre à l'aéro pour plusieurs raisons (encore une autre histoire) sinon peignez au pinceau.
Par contre, si votre monstre possède quelques traits ou détails rationnels maquillez-le comme une personne (il sera heureux). Commencez par passer du fond de teint (teinte au choix) sur tout l'ensemble du visage (sauf les gencives).
Laissez sécher de telle sorte que le fond de teint soit encore légèrement humide. Ensuite passez de la poudre de riz sur tout le visage également. Le procédé fond de teint + poudre de riz a pour effet de créer aisément le teint et l'illusion de la peau. Les lèvres seront repassées au fond de teint avec un pinceau très fin. Prononcez les pommettes, les côtés du nez (s'il en a), les paupières, etc. avec les maquillages usuels.
N'oubliez pas les petits détails qui rendent à la peau son véritable aspect : pores, rides, boutons, grains de beauté (même pour un monstre), etc.

FINITIONS

1) Les gencives : Elles seront peintes avec une peinture pour les maquettes par exemple ou une peinture à l'huile, rouge ou rose, mais surtout brillante. Une fois sec vernissez-les.
2) Les narines : Peignez le fond en noir et dégradez le noir jusqu'à la couleur de la peau.
3) Les yeux : Vernissez-les (vernis brillant) 3 ou 4 fois. Plus ils brillent meilleur c'est.
4) Les lèvres : Badigeonnez au coin des lèvres un peu de colle blanche à l'eau en séchant elle simule la bave. (colle ou vernis).
Marquez les ombres du visage avec l'aéro (que ferait-on sans lui ?) et de l'encre de chine noire.

Avec des éclairages de couleur (bleu, rouge, vert, ce sont les meilleurs) ça aura tout à fait la touche désirée pour une photo ou quelques images.

Bonnes crises de nerfs et bons fantasmes ??...

M. BOULAY

LES ÉGORGEMENTS

Cet article est donné à ceux qui ont réussi à se procurer du latex et qui ne savent ni sculpter, ni faire des moulages ou qui trouvent cela un peu long et compliqué, mais qui veulent pourtant faire des effets de maquillage dans leurs films.

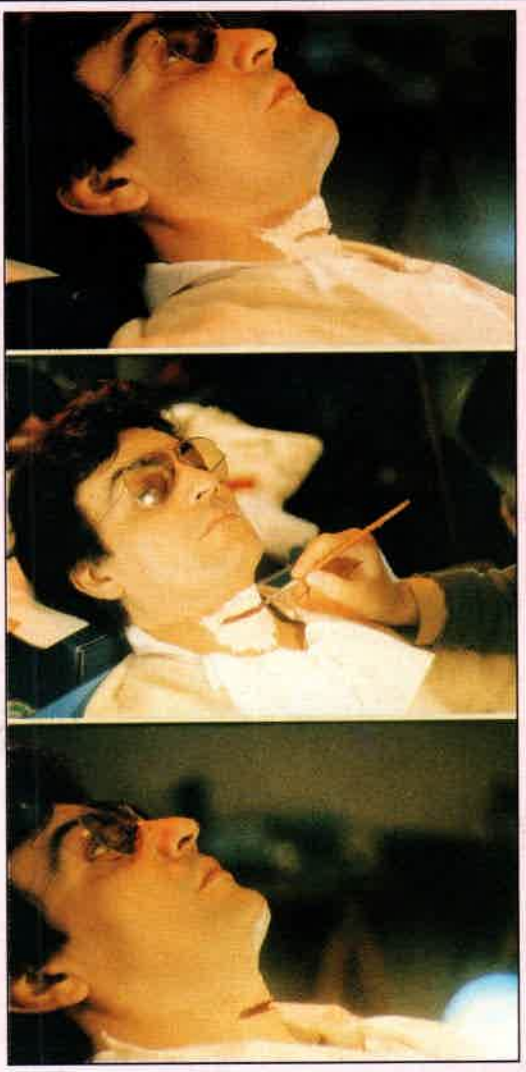
La technique la plus simple pour réaliser des maquillages, Jean-Pierre Macé vous en a déjà parlé, consiste à les faire directement sur l'acteur. J'utilise un autre matériau de couverture que lui, c'est-à-dire le latex.
Comme J.-P. M. ne veut pas s'étendre sur les effets, je vais me faire un plaisir de vous montrer, étape par étape, la fabrication d'un maquillage, à travers l'exemple de la « gorge tranchée », afin de vous permettre de saisir le truc.
Avec les matériaux de base que sont : le coton, le latex et un peu de gouache on peut arriver à de bons résultats, si la caméra ne s'y attarde pas, bien sûr.
Tout d'abord, il m'a fallu trouver un cobaye qui soit prêt à subir l'épreuve pendant trois heures (1), temps très acceptable vu les choses à s'occuper en plus de l'effet (photos, éclairages,...). J'ai ensuite mouillé son cou avec de l'eau et ai posé deux morceaux de coton, ayant à peu près la forme de demi-cercle, de telle façon que seuls les coins se touchent.
Avec un pinceau mouillé, on humidifie la surface du coton ainsi que ses bords, collant donc à la peau (2). C'est à ce moment qu'il faut passer la première couche de latex, sur le coton mais aussi sur la peau qui le borde (3).
Je conseille d'utiliser un sèche-cheveux pour accélérer son séchage.
Rajouter une deuxième couche de latex, puis, avant qu'elle ne soit complètement sèche une troisième, couleur chair (4).
Détail important : le latex s'applique aussi dans la coupure.
Pour donner la couleur de la peau au latex, je mélange celui-ci avec de la gouache blanche en grande quantité et une pointe de marron « sienne brûlée ».
Quant à l'intérieur de la coupure, j'ai mélangé du rose tyrien avec du marron ; cela donne un rouge sombre, accentuant la profondeur de la blessure, effet encore renforcé par un peu de noir tout au fond (5).
Il vous suffit ensuite de passer du fond de teint sur le cou, ainsi que de la poudre pour uniformiser le tout et le maquillage sera presque fini (6). Oui presque, car il reste l'essentiel pour lui donner vie : le sang.
Pour le réaliser, il vous faut vous reporter à l'article de Lestang dans le Mad n° 22, car moi je ne suis pas un spécialiste du truc.
Comment ? Si je peux vous résumer son article ?... Bon d'accord.
J'ai sélectionné les deux plus simples méthodes. La première consiste à diluer du sirop de fraise et la seconde de colorer de l'eau avec de la gouache, deux unités de carmin pour une de rouge vif.
Vous versez le sang réalisé dans la coupure et le tour est joué. Mon « patient » lui, n'a pas accepté de tacher ses vêtements pour la bonne cause.
Ce genre de maquillage est assez statique donc pas de transformations, mais plein de possibilités s'offrent à vous ; les masques faciaux, défigurations, boursouflures, coupures, veines gonflées, etc.
Voilà, je vous ai donné les bases d'un truc simple, à vous d'en profiter et d'imaginer ses utilisations.

Thierry ARDILLER









LE FILM **DÉCRYPTÉ**

PLANETE INTERDITE

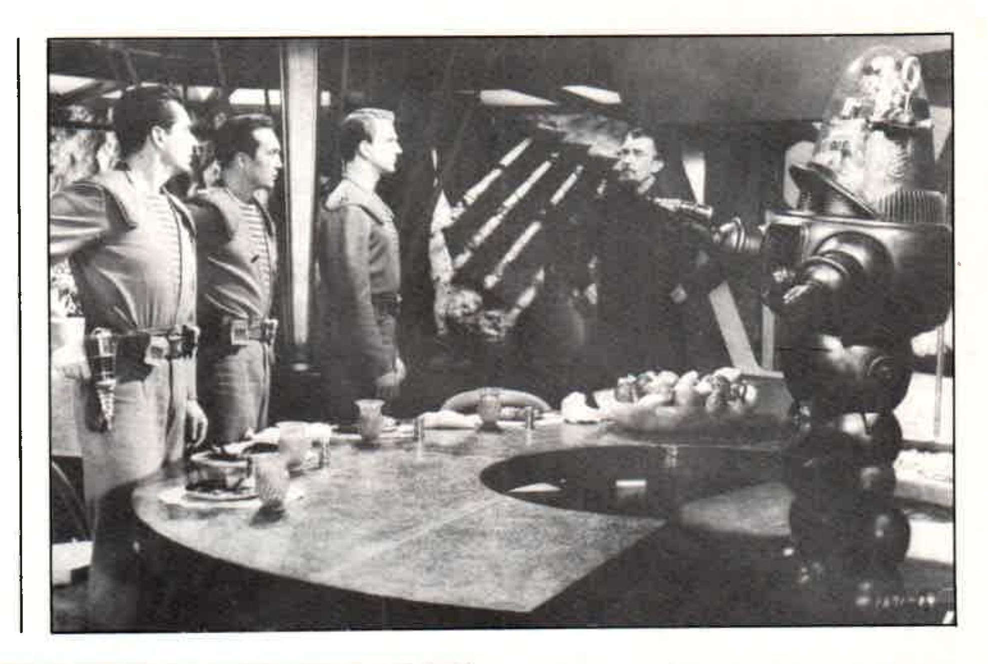


En plein milieu de la grande fureur science-fictionnelle du cinéma américain des années cinquante apparut* Planète interdite*, le grand « space-opéra » qui, bien avant* Star wars*, nous transportait déjà vers d'autres galaxies. Là, comme ailleurs, un rédacteur de MAD MOVIES se trouvait prêt à intervenir. Mais comment font-ils ?

« Au cours de la dernière décade du 21e siècle, des hommes et des femmes à bord de vaisseaux-fusées se posèrent sur la Lune. En 2200 après J.C., les humains avaient atteint les autres planètes de notre système solaire.Presque à la même époque eut lieu la découverte de l'hyper-énergie, grâce à laquelle la vitesse de la lumière fut d'abord égalée et ensuite largement dépassée. C'est ainsi que l'humanité entreprit enfin la conquête et la colonisation de l'espace inter-planétaire.
Le croiseur des Planètes Unies C-57D, depuis plus d'une année, a quitté sa base terrestre pour accomplir une mission spéciale vers le système planétaire de l'étoile de première grandeur Altaïr... »
Ainsi démarre sur les chapeaux de rédacteur un film-culte, toujours splendide après trente ans d'existence. Film-fantôme, balladé au hasard des trous de programmation ou relégué aux oubliettes des vidéo-clubs dans un format honteusement tronqué, **Planète interdite** mérite mieux que ce traitement de parent pauvre.
Né du grand boom des fifties et d'une fascination sans cesse grandissante pour l'espace et tout ce qui est « ailleurs », **Planète interdite** marque l'arrivée triom-

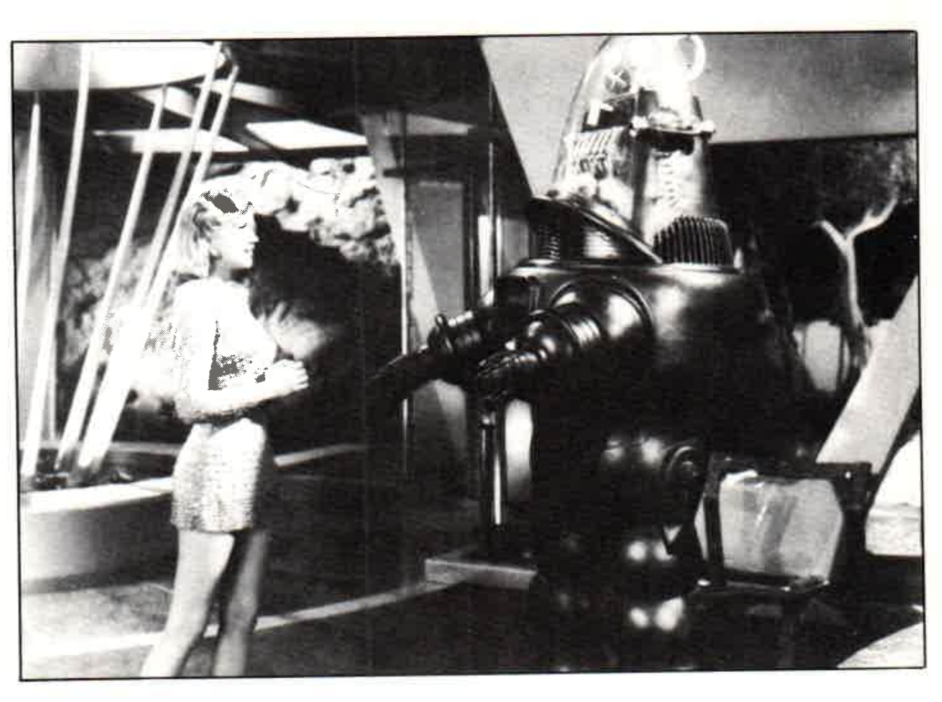
phale de la MGM dans le genre. Alors que les productions concurrentes s'engluent dans des scripts où la terre s'arrête dans le meilleur des cas ou, pire encore, ne soit envahie par des glaires cosmiques et des monstres à trente-deux bouches, le script original d'Irving Block et Allan Adler apporte une touche de bien-être dans le trou noir de la création du moment.

Ce qui n'est en 1954 que **Fatal planet** (titre provisoire) se transforme sous la main d'une équipe obsédée de perfection en un véritable joyau, truffé d'inventions et de belles images. Quand on parle de « belles images » en 1985, on s'attend à **Tron.** Ça, c'est pour les vulgaires, les amateurs de Big-Macs sur pelloche, ceux qui ricanent bêtement en éructant : « **Planète interdite**, c'est pas mal, mais je préfère **Galactica** : Ça bouge plus ».
En attendant un prompt rétablissement de la peine de mort pour ces iconoclastes, penchons-nous entre complices sur la genèse du plus beau (disons-le) des films de SF Pure jamais impressionné sur une pellicule.





Le sentiment de magie qui se dégage du film est dû à plusieurs facteurs et, curieusement, ne doit pas grand chose à sa mise en scène, il faut l'avouer assez plate, ni à son montage, trop conventionnel. Le scénario de Block est largement inspiré de Shakespeare et transpose **La tempête**, œuvre-maîtresse du grand Will, dans l'hyper-espace. Prospero, magicien de son état, vit sur une île enchantée en la compagnie de sa fille Miranda, vierge et pure. L'île devient Altaïr IV, Prospero se métamorphose en Morbius (Walter Pidgeon), Miranda est Alta (Anne Francis). L'esclave bossu de Prospero, Caliban, devient le monstre de l'ID et Ariel, esprit facétieux et inventif imaginé par Shakespeare, donne naissance à Robby, en fait le véritable héros du film (ah, mémorable interview de Robby effectuée en 1956 par la déjà jeune France-Roche...).
Le script de **Planète interdite** est relativement simple : les hommes du vaisseau C-57D débarquent sur Altaïr dans le noble but de secourir les survivants du Bellerophon, navire spatial victime d'un accident cosmique. Malgré les conseils de Morbius, le commandant Adams (Jean-Jacques dans la VF) et ses boys feront face à l'irréprochable plastique d'Anne Francis et surtout au monstre de l'ID, entité cauchemardesque issue du cerveau de Morbius et protégeant malgré lui sa fille unique Alta de l'arrivée des Mâles.
Ce qui aurait pu n'être qu'une X^e série Z devient sous la patte de Dore Scharry, responsable du département B de la MGM, une débauche de couleurs, de superbes effets toujours justifiés et surtout de sons. En effet, les « tonalités électroniques » de Louis et Bebe Baron hantent Altaïr, sorte de bruit de cauchemar insufflant au film une note de malaise et de tension perpétuelle.
Dès les premières images, celles du générique, le décor est planté. L'espace, scintillant et immense. Une sorte de soucoupe volante au design simple et sophistiqué fonce vers l'horizon stellaire et le titre surgit du même horizon dans un vrombissement stéréophonique et puissamment évocateur : ça y est, on est AILLEURS. Tout de suite, sans ambages, la réalité n'est plus qu'un mauvais souvenir



et les sons créés par les Baron envahissent images et dialogues pour trouver leur apothéose dans la célébrissime scène de l'attaque du C-57D par le monstre de l'ID.

L'intérieur du vaisseau, les costumes rembourrés de l'équipage, les armes, bref tout ce qui fait qu'on marche dans le délire de Block, tout cela est l'œuvre de quelques types fous d'esthétique. Walter Plunkett, déjà créateur des costumes d'**Autant en emporte le vent** et de ceux de **Singing in the rain**, façonna les uniformes des hommes du C-57D ; les décors « futuristes » réutilisent une partie (considérablement modifiée) de ceux de **Grand hôtel** et les somptueux matte-paintings sont l'œuvre de Warren Newcombe, futur responsable des décors de **Soleil vert, La planète des singes** et **Rencontres du troisième type.** Du beau linge. Mais la palme revient sans aucun doute (non, aucun !) à Joshua Meador. Si vous êtes des avides du Disney Channel et que vous lisez les génériques des cartoons, guettez ce nom. Ce Monsieur, un génie, fut sûrement un des plus grands maîtres de l'Animation. Débauché avec le sourire de chez Disney, il mit au point et alla jusqu'à inclure des scènes de son invention à **Planète interdite,** transformant le film en chef d'œuvre. Les Bogdanoff seraient là, ils nous bassineraient avec l'hémisphère droit (ou le gauche...?) du cerveau, réceptif aux délires des dessins animés. Comme dans **les trois caballeros,** dont il fut l'un des créateurs, Meador allie l'animation à la prise de vue réelle.



Grâce à cet excellent homme, vous pouvez casser votre magnétoscope à force de faire des arrêts-image sur la désintégration du tigre, les étincelles crâniennes de Robby ou encore les divers effets qui émaillent la divine pellicule ; mais, évidemment, il faut le savoir, **Planète interdite** est une frustration. Le monstre de l'ID, à peine visible mais pourtant bien présent, sorte de grosse souris de cauchemar cartoonesque, aurait dû se matérialiser totalement pour tuer Morbius, victime tragique de sa création psychique lors d'une des scènes finales du film. Faute de scénario « logique » et de moyens (le film avait largement dépassé son « petit » budget d'un million de dollars), Morbius s'éteint sous les assauts d'un monstre invisible. Tant pis, il nous reste la ressource de l'imaginer.

Malgré sa très banale mise en scène et malgré quelques failles dans le script, **Planète interdite** reste un modèle du genre. L'interprétation de Leslie Nielsen et d'Anne Francis laisse un peu à désirer, certaines scènes sont longuettes et auraient gagné à être considérablement raccourcies ; pourtant, il faut insister, ce film est troublant. Lors de la visite du puits d'aération Krell, les effets abondent ; éclairs électriques, machineries insensées, impression d'écrasement, le tout lié par le long (et pourtant essentiel) discours de Morbius. Les vrais héros de **Planète interdite** ne sont pas les hommes, ce sont les machines et le monstre de l'ID ; face au jeu figé de Leslie Nielsen, Robby semble luire d'une intelligence prodigieuse. Puissamment intelligent, cerveau supérieur égoïste et amoureux de sa fille, Morbius est l'archétype du savant-fou-à-grosses-manettes ; lors de l'attaque du C-57D par le monstre de l'ID, les soldats de l'espace sont totalement figés, armes braquées droit sur le monstre, le seul mouvement étant celui des rayons qui s'en échappent.

Symbole du film, Robby fit encore de nombreuses apparitions : **The twilight zone, Lost in space, Columbo** et en règle générale dans pas mal de films de Joe Dante... Certaines parties du décor réapparurent dans... **The man from uncle** ! Le C-57D fut repris dans **The invaders,** un des meilleurs épisodes de **The twilight zone.**

Trente ans après, **Planète interdite** reste un must ;pompé, inspirateur de **Star trek** dont il pourrait être le pilote, le film reste un symbole essentiel d'une époque, celle de la découverte par pellicule interposée de la possibilité d'aller AILLEURS. Là où aucun homme n'est jamais allé...

Bernard LEHOUX



PLANETE INTERDITE. MGM 1956. USA 94 mn.
Mise en scène, Fred McLeod Wilcox. Scénario de Cyril Hume d'après une histoire d'Irving Bloch et Allen Adler. Direction artistique, Cedric Gibbons et Arthur Lonergan. Décors, Edwin Willis et Hungh Hunt. SPFX, A. Arnold Gilepsie, Warren Newcombe, Irving Rease et Joshua Meador. Tonalités Electroniques de Louis et Bebe Baron. Costumes d'Anne Francis par Helen Rose. Costumes de Walter Plunkett. AVEC : Walter Pidgeon (Dr. Morbius), Anne Francis (Alta), Leslie Nielsen (Cdt Adams), Warren Stevens (Lt. « Doc » Ostrow), Jack Kelly (Lt. Farman), Richard Anderson (Chief Quinn), Earl Holliman (cuisinier) et... ROBBY LE ROBOT !!

COURRIER DES LECTEURS

Noël Coqué, Sourdeval

Je suis allé voir **Razorback**, comme M. Majewski, mais je n'ai absolument pas éprouvé les mêmes sensations que lui. Certes, certains clichés rappellent les « **Mad Max** » mais je trouve tout de même Russel Mulcahy extraordinaire et Dean Semler, le directeur de la photographie, réellement talentueux, au point que je voudrais bien connaître ceux qui voudraient critiquer la prise de vue. L'interprétation de Greg Harrison m'a beaucoup rappelé celle de Mel Gibson dans **Mad Max**. Comme quoi s'inspirer des chefs-d'œuvre peut parfois se révéler bénéfique.
Quant au fait que **Razorback** n'ait rien reçu au Festival d'Avoriaz, je me pose des questions car ce véritable joyau méritait amplement le grand prix.
Autre chose : que vois-je dans le N° 35 de Mad Movies, à la page 5 ? Marlon Brando jouerait dans **Mad Max IV** ? Là je crie : Non ! Déjà qu'envisager un quatrième volet me paraît idiot, mais prendre Brando pour le rôle titre, ça devient impardonnable. D'ailleurs ce dernier ne parviendrait en aucune façon à égaler la qualité d'interprétation à laquelle était parvenu Mel Gibson dans le rôle du guerrier de la route.
A part cela j'en profite pour vous féliciter pour tout ce que vous faites. Au point que je serais incapable de trouver à vous critiquer, vous qui faites tant pour nous, cinéphiles. J'en profite encore pour signaler que je recherche des documents sur les trois « **Mad Max** » et sur le fantastique australien. Ecrire à Noël Coqué, chez David Houssin, 12, cité Beauséjour 50150 Sourdeval-la-Barre.

Gros courrier de lecteurs incrédules, indignés ou aucunement dupes de ce qui n'était qu'une aimable plaisanterie de 1er avril (assez grosse pourtant : la photo datait de* L'équipée sauvage *!). Non, il ne faut pas plaisanter avec l'information, nous rappelle Tonton Mad ; en fait on s'était trompé : c'est le rôle de Carrie Fisher dans* Star Wars IV *qu'il devrait reprendre...

Sébastien Clerget, Arles

Passionné de cinéma de SF et Fantastique, j'ai découvert Mad Movies à l'occasion du N° 28. La mise en page m'a immédiatement frappé (positivement) et les dossiers concernant la série des **Dents de la mer** et celle des trois **Star Wars** m'ont beaucoup plu. Depuis je prends Mad Movies et je le lis avec un plaisir croissant au fur et à mesure de l'évolution de la revue.
Dans le dernier numéro j'ai particulièrement apprécié l'article sur **Terminator** et les dossiers consacrés à Carlo Rambaldi et Brian de Palma. A propos de ce dernier, pourriez-vous consacrer quelques pages à **The fury** ? L'ayant vu récemment, j'ai trouvé génial ce thriller fantastique, habile mélange de thèmes, se démarquant considérablement du reste de l'œuvre de De Palma.
Je voudrais aussi, pour finir, donner mon avis sur la parution de Mad Movies : c'est très bien qu'il soit bimestriel.

Jacques Vonthron, Riedisheim

Je suis passionné de films fantastiques et d'horreur et tout particulièrement de maquillage et d'effets spéciaux. J'aimerais contacter des gens intéressés, professionnels ou pas, pour tenter d'aller plus loin. Je vous envoie quelques photos des monstres que je fabrique en latex et en rodorsil. Je fais aussi du maquillage sur peau, genre zombi ou autres.
Sinon, j'en profite pour vous dire que vos articles sont passionnants et votre revue certainement la meilleure pour exprimer la réalité du fantastique et ses coulisses. En espérant votre aide et vos conseils. On peut m'écrire à cette adresse : Jacques Vonthron, 70 bis, rue des violettes 68400 Riedisheim.

au **Retour du Jeudi**, etc. « Merde à la fin, Mad est Mad parce qu'il parle de tout le cinéma fantastique, de superproductions américucul la praline au plus sordide film gore indonésien. C'est ça Mad Movies. A force d'entendre « ce film est génial parce qu'il est américain et parce qu'il a eu plein de pub et qu'il a coûté cher et qu'il est fait par Spielberg » j'en arrive à ce que, dès qu'un film fait plus de 20 entrées, à avoir un préjugé négatif en allant le voir. Il y en a toujours qui trouve quelque chose à critiquer : le style, le fond, la couleur du papier, la tête de Tonton Mad, mais quoi : Mad Movies est le truc le plus professionnel que j'ai jamais lu, le journal le plus fini qui me soit passé entre les mains. Qu'on n'essaye plus de vous imposer ce que vous devez faire. Tiens, je pub pour votre service des ventes ; chaque fois que je commande des anciens numéros, ça ne demande pas plus de quatre jours pour me parvenir.
Et puis, bravo pour votre courrier des lecteurs qui reste toujours aussi comique, une vraie « Guerre des étoiles » ! Si vous voulez publier ma lettre, ne vous gênez pas. J'ai toujours rêvé d'avoir mon nom dans votre journal.



Photos de Jacques Vonthron.

Hervé Dréau, Maurepas

Assassins !
J'ai cherché pendant des heures, j'ai passé Mad à tous les produits chimiques. Je l'ai lu à l'envers, dans une glace, en commençant par la fin, en prenant mon bain, en traduction chinoise, finlandaise et belge (c'est-à-dire rien qu'avec les photos) et je ne l'ai pas trouvé. Où avez-vous mis l'éditorial ?? Vous êtes responsables de la mort d'au moins cent lecteurs. En ces temps de crise économique l'éditorial de Mad Movies était le seul truc qui me faisait rire, heureusement que le reste est génial sinon je me serais déjà flingué.
Mais arrêtons le délire : vous n'en avez pas assez d'entendre les lecteurs (sauf moi) vous dire « Ouah, euh ! tel film est génial, tel autre est nul, pourquoi avez-vous mis une demi-ligne de plus pour **Indiana Martin** par rapport m'abonne, du coup. Longue vie à Mad Movies et la prochaine fois n'oubliez pas l'édito. Grosses bises aux collaboratrices. Pour ceux qui veulent m'écrire (pour les demoiselles envoyer photo et mensurations) : Hervé Dréau, 16, square de Champsour, 78310 Maurepas.

Alain Zanini, Fontoy

Je lis Mad Movies depuis le N° 26 et je dois vous dire que vous êtes les meilleurs. Vous publiez d'excellents articles, de bonnes photos, quant aux trucages, super. L'humour me plaît aussi beaucoup, pas comme celui de (ici un nom de revue malheureusement indéchiffrable - note de la typo) qui descendait tous les lecteurs. J'ai dû acheter au moins 34 exemplaires de Mad Movies (18 pour ma collection, 7 pour ma copine et le reste pour des amis). Vous devriez faire de la

Eric Crutel, Chaumont

Je lis encore la revue, mais j'ai la nostalgie des Mad Movies de l'ancienne époque, celle précédant le passage au « professionnalisme ». Non pas que je n'apprécie pas les numéros actuels, au contraire je les aime bien. Cependant j'ai un petit penchant pour les vieux dossiers sur le cinéma espagnol, le cinéma mexicain, la rubrique laconique des comics de Marcel Burel, etc.
Le reproche que je fais à l'actuelle formule c'est son style de rédaction trop fluide, beaucoup plus enfantin que par le passé. Il s'agit d'un style trop simple, qui se lit trop facilement ; que sont devenues les blagues d'antan ? Il n'y avait pas un seul numéro où Marcel Burel ne faisait l'objet d'une petite remarque sympa. Je regrette cette ambiance vieux copains qui régnait à chaque nouvelle parution.
L'article que j'ai le plus apprécié récemment est l'analyse de **1984**, dans le N° 34. J'ai eu l'impression de revivre justement cette époque qui m'est si chère. De même que le dossier de Denis Tréhin sur les demeures fantastiques.
Je me mets à rêver (encore) à l'époque où le courrier des lecteurs renfermait les noms des futurs acteurs du fanzinat. J'aimerais savoir quelle est la moyenne d'âge des lecteurs de Mad actuellement, car à la lecture de certaines lettres, telle celle d'Amar le Barbare passée dans je ne sais plus quel numéro, je m'inquiète un peu.
Ceci dit Mad Movies est encore la revue que je préfère et de loin. Eric Crutel, 30, avenue de la République, 52014 Chaumont.

On ne peut comparer que des choses comparables. Une revue tirée à 1 000 ou 2 000 se transforme obligatoirement lorsqu'elle passe à 70 000 exemplaires. Les bonnes blagues que tu évoques intéressaient deux ou trois cents lecteurs qui connaissaient un peu les gars concernés. Si nous continuons d'amuser ce petit groupe, que feront les 50 000 autres lecteurs ?
Par ailleurs les temps ont changé. Tu parles d'une époque où l'on défendait le cinéma fantastique qui en avait bien besoin, alors qu'aujourd'hui on demande surtout à ce même cinéma fantastique de nous défendre, vu le budget que représente un numéro. Ce n'est plus tout à fait la même démarche, même si je reconnais préférer effectivement la première. Qu'importe après tout, il faut savoir vivre avec son temps, mon vieux.
Quant à Marcel Burel, c'est un vilain qui n'a pas suivi mes conseils. Au lieu de rester à Paris il s'est isolé dans une fermette du côté de Morlaix, je vous demande un peu... S'il ne m'y invitait pas certains week-ends je crois même que je serais tout à fait fâché. J.P.P.

Bruno Lemerchin, Blâmont

Voici déjà trois numéros de Mad Movies que je lis et je viens de finir le nº 35. Je dois dire que, comparativement à d'autres revues, je trouve la vôtre géniale et pleine d'idées intéressantes. Si je peux me permettre de vous donner un conseil les gars, continuez comme ça et ne cherchez surtout pas à copier certains autres magazines qui se prétendent des pros et qui parlent beaucoup pour ne rien dire.
Depuis plusieurs années je m'intéresse très vivement au cinéma. J'ai la chance de posséder certains dons artistiques (dessin, peinture, sculpture, mais aussi musique) et cela m'aide beaucoup pour réaliser des petits films en super 8. Ma première question est la suivante : quand organiserez-vous le second festival du super-8 fantastique ? Je suis en train de faire un court-métrage fantastique et je mets le paquet pour qu'il soit le mieux possible avec les moyens dont je dispose.
Le gros problème concerne les acteurs. Ce qui m'amène à la seconde question : si ma lettre est publiée j'aimerais que tous ceux qui sont intéressés par la réalisation d'un court-métrage fantastique amateur, de Meurthe-et-Moselle ou d'ailleurs, m'écrivent à cette adresse : Bruno Lemerchin, 76, rue du 18 novembre, 54450 Blâmont. Je recherche des acteurs et actrices bénévoles, ainsi que des cameramen, assistants, etc. mais aussi des musiciens car j'écris moi-même la bande-son. Merci d'avance, les gars, et rencart au prochain numéro de Mad Movies.

Serge Cariou, Mourenx

D'abord un grand bravo pour votre magazine qui est le meilleur et le plus complet dans le fantastique. Et puis voilà les beaux jours qui arrivent et nous ressortons nos caméras et les créations que nous avons fignolées pendant l'hiver (pour ma part c'est ce que je fais). Je ne construis qu'un monstre par hiver car je les articule tous à chaque fois. Côté fabrication et maquillage, j'ai commencé par les conseils des maquilleurs de votre canard !
Je viens donc de finir un « Gremlins » (le chef !), un boulot d'enfer, de trois mois. Je vous envoie une photo de l'œuvre finie et j'aimerais bien qu'elle soit publiée. Ce sera le thème de mon court-métrage super 8, **Le dernier des Gremlins**, une mini-suite en sorte.
Autre chose, je donne tout conseils sur la fabrication et les matériaux (par cher) vendus dans le commerce pour faire des monstres en tout genre. Ecrire à Serge Cariou, 1, rue Gaston de Foix, 64150 Mourenx. Je termine en remerciant le magazine.

Sophie, Paris

J'ai acheté le Nº 34, car il y avait un article sur **Dune** qui m'intéressait. J'ai été vraiment emballée par tout le magazine et je me suis précipitée à Movies 2000 pour m'en acheter d'autres. Je trouve le courrier des lecteurs très sympa et c'est ce qui m'a donné envie d'écrire. En fait, tous les lecteurs ont en commun une même passion : le cinéma fantastique, et c'est sans doute pour cela qu'à la lecture on a l'impression d'être « entre amis ».
Puisque chacun donne son opinion, à mon tour de mettre mon grain de sel. Ainsi j'ai trouvé la critique de **Dune** un peu dure. Moi, j'ai littéralement adoré le livre, eh bien je n'ai pas détesté le film. Bien sûr, le gros reproche c'est qu'il n'a pas le souffle et l'impact du roman, mais franchement était-ce réalisable ? Ce que je n'aime pas dans le film, c'est qu'il a cédé à la tentation d'ajouter quelques détails sanglants inexistants dans le livre. De même, le sadisme du baron est si exagéré qu'il en devient comique. Le contraste bon/méchant aurait dû être plus subtil à mon avis. Cela dit, j'ai aimé **Dune**, les paysages sont superbes, les verss géants sont impressionnants à souhait et la musique extra.
Au fait, à tous ceux qui se posent des questions sur les invraisemblances d'**Indiana Jones**, qu'ils lisent le livre (en poche). Le style est plutôt nul mais c'est excellent pour se rappeler le film et on y explique certains détails, pas évidents dans le film. Bon, grosses bises à tous et vivement le 36.

Eric Truong, Laxou

Votre revue est toujours aussi intéressante, une question cependant. Vous arrivera-t-il de faire mieux ? La réponse est inéluctable : oui, si vous restez bimestriel. En effet, si vous deveniez mensuel, vous seriez contraint de vous perdre avec d'autres revues ringardes sur les étalages brunâtres et malodorants du bar-tabac du coin et on achèterait Mad Movies comme on achète Marie-Claire. Avec la formule actuelle, Mad garde l'avantage de la découverte à sa foule d'inconditionnels anxieux qui, l'échéance venue, se mettent à hanter leur point de vente habituel jusqu'à ce qu'ils vous trouvent.
Mais à part cela, j'avais quelques remarques à formuler. Tout d'abord où est l'éditorial ? Sacro-sainte habitude que cet éditorial qu'on aime tous lire et son absence m'a beaucoup déçu. Ensuite que devient Crayon-bis ; s'est-il perdu dans les méandres ténébreux de La Rochefoucald ? Cette rubrique était très informative et originale.
Enfin, une doléance d'ordre général. Sans vouloir remettre en question la revue (loin de moi cette pensée), le fait que votre correspondante U.S. se ballade maintenant un peu partout dans les rubriques-clés de Mad n'aurait-il pas la fâcheuse conséquence d'américaniser le tout ? Hum ! Bon je m'explique. Mad s'impose comme la revue de cinéma fantastique, française qui plus est, malgré son patronyme anglophone, eh bien qu'elle le reste. Je ne veux pas faire avec cette remarque dans la polémique (Victor, ça y est je l'ai dit...) facile et tout ça n'est à prendre qu'au second degré.
Voilà continuez à nous faire plaisir et à rendre jaloux les autres, vous êtes depuis longtemps sur la bonne voie. Mon adresse : Eric Truong, 164 ter, rue du Petit Arbois, 54520 Laxou.

Sophie Mounier, Créteil

« Il était une fois... », ne vous marrez pas, c'est un peu ça. Donc, il était une fois une organisation anglaise du nom de la Tolkien Society regroupant tous les fous, les amoureux des chefs-d'œuvre de Sir J.R.R. Tolkien. Il était une fois aussi un jeune homme français qui réalisa à son grand désarroi qu'il était tout seul en France à faire partie de cette société. Il était... bon, bref ! Je suis la seconde, j'ai fait de la pub dans ma faculté (Paris XII) et ça a fait un flop ! (le « Donjon et Dragon » est bien sympa mais manque cruellement de poésie). Les vrais admirateurs du **« Seigneur des anneaux »** se font rares ou sont pourchassés par les cartésiens. Alors, voilà, au nom de la Tolkien Society française, je signale que tous les elfes, nains, hobbits ou autres peuvent écrire à Sophie Mounier, 11, rue Gabriel péri, 94000 Créteil. Sautez sur vos blocs et vos stylos, on a beau savoir que nous ne sommes pas les seuls atteints, on se sent un peu seuls !

Laurent Mélin, Reims

Etant super fan d'Harrison Ford, je voudrais élucider le mystère du sous-marin dans **Les aventuriers de l'Arche perdue** (voir précédents courriers). A mon avis, Olivier Sanguy est à côté de la solution. En effet Indy ne peut en aucun cas être resté sur le toit du sous-marin. Rappelez-vous la scène où Ford est sur le sous-marin : on entend et on voit le commandant du submersible crier « Tauchen, Tauchen ! ». Si on consulte un dictionnaire, on peut voir que ce mot signifie « plongée ». Que les fans revoient le film en vidéocassette, ils verront qu'il y a là une faute grossière. Peut-être cela ne concerne-t-il que la version française ! Amitiés à tous les admirateurs (trices) d'Harrison Ford, que nous retrouverons bientôt dans **Witness**. Pour échanges ou correspondance écrire à Laurent Mélin, 11, place de Fermat, 51100 Reims.

Mais alors, où était donc passé Indy ? Nul doute que la vérité ne jaillisse au prochain courrier des lecteurs. Merci Mad Movies...

Didier Nisgand, Nevers

Depuis quatre ans que nous lisons Mad Movies, nous avons noté un engouement sans cesse croissant pour la réalisation de courts-métrages fantastiques. En effet, nombre de jeunes cinéastes s'efforcent de réaliser leur œuvre dans l'espoir d'égaler un jour les professionnels. Ce à quoi nous nous sommes appliqués puisque nous venons de terminer notre quatrième film fantastique, intitulé « **Expérience** », dont nous vous envoyons une photo qu'on espère voir publiée.
Tout cela pour vous dire que le cinéma fantastique amateur existe, et ce également en province.
Pour ce qui est de votre revue, ne changez rien, c'est parfait, on s'éclate un max. Ne vous préoccupez pas des grincheux.
Je concluerai en demandant aux fanatiques d'effets spéciaux et de cinéma fantastique amateur de prendre contact avec nous pour échanger des idées et divers trucs. Didier Nisgand, 14, Bd Jérôme Trésaguet, 58000 Nevers.

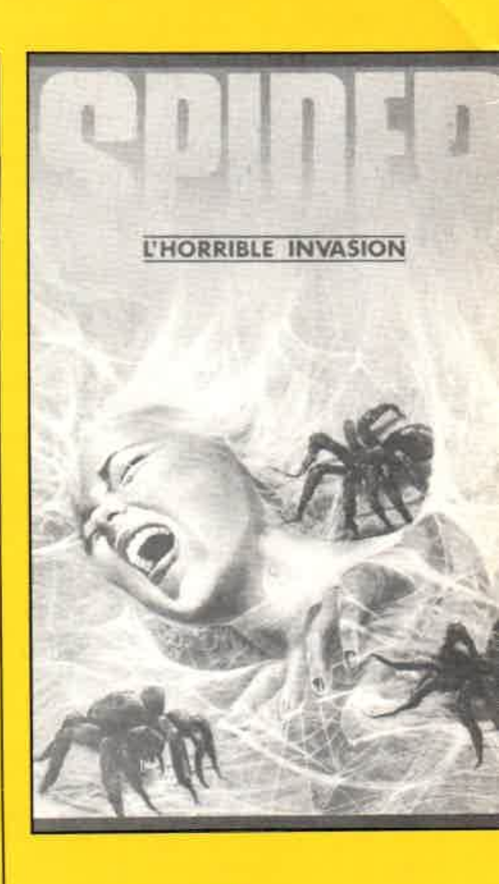
Nous voyons bien que le cinéma fantastique amateur existe (voir notre festival du super 8 et le courrier que nous recevons). Le problème sera bientôt de savoir comment il peut évoluer car au bout de tous ces efforts louables il serait dommage de se retrouver dans une impasse. Donc, la technique et les talents ne manquent pas, on le sait, ce qu'il faut désormais découvrir c'est le débouché : les bons scénarios, le financement et la distribution. Si vous avez des idées ou des moyens pour traiter ces points délicats, n'hésitez pas à nous écrire.



Ci-dessus : Photo de Didier Nisgand.
Bas : Serge Cariou.

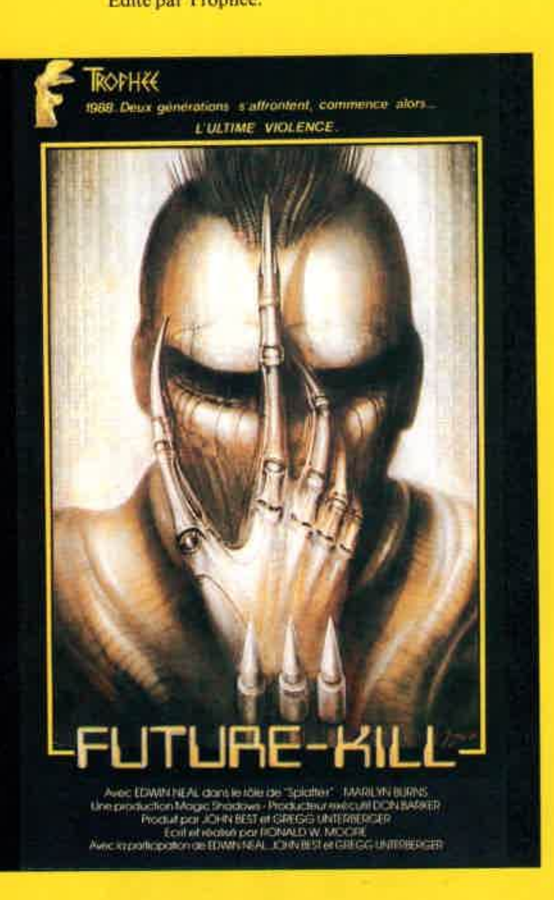






LE RETOUR DES MORTS VIVANTS
Real : Amando de Ossorio
Avec : Tony Kendall, Lone Fleming, Fernando Sancho.
Séquelle directe de **La révolte des morts vivants** du même Ossorio (récemment réédité en une copie impeccable chez Platinium Vidéo), ce retour constitue, en fait, le moins intéressant des quatre films consacrés à cette saga des templiers sans yeux. L'ensemble se laisse pourtant voir sans déplaisir, ce n'est pas si souvent que l'on peut se mettre sous la dent un produit de l'âge d'or du Fantastique espagnol. L'idée originale de ces zombies moyen-âgeux ne manquait pas de charme, ce deuxième volet sent quand même un peu le réchauffé. Bande son absolument ignoble (rumble incessant). Edité par Cinéthèque.

FUTURE KILL
Real : Ronald W. Moore
Avec : Edwin Neal, Marilyn Burns.
Sortie vidéo accélérée de ce petit produit présenté cette année au marché du film du festival de Cannes. Disons le tout de go, ce n'est pas le film du siècle, loin de là. Pourtant, l'idée de réunir au même générique des « anciens », comédiens et techniciens, d'un film culte aussi adulé que **Massacre à la tronçonneuse** était fort louable en soi. Hélas, **Future Kill** n'est qu'un sous **Guerriers de la nuit** sans la plus légère parcelle d'intérêt, à la limite du supportable en sa première demi-heure. La version présentée à Cannes semble d'ailleurs avoir subi quelques coupes : on l'a allégée de quelques palabres inutiles. Demeurent de jolies couleurs, quelques poursuites pas trop mal filmées, une partition musicale parfois intéressante et la présence toujours extraordinaire de Marilyn Burns que l'on devrait retrouver à brève échéance dans le **Texas chainsaw massacre 2** actuellement en production. A signaler l'un des doublages les plus nuls, les plus crétins, les plus hallucinants de l'histoire de la vidéo cassette. Aucun film n'aurait pu sortir indemne d'un tel holocauste !
Edité par Trophée.



LA VENGEANCE DU ZOMBIE
Real : Manuel Cano
Avec : Aldo Sambrell, Eva Leon, Fernando Sancho.
Que voilà un petit film espagnol bien réjouissant. Nanar, certes mais jamais ennuyeux. C'est kitsch comme c'est pas possible, gentiment gore et pas si mal torché que ça pour un mini budget ibérique. On a vu bien pire. Et puis, retrouver ces seconds couteaux du western européen qu'étaient Aldo Sambrell et Fernando Sancho, promus vedette d'un film d'épouvante me réjouit l'âme. Je vous recommande tout particulièrement la séquence prégénérique avec ses acteurs blancs noircis pour faire couleur locale. Un régal !
Edité par Moonlight.

L'INVISIBLE
Real : Peter Foleg
Avec : Barbara Bach, Sydney Lassick, Karen Lamm.
Sur le thème de l'enfant mongolien monstrueux séquestré dans une cave qui parvient à occire quelques minettes de passage, et bien avant le **Phenomena** de Dario Argento, la production indépendante américaine nous avait concocté cet intéressant **The Unseen**, jadis distribué en salle sous le titre **Les secrets de l'invisible.**
C'est une honnête série B, interprétée avec conviction par la délicieuse Barbara Bach et un incroyable cabotin nommé Sydney Lassick. La dernière demi-heure se révèle passionnante, captivante même, et justifie notre plein intérêt.
Edité par R.C.V.

LES PREDATEURS DU FUTUR
Real : Ruggero Deodato
Avec : Christopher Connely, Mike Miller, Tony King.
Réalisée par l'auteur d'un **Cannibal Holocaust** de sinistre mémoire, cette petite bande mêle habilement le film de jungle, le survival post holocauste et la S.F. Ça déménage un maximum et on ne s'ennuie pas un instant, même si parfois le trop plein d'action désamorce l'intérêt primordial du spectateur. Les amateurs de « pan pan-boum boum » seront comblés. Quant aux amateurs de gore et de tripailles à l'air, il leur faudra attendre la sortie du récent et assez réussi **Cut and Run** du même Deodato.
Edité par Canal Vidéo.

GALAXIE DE LA TERREUR
Real : Bruce Clark
Avec : Edward Albert, Erin Moran, Ray Walston
Voilà l'exemple type de la petite production de S.F. au sujet ambitieux, totalement réussi, malgré l'étroitesse de son budget.
Intelligent, inquiétant, érotique, gore, remarquablement interprêté, ce descendant direct du **Terror nello Spazio** de Mario Bava supplante de très loin tous les sous **Alien** pondus jusqu'à ce jour de **Inséminoïd** à **Creature** (ex **Titan Find**). Un grand coup de chapeau à l'équipe de la New World Pictures !
Edité par Warner Home Video.

SPIDER, L'HORRIBLE INVASION
Real : Bill Rebane
Avec : Leslie Parrish, Steve Brodie, Barbara Hale.
Avant tout, il importe de signaler que la présente vidéo K7 n'est en rien apparentée au film de John Bud Cardos déjà distribué depuis quelques années chez un autre éditeur. L'œuvre qui nous préoccupe est en fait l'inénarrable **L'invasion des araignées géantes** de Bill Rebane, narrant les déboires des indigènes d'une petite communauté américaines avec une pluie de météorites (issue d'un trou noir, nous explique-t-on très doctement) contenant des araignées extra terrestres. Le clou du film réside en l'exhibition d'une grosse bébête velue, articulée, montée sur un châssis de voiture. C'est un film évidemment ringard mais éminament jouissif que nous ne saurions trop conseiller aux fans, de plus en plus nombreux, du second degré.
Edité par Canal Vidéo.

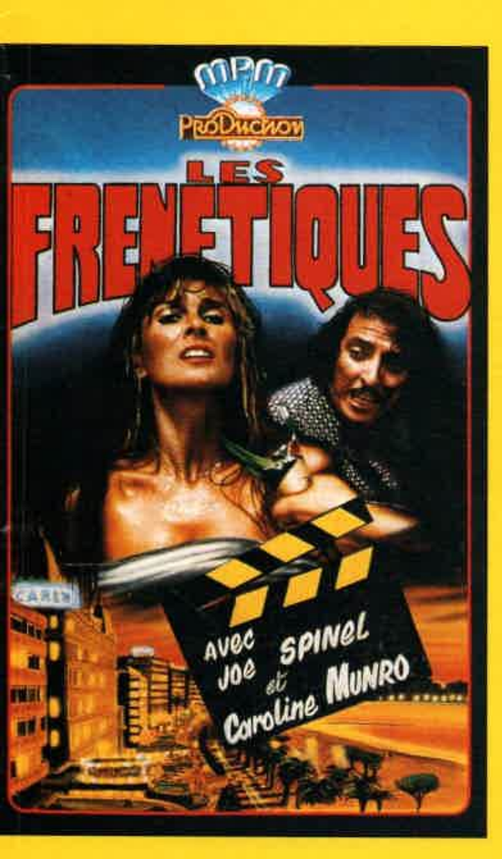
LA NUIT DE LA PEUR
Real : Peter Collinson
Avec : Jacqueline Bisset, Christopher Plummer, John Philip Law.
Remake appliqué mais sans âme d'un authentique chef-d'œuvre du film noir des années quarante (**The spiral Staircas-L'escalier en colimaçon** - de Robert Siodmak) cette **Nuit de la Peur** réunit une assez belle brochette de comédiens mais ne parvient pas à renouer avec le climat envoûtant, oppressant du film dont elle s'inspire.
En modernisant l'intrigue (le film d'origine se déroulait au siècle dernier), en armant l'assassin d'un revolver à silencieux (l'autre étranglait), Collinson a banalisé le sujet, lui a ôté une bonne part de son caractère inquiétant. Il ne subsiste qu'un film plat, interprété sans chaleur. Exploité en salle voici dix ans, ce film constitua un bide retentissant. Il ne méritait guère mieux.
Edité par Warner Home Vidéo.

LE MYSTERE DE LA BETE HUMAINE
Real : Paul Annett
Avec : Peter Cushing, Calvin Lockart, Charles Gray, Anton Diffring.
Non, rassurez-vous, Jean Gabin ou Emile Zola n'ont rien à voir avec ce petit thriller britannique inédit en salle qui brille surtout par sa distribution, mais ne tient guère ses promesses de suspense haletant. Il s'agissait d'une tentative de l'Amicus qui espérait renouveller les genres « maison » qui avaient, à l'époque (1974), tendance a s'essouffler (film à sketches, épouvante gothique). Ce ne fut guère une franche réussite. On ne saurait pourtant parler de ratage total. A signaler une curiosité du doublage : Peter Cushing post-synchronisé par notre ami Howard Vernon. Deux grandes figures du Fantastique pour le prix d'une, en quelque sorte...
Edité par Concorde.

FOLIE CONTROLEE
Real : Donald Wilson
Avec : Christopher Lee, Tell Schreiber, Sally Gray
Ce film est une curiosité à plus d'un titre puisque en raison d'impératifs légaux, il n'aurait pu être distribué en aucun pays du monde pas même en son Canada natal. A notre connaissance, la France est le seul pays où il soit possible de le découvrir par le biais de la vidéo. Ceci dit, c'est nul, tellement nul que cette **Folie Contrôlée** rejoint d'emblée le rang des plus beaux nanars de l'histoire du cinéma. Qu'est donc venu faire Christopher Lee dans cette abomination, lui qui se réclame désormais d'un cinéma de « classe ». Il s'agit d'une vague intrigue policière sur toile de fond d'une maison de repos dont le « gardien » (Lee) conditionne les patients, les programme à commettre des crimes parfaits par le biais d'un appareillage de projections psychédéliques.

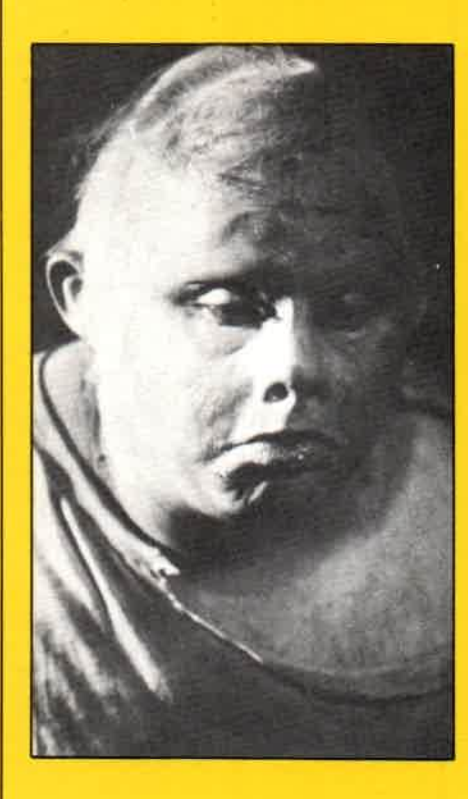
Quand au doublage, il est atroce et bourré d'anglicismes. A pisser de rire ou à pleurer de rage, selon l'humeur du jour.
Edité par Manhattan Video.

SCARED TO DEATH
Real : William Malone
Avec : John Stinson, Diana Davidson, Tony Jannotta.
Cette agréable petite série B inédite en salle voit enfin le jour par le biais de la vidéo qui cette fois encore remplit parfaitement sa fonction de complémentarité. On y voit de jolies filles, un bien beau monstre (devant, il est vrai, beaucoup à l'esthétique du monstre **d'Alien** et c'est là sérieuse référence), le tout étant ficelé dans une intrigue policière bien dosée. Aux dernières nouvelles, le **Scared to Death 2** projeté depuis plusieurs années par l'auteur et annoncé à grand renfort de publicité chez Hélène Sarlui Productions n'aurait pas été tourné. Dommage...
Edité Par M.P.M.



A droite : LES SECRETS DE L'INVISIBLE. Ci-dessous : FOLIE CONTROLEE.

CONTES AU BORD DE LA FOLIE
Real : Freddie Francis
Avec : Joan Collins, Kim Novak, Donald Pleasance.
Encouragé par le succès populaire des **Histoires d'outre-tombe** et autres **Asylum** de l'Amicus, Herman Cohen produisit en 1973, ce **Tales that whitness madness** qui n'a guère fait date dans l'historique



du genre. Il ne manque pourtant pas de charme malgré l'intérêt mitigé de ses divers volets. Ce ne sont certes pas des adaptations de E.C. comics ou de nouvelles du génial Robert Bloch, cela se sent. Pourtant, il y a quelque chose d'infiniment plaisant en ce film, ne serait-ce déjà que son casting qui nous permet de retrouver, outre Joan Collins, Kim Novak ou Donald Pleasance, l'excellent Peter Mac Ennery.
Edité par Carrere Vidéo.

LES FRENETIQUES
Real : David Winter
Avec : Joe Spinell, Caroline Munro.
Voilà un moment qu'on l'attendait ce **Last horror film,** tourné sous nos yeux durant le festival de Cannes. Autant le dire tout de suite, il ne s'agit pas d'un **Maniac** numéro 2. C'est une parodie plus ou moins loufoque sur fond fantasmatique de film d'épouvante. Joe Spinell a beaucoup de talent et d'humour, Caroline Munro est bien jolie...
Pas grand chose de plus à dire sinon que le film a tout entier été conçu pour ces deux stars de l'horreur et ne repose pas sur des bases bien solides, le scénario déçoit. C'est égal, ces **Frénétiques** vous feront passer un agréable moment, à condition toutefois que vous soyez, comme votre serviteur, inconditionnel de ces deux monstres sacrés.
Edité par M.P.M.

FRANKENSTEIN, UNE HISTOIRE D'AMOUR
Real : Bob Thenault.
Avec : Karin Petersen, Nicolas Silberg, Gérard Berner.
Les hasards de la distribution vidéo nous permettent de découvrir ce petit téléfilm français réalisé voici une bonne dizaine d'années. C'est là une initiative fort louable car sans être une œuvre d'intérêt capital, cette adaptation très sage (trop sans doute) et très fidèle à l'esprit romantique du bouquin de Mary Shelley mérite mieux que l'indifférence qui salua sa programmation sur nos petits écrans.
Otons de nos esprits l'étiquette « tout ce qui est français est obligatoirement nul » et l'expérience. Quand bien même elle ne serait pas pleinement concluante, nous aurons au moins eu le plaisir de découvrir une œuvre rare, historique. Car au delà du bon ou du mauvais, ce **Frankenstein** n'en constitue pas moins l'unique tentative nationale d'adaptation du mythe, au niveau d'un long métrage.
Edité par Cesar Video.

Alain PETIT

CIC 3M : En plein cauchemar de Joseph Sargent.
La forteresse Noire de Michael Mann.
Sueurs Froides de Alfred Hitchcock.

FOX CBC : L'Invasion des Piranhas de Anthony Dawson.
Frankenstein Junior de Mel Brooks.
La Malédiction Finale.

GCR : Hercule de Luigi Cozzi.

UGC : Les aventures d'Hercule (Hercule 2) de Luigi Cozzi.

Victory : Terror Tape.
Experiment 2 000 (the crazies) de George Romero.

American Video : Voyeur Pervers de Giulano Petrelli.
La Maison qui tue de Peter Duffel.

Carrere : Element of Crime.

RCV : Ice Pirates de Stewart Raffill.

Warner : Les Requins de Cornel Wilde.

Embassy : Rock and Rule.

VIP : La Marque Rouge de la Folie de Mario Bava.
La Planète des Hommes Perdus de A. Dawson.
The Etruskian kills again de A. Crispino.

Canal : Les Seigneurs de la Route de Paul Bartel.

Video 72 : Malenka la Vampire de A. de Ossorio.
Une Libellule pour
Chaque Mort de Leon Klimovsky

MPM : Driller Killer de Abel Ferrara.

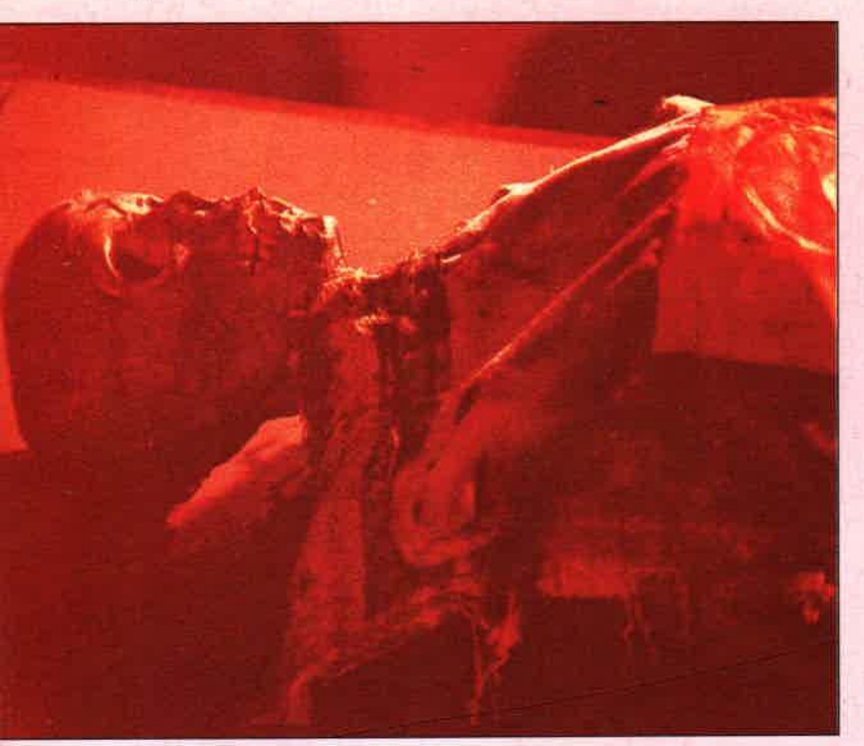


FESTIVAL DU SUPER 8

Dans la série « le 8 c'est super », et réciproquement... Mad Movies confirme que le second festival du Super 8 aura bien lieu. Cette manifestation se déroulera au mois d'octobre. Date, lieu et programme précis devant faire l'objet d'une rubrique dans le prochain numéro. Pour les cinéastes intéressés, prière de vous faire connaître en nous adressant une fiche technique de votre film (titre, genre, durée, adresse, photos éventuelles, etc.). Mad Movies, Festival du super 8, 49, rue de La Rochefaucauld, 75009 Paris. A bientôt.

Pépère 8

Hé, on l'a déjà fait !
Eh bien mettez **Prosper 8...** on me dérange vraiment pour pas grand chose !



LE TITRE MYSTERIEUX

Voilà tout ce qui reste de notre personnage qui, pourtant, n'est pas né d'hier. Nous lui avons demandé dans quel film il jouait : impossible d'obtenir une réponse cohérente. Et vous, avez-vous une idée de ce titre mystérieux ?
Aux cinq premiers qui nous donneront la bonne réponse, il sera offert un abonnement à MAD MOVIES. C'est l'affaire du siècle, les enfants ! Encore que cette fois c'est un peu plus difficile que d'habitude. On comprendra pourquoi en lisant la suite.

112 bonnes réponses, pas moins, pour notre titre dit-mystérieux du précédent numéro. Oui, il s'agissait en effet du film **Les prédateurs,** autrement dit **The Hunger** de Tony Scott. Les cinq premiers gagnants furent Catherine Lefort (Paris), Robert Cassan (Paris), Jean-Marie Leperle (Nice), Marc Forbach (Montpellier), Sophie Moulin (Paris). Suivis de peu par Jean-Marc Quayebeur, François Gentil, Thierry Malaval, Isabelle Oubron, Marc Sattori, Jean-Luc Vatelin, Fabrice Renaud, Thierry Renoud, Vincent Fernandes, Roland Painçon, Vincent Texier, Patrick Grosos, M. Vallin, Bruno Quintin, J.S. David, James Moreau, Frédéric Bour, Hervé Testa, J.P. Bazin, Marc Tissot, Arnaud Léger, Olivier Strecker, Romain Hermant, Yann Mezou, Thierry Mosnat, J.M.P. Soulier, Eric Boher, Michelle Grellier, Elisabeth Lerouge, Sylvain Omnes-Césari, Mireille Balmain, Tony Guilbert, Jean-Claude Garcia, Jean-Michel Verdier, Martine Sylvain, Franck Hiel, Alain Laborie, Vincent Wartner, Gilles Champetier, Nicole Herblain, Olivier Balez, J.P. Liabot, Mathias Delalcherie, Michèle Tiodossiou, Laurent Chakarian, Yannick Mourot, Thomas Vossart, Frédéric Schneider, Gilles Saugues, Annie Texier, Bruno Boitard, Patrick Callonec, Pascal Moury-Thiriot, Yann Le Martret, Serge Pinvidic, Myriam Ardent, Eric Lhommeau, Sylvain Louradour, Monique Herriant, Robert Lefebvre, Liliane Imbert, Elodie Richard, Olivier Lehmann, Catherine Schublin, Christophe Petit, Carol Besnord, Denis Troussard, Michel Keller, Jean-Philippe Coutant, Nathalie Boisnard, Charles Humbey, Stéphane Bossard, Jean-Noël Bras, Esther Lancellotti, Stéphanie Le Dantec, Christophe Arnaudeau, Loïc Cloërec, Serge Roxo, Dominique Simonin, Céline Ropers, Laurent Fevre, Laurent Dutheil, David Bâville, Franck Rolland, Christophe Costey, Eric Cevrero, France Dourdain, Fabrice Grondin, Lionel Frener, Marc Andricévic, Daniel Genty, Sylvaine Godard, Gilles L'Hospitalier, Elodie Lemarchand, Aurélie Richard, Véronique Sallard, Serge Mortier, J.P. Ferrand, Sandrine Rolland, Pierre Petit, Roger Gérard, J.M. Gauthier, Benoit Sauvage, J.P. Schubert, Patrice Dupond, Didier Saumurat, Anne Cervero, Patrick Imbert. On nous y reprendra à faire des jeux aussi faciles...

---

petites annonces

Vends nombreux Marvel, Spécial Strange, Nova, Spidey, Titans et de nombreux récits complets Marvel. Pour plus amples informations, s'adresser à Pascal Bardu, 6, allée de la Champagne, 91300 Massy.

Echange affichettes de **New York 1997, Fog, Vidéodrome** et les affiches de **Halloween II, Mad Max II,** contre affiches de **Massacre à la tronçonneuse, Maniac, Terminator, Creepshow.** Ecrire à Erwan Le Martret, 35, rue de Kerangarou, 22700 Perros-Guirec.

Recherche docs ou posters sur Christophe Lambert et Arnold Schwarzenegger et des correspondants fans de ces deux acteurs. S'adresser à Aurélie Clément, Place du Ronsberg, St-Ouen-Du-Breuil, 76890 Tôle.

Vends et achète tous genres d'autographes (liste sur demande). Christophe Loustaneau « La Bastide Longue », chemin de Garoumiou, 06270 Villeneuve-Loubet.

Vends Famous monsters No 1 et 6, dédicacé par Forrest J. Ackerman à Philippe Druillet. Très bon état, mais cher ! Pierre Pattin, 105, rue Edouard Vaillant, 92300 Levallois-Perret.

Achèterais bon prix tous documents, livres ou magazines traitant des différentes techniques utilisées pour la confection des films en trois dimensions. Sébastien Stelitano, 23, Cité ouvrière, 59278 Escaupont.

Recherche toutes sortes de documents sur **Mad Max** et Mel Gibson (photos, reportages...). Ecrire à Stéphane Leuret, 19, rue du Bocardage, 52100 St-Dizier.

Cinéaste amateur propose à la vente cinq scénarii à dominantes oniriques et fantastiques. S'adresser à F.M. B.P. 37, 93380 Pierrefitte.

Recherche l'affiche originale de **La belle et la bête.** Faire offre à Christophe Lavault, 42, rue Albert Thomas, 75010 Paris.

L'annonce-Bouquins N° 5 va sortir ! Plus de 200 annonces BD, SF, revues cinéma, etc. Adhérez pour 6 mois ou un an à un mensuel gratuit dans lequel votre annonce achat, vente ou échange est sûre d'être lue par le plus grand nombre d'amateurs. Tout renseignement contre un timbre à Pierre Caillens, 121, Avenue G. Pompidou, 33500 Libourne.

Vends nombreux Bob Morane et 1 500 divers Poche de science-fiction et fantastique (J'ai Lu, Fleuve noir Anticipation et Angoisse, Marabout, etc.). Plus lots 25 Polars-Série Noire, 100 F le lot, port inclus. Liste SF contre timbre. A Eric Maillet, 58, rue Berlioz, 78140 Velizy.

Dans FASCINATION N° 27 on trouve 73 listes envoyées par les rédacteurs en chef des revues de cinéma, les animateurs de ciné-club, des journalistes connus et diverses autres personnalités, tout ceci sur le thème « vos dix films les plus érotiques de l'histoire du cinéma ». Sur 479 titres cités, on est surpris de trouver dans les dix premiers **King Kong, Peeping Tom** et **Le mort dans le filet.** Surpris, mais contents tout de même. La preuve : on se le procure vite... dans tous les kiosques : 20 F.

Achète anciens numéros (en très bon état) de Mad Movies parlant des films **La guerre des étoiles** ainsi que le N° 20. Achète également les albums LUG de **La guerre des étoiles** et **L'Empire contre-attaque.** Recherche aussi les affiches étrangères de ces films. J.C. Casanova, Résidence Plombières, Bt C3, 13003 Marseille.

Vends nombreuses musiques de films sur disques Made in U.S.A. et affiches. Jean-Marc Cosqueric, 18, Villa Hochard, B.P. 37, 93380 Pierrefitte.

Cherche personnes de tous les âges intéressées par la création d'un fan club Jean-Paul Belmondo. Ecrire à Colette Seilhan, 7, rue Roubichou, 31500 Toulouse.

Achète jusqu'à deux fois son prix l'Ecran Fantastique N° 4, nouvelle série, et cherche correspondants fans de cinéma fantastique. QM Serge Berthet, série 464, Cean, 17134 Rochefort Aéro-Marine.

Nicolas Gattier, réalisateur semi-pro, cherche à contacter Jean-Pierre Macé pour participation comme maquilleur à un film long métrage. Téléphoner au 16 (29) 66.93.83.

Recherche revues suivantes : Famous Monsters 192. Movie Monsters 3, Monsters of the Movies 7 et 8, Cahiers du Cinéma 42, 43, 185 à 225, Le Grand Albert 2, Ciné-Zine-Zone 1 à 6, Hara-Kiri 1 à 10. Ecrire à Robert Van Bel, 8, rue Léon Faurez, B. 1020 Bruxelles, Belgique.

Recherche n'importe quoi (gratuit ou pas) concernant le spot Banga (version petite fille de préférence), Drew Barrymore ou Matthew Broderick (**Wargames** et **Lady Hawke**). Ecrire à Catherine Combet, Lieu-dit Carrabin, Laplume, 47310 Brax.

Storm, d'Emile di Matteo, est un film en super 8... Hémoglobine garantie, frissons confirmés. Contacts : Philippe Cardella, 385.59.48 ou 548.12.68.

Recherche tout documents sur les trois films **Star Trek** et sur le feuilleton TV. Ecrire à Renée Rougier, 29, rue de l'Ukraine, 31100 Toulouse.

Vends albums Creepy N° 2, 22, 23, 24 et 26. Manuel Zannier, 28, rue Robert Schuman, 57380 Faulquemont.

Recherche tout document sur Mel Gibson et sur les acteurs (et le film) **Terminator.** Je peux les échanger. Sophie Defretin, 46, rue Lénine, 59113 Seclin.

ABONNEMENT

L'abonnement à MAD MOVIES est de 100 F pour six numéros à paraître. Sauf indication, celui-ci commencera avec le n° 37. Tout règlement, par chèque ou mandat-lettre, est à adresser à MAD MOVIES, 49, rue de La Rochefoucauld 75009 PARIS

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINEMA FANTASTIQUE :

N° 15 : PHENOMENA

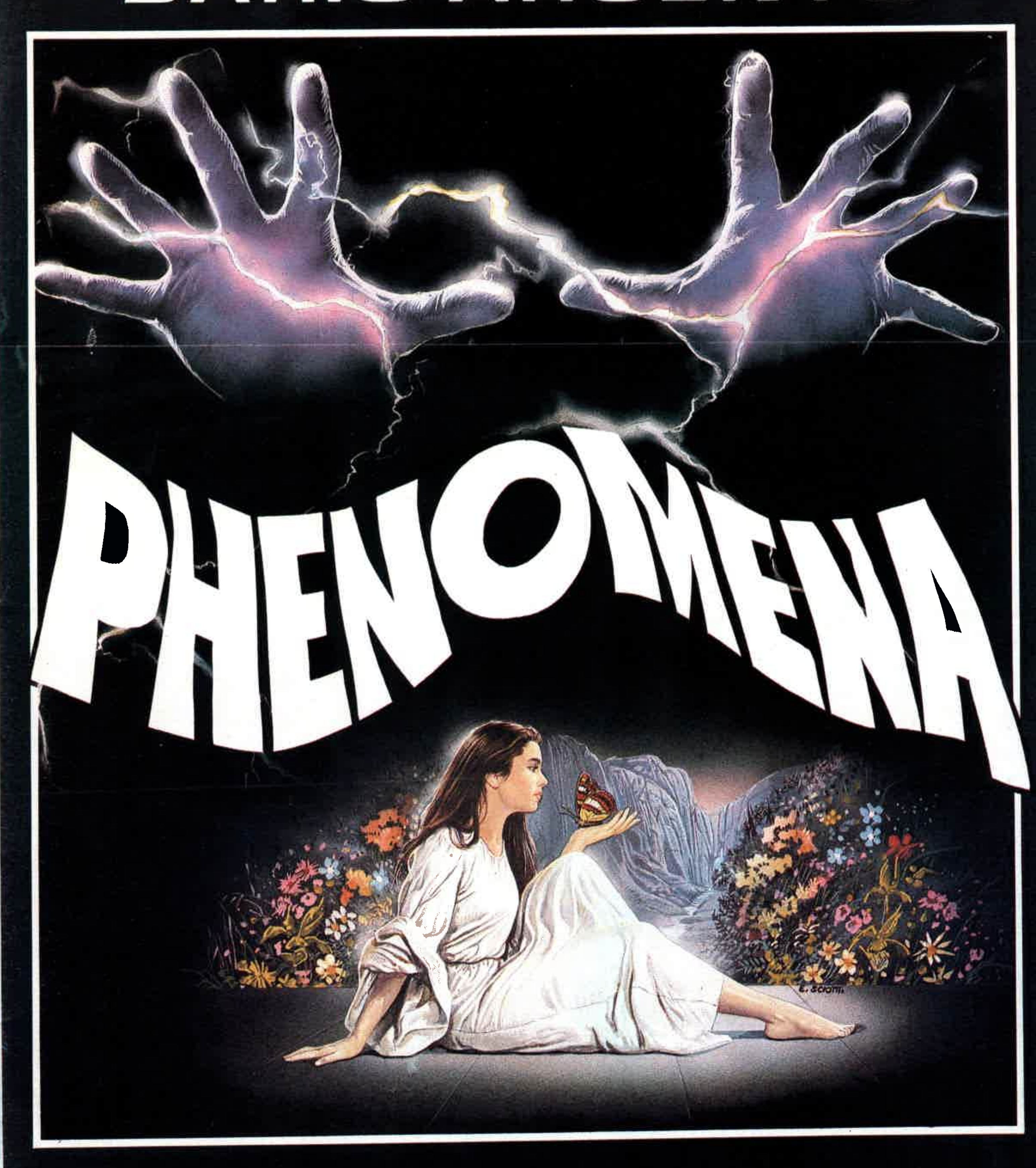
(affichette italienne)

→

Titanus

un film scritto, prodotto e diretto da

DARIO ARGENTO



con JENNIFER CONNELLY

DARIA NICOLODI con DALILA DI LAZZARO con PATRICK BAUCHAU

con DONALD PLEASENCE nel ruolo di "John McGregor"

Panavision · Colore Technicolor